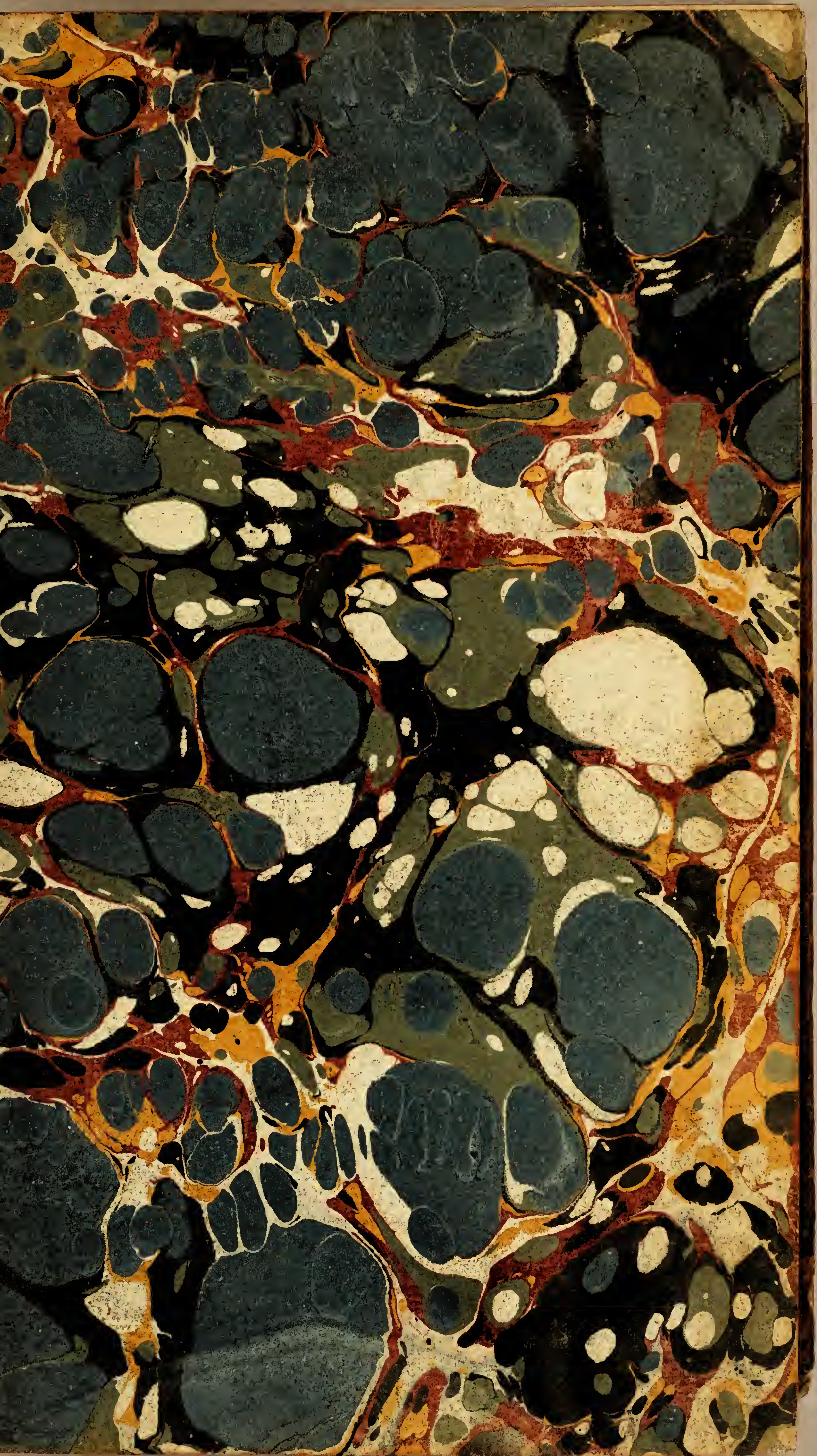



GAUDEO.



2 vols in one. all ever published

38!

by Poullin de Lumina

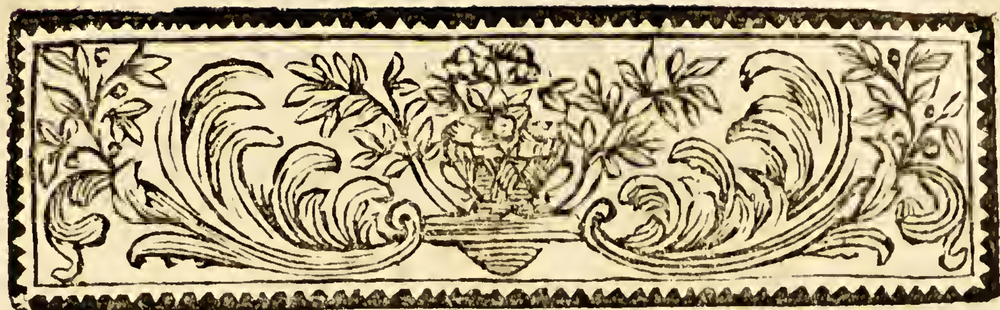
HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

HISTOIRE
DE
LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.



A GENEVE,

M. DCC. LIX.



PRÉFACE.

LES Motifs qui ont occasionné la Guerre présente, qui du Nouveau Monde, s'est répandue du Midi au Nord de l'Europe ; & les Alliances qui se sont formées entre presque tous les Potentats de cette partie du Monde, avant & pendant le cours de cette Guerre, ont produit des événemens si intéressans, que j'ai cru que le Public ne me sçauroit pas mauvais gré de lui en faire un récit fidéle.

Qui eût jamais pensé en 1692, lorſque l'Empereur Léopold conféroit la dignité Electorale à la Maiſon de Brunſwick Hanovre, lorſqu'il lui frayoit le chemin au Trône d'Angleterre, en ſoutenant de toutes ſes forces l'uſurpation de Guillaume, que cette même Maiſon formeroit un jour contre la ſienne le projet de lui porter un coup beaucoup plus ſenſible que tous ceux qu'elle avoit eſſuyé depuis la naiſſance du Proteſtantiſme ?

Qui eût jamais cru que la Maiſon de Brandebourg, en faveur de

qui le même Prince avoit érigé la Pruſſe en Royaume en 1701, malgré les ſages Remontrances de ſon Conſeil, qui prévoyoit que cette nouvelle Dignité autoriſeroit un jour celui qu'il en revêtiſſoit à s'en ſervir contre lui, ſe chargeroit dans la ſuite de l'exécution de ce projet?

Qui ſe ſeroit enfin imaginé pendant le Miniſtere du Cardinal de Richelieu, & lors du Traité de Weſtphalie, que la France s'uniroit dans ces circonſtances à la Maiſon d'Autriche, pour rompre les complots formés contre Elle,

& étayer ſa Puiſſance en danger d'être ébranlée juſques dans ſes fondemens ?

C'eſt cependant ce que l'Europe a vu de nos jours avec étonnement, parce qu'il falloit revenir de la vieille erreur accréditée depuis deux cens ans d'un ſyſtême d'Équilibre bien ou mal entendu ; mais qu'un long préjugé faiſoit croire néceſſaire, & dont on voyoit, contre toute attente, crouler les fondemens.

Comme je ne prétends point fouiller dans les ſecrets du Cabinet des Princes, & encore moins

en impofer au Public ; je me fuis contenté de fuivre les événemens pied-à-pied, & de les rapporter avec la fidélité la plus exacte. Si je me fuis permis quelques refléxions, c'eft qu'elles m'ont paru naître naturellement des faits, & je les ai lâchées fans prétendre offenfer perfonne. Affez d'autres fans moi prétendront inftruire la poftérité des refforts cachés qui ont détérminé la plûpart des Souverains de l'Europe à entrer dans une querelle, qui dans fon origine, leur devoit paroître étrangère ; mais il y a long-temps qu'on eft en

garde contre ces ſortes d'écrits ; le Gouvernement les déſavoue lorſque l'intérêt qui les a fait tolérer a ceſſé, & le Public déſabuſé les regarde avec d'autant plus d'indifférence qu'il les a reçu dans leur temps avec plus d'avidité.





SOMMAIRE

DU

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE

SOMMAIRE.

SOMMAIRE.



SOMMAIRE
DU LIVRE SECOND.



SOMMAIRE
DU LIVRE TROISIEME.

e

SOMMAIRE
DU LIVRE QUATRIEME.

ẽ 2

SOMMAIRE
DU LIVRE CINQUIEME.

FIN DES SOMMAIRES.

AU Livre cinquiéme, on trouvera les Isles de Retz & d'Oleron : *lisez*, les Isles de Ré & d'Oleron.

HISTOIRE



HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

LIVRE PREMIER.

I. LE Canada eſt ſitué dans l'Amérique Septentrionale : le Fleuve Saint Laurent, depuis la ſortie du Lac Ontario, le traverſe par le milieu, juſques à ſon embouchure dans l'Océan Atlantique. Il eſt borné au midi par les Monts Apalaches, qui le ſéparent des pays occupés par les Anglois ; au Septentrion par d'immenſes forêts, qui le ſéparent encore des poſſeſſions que les Anglois ont ſur la Baie d'Hudſon ; à l'Orient par l'Océan Atlantique ; & au couchant par des Peu-

ples dont on n'a pas encore grande connoiſſance.

L'intérieur du pays eſt rempli de lacs ; on en compte ſix principaux, qui ſont le Lac Supérieur, le Lac des Illinois, celui des Hurons qui reçoit les eaux des deux premiers ; le Lac Erié ou ſe décharge celui des Hurons ; de ce dernier ſort la Riviere de Niagara qui le joint au Lac Ontario, qui donne naiſſance au Fleuve Saint Laurent ; enfin le Lac Champlin, au midi du Fleuve Saint Laurent & qui y décharge ſes eaux entre Montreal & les trois Rivieres.

A une égale diſtance des Monts Apalaches & du Lac Erié, coule une Riviere de l'Orient à l'Occident, qui ſe jette dans le Fleuve de Miſſiſipi ; les Sauvages du pays appellent cette Riviere Ohio, & les François à qui elle ſert de communication avec les établiſſemens qu'ils ont à la Louiſianne, lui ont donné le nom de Belle-Riviere.

Dans la partie Orientale de ces pays eſt une grande preſqu'Iſle, dont la

partie Méridionale, appellée Acadie, fut cedée aux Anglois par le Traité d'Utrech; la partie Septentrionale & l'Isthme demeurerent aux François, & continuerent de faire partie du Canada.

Ce pays est habité par différents hordes de Sauvages; à l'Orient entre le Fleuve Saint Laurent & l'Isthme, sont les Abenaquis; en tirant vers le Couchant, entre les Monts Apalaches au Midi, le Fleuve Saint Laurent & le Lac Ontario au Nord, sont les Iroquois, divisés en six branches principales: Enfin plus à l'Occident encore, entre le Lac Erié, & les Apalaches, aux environs de l'Ohio, ou Belle-Riviere, sont les Delavarres, les Chavanons, & les Loups.

Tous ces Peuples ne reconnoissent la souveraineté d'aucune puissance de l'Europe; ils ont un grand amour pour la liberté: ils font des alliances indifféremment avec les Anglois ou les François, suivant que leur intérêt, leur goût, ou leur honneur le demandent. Les Abenaquis, sont ceux qui sont les plus attachés

à la France, ſoit qu'environnés de toute part de nos Colonies, ils ne puiſſent ſans riſque ſe liguer contre elle, ou ſoit qu'ils trouvent, dans les mœurs douces & paiſibles des François plus de conformité avec leurs manieres.

Les Iroquois ſont de tous ces Peuples ceux qui ſe croient les plus indépendans; c'eſt une nation nombreuſe, fiere & guerriere; ils trafiquent leurs peleteries indifféremment avec les Anglois & les François; ils ſont droits, ſincères, généreux, & bons amis; mais ennemis irréconciliables lorſqu'on a une fois abuſé de leur confiance, qu'on a cherché à les tromper, ou même à leur en impoſer.

Les Delavares, les Chavanons, & les Loups ont à-peu-près les mêmes mœurs que leurs voiſins; en général la force du corps, & le courage, ſont leurs vertus favorites; un Sauvage qui auroit fui dans un combat, ſeroit couvert d'infamie pour le reſte de ſes jours; ils ne prennent d'autres dépouilles de leurs ennemis vaincus, que leurs chevelures, qu'ils préſen-

tent à leurs Chefs, comme une marque assurée de leur victoire.

II. Depuis environ un siécle, les Anglois, jaloux de la puissance & du commerce des François, avoient fait tous leurs efforts, pour s'emparer des Colonies qu'ils ont dans ce pays, mais toujours sans aucun succès; tant par rapport aux mesures que l'on prit pour se mettre à couvert de leurs incursions, que par la fidélité des Sauvages leurs alliés. Pendant la derniere guerre, ils avoient fait des courses dans la partie Orientale de ces Provinces; ils avoient ruiné les habitations des Abenaquis, & si fort irrité ces Peuples contre eux, qu'après le Traité d'Aix-la-Chapelle, les François, en faveur de qui ils avoient pris les armes, eurent toutes les peines du monde à les leur faire poser bas.

Les Anglois obligés alors d'employer en Europe toutes leurs forces, soit maritimes, soit de terre, pour les opposer aux rapides conquêtes que les François faisoient sur leurs alliés, ne purent faire

éclorre le projet qu'ils avoient formé, depuis long-temps, de s'emparer du Canada, & d'en chaſſer les François; mais ſitôt que tout eut été pacifié en Europe, ils penſerent ſérieuſement à exécuter leur plan: il leur paroiſſoit facile. Les François étoient las, ſelon eux, d'une guerre ruineuſe, qui avoit preſque détruit leur marine; ils croyoient les Finances de ce Royaume épuiſées, & ne penſoient pas qu'on pût leur oppoſer, du moins ſitôt, des forces capables de rompre leurs meſures; en tout cas, ils comptoient avoir gagné bien du terrein, & l'avoir mis hors d'inſulte, avant qu'on fût en état de leur oppoſer des forces ſuffiſantes pour les empêcher de continuer leurs progrès.

III. Dès l'année 1749, le Commandant Anglois de l'Accadie envoya un ordre à toutes les Colonies Françoiſes établies depuis la découverte du pays au nord de la preſqu'Iſle, & aux environs de l'Iſthme, de prêter ſerment de fidelité au Roi d'Angleterre, ſous peine d'exécution militaire; cet ordre de la part d'une

Nation avec laquelle on venoit de conclure la paix, étourdit ſi fort les François des ces cantons, qu'ils prirent le parti de ſe retirer plus avant dans le continent, laiſſant le pays à la diſcretion de leur ennemi.

IV. Les Anglois, encouragés par la facilité avec laquelle on leur cédoit le terrein, pouſſerent leur pointe, & envoyerent faire la même ſommation aux François établis hors de la preſqu'Iſle, ſur les bords des Rivieres qui ſe déchargent ſoit dans le Golfe S. Laurent, ſoit dans la Baie Françoiſe. La plus conſidérable de ces Rivieres, eſt la Riviere St. Jean, elle traverſe tout le pays du Septentrion au Midi, elle ſe décharge dans la Baie Françoiſe ; c'eſt ſur ſes bords que ſont les principales, & les plus riches Colonies des François ; c'étoit auſſi ce quartier qui flattoit le plus la cupidité des Anglois.

Les François de ce Canton ne ſe trouverent pas d'humeur à abandonner leurs habitations, auſſi facilement que ceux de la preſqu'Iſle ; ils s'adreſſerent au Gou-

verneur du Canada, qui leur envoya des troupes, mais il leur donna ordre, de se borner précisément à protéger les établissemens François, sans rien entreprendre contre les Anglois qui pût leur donner lieu de profiter de cette circonstance, pour insinuer qu'on étoit les aggresseurs; ces ordres furent ponctuellement exécutés, les troupes se tinrent sur la défensive, & les Anglois voyant qu'on étoit sur ses gardes, se retirerent pour lors & ne demanderent plus rien; mais on ne put empêcher les Abenaquis, qui sur le bruit d'une rupture avoient pris les armes en faveur des François leurs anciens alliés, de se jetter sur quelques Partis Anglois, de les massacrer impitoyablement, & de faire des trophés des chevelures de leurs ennemis vaincus: ces Peuples avoient leur vengeance particuliere à exercer contre les Anglois, qui depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle ne cessoient de les poursuivre, quoiqu'ils eussent mis bas les armes à la sollicitation de la France.

V. Le peu de jour que les Anglois voyoient à la réuſſite de leur deſſein, ne les déconcerta point; pour s'aſſurer l'entiere poſſeſſion de la preſqu'Iſle, ils firent conſtruire un Fort, dans un endroit appellé les Mines, appartenant ci-devant aux François; & un autre plus haut, au fond de la Baie Françoiſe, à l'entrée de l'Iſthme, pour leur ſervir de communication avec le continent. Ils appellerent ce dernier Fort Beau-Baſſin. Il pouvoit ſervir auſſi à empêcher les François de rentrer dans la preſqu'Iſle, ou du moins à retarder leur entrée, dans le cas où l'expédition projettée contre le continent n'eût pas eu tout le ſuccès qu'ils s'en promettoient.

Leurs meſures ainſi priſes, ils penſerent au mois d'Avril 1750 à rentrer dans le continent par l'Iſthme avec un corps conſidérable de troupes, & un train d'artillerie. Les François qui étoient rentrés dans l'Iſthme, & aux environs, épouvantés d'un appareil ſi impoſant, abandonnerent une ſeconde fois leurs habitations, les brûle-

rent, pour ne rien laisser à leurs ennemis, & se retirerent dans le continent auprès des Commandans de l'Armée Françoise.

Ceux-ci, n'ayant d'autre moyen d'empêcher les Anglois de s'etendre dans le continent, qu'en se retranchant dans l'Isthme, construisirent à leur exemple deux Forts, à l'entrée même de l'Isthme; l'un en face de Beau-Bassin, au fond de la Baie Françoise, qu'ils appellerent Beau-Séjour; l'autre au fond de la Baie Verte, vis-à-vis l'Isle Saint Jean, dans le Golphe Saint Laurent, qu'on nomma Gasparaux.

Les deux Forts situés dans l'endroit le plus étroit de l'Isthme, n'étoient distant l'un de l'autre que de 7 à 8 lieues, & fermoient entiérement l'entrée du continent; on y établit de bonnes Garnisons, & des Magasins; & les Anglois hors d'etat de continuer leur projet d'invasion, resterent tranquilles de ce côté, jusques à ce qu'un temps plus favorable, les mit en état de le reprendre.

VI. Environs dans le même temps qu'ils faisoient des efforts inutiles pour penetrer

dans le Canada du côté de la presqu'Isle, ils prenoient toutes sortes de mesures pour y entrer du coté de l'Ohio, & s'emparer des Lacs Erié & Ontario. Dès l'année 1749 ils avoient envoyé des Emissaires dans le Pays des Delavares, des Chavanons, & des Loups, habitants les Bords de l'Ohio, pour sonder d'abord le genie de ces peuples, & lier amitié avec eux; ils leur firent entendre, que les François ne cherchoient à former des Etablissemens sur leur riviere, que pour les subjuguer, & peut-être les reduire en servitude. Que cette Nation étoit légére, inconstante, sans parole, & cherchoit à s'enrichir aux depens de tous les autres peuples, qui avoient la foiblesse de se laisser seduire par les caresses, dont elle étoit prodigue à l'excès.

Les premiers Emissaires, qui s'étoient dabord fait écouter, furent suivis par d'autres l'année suivante; ils rencherirent, sur le portrait que leurs predecesseurs avoient fait des François; & sur ce que le Gouverneur de Canada, avoit envoyé un Officier avec quelques troupes sur les

bords de l'Ohio, tant pour protéger la communication avec la Louisianne, que pour prévenir la mauvaise volonté des Sauvages; ils leurs firent entendre que ces troupes n'avoient été envoyés, que pour les asservir; qu'eux, qui étoient les Protecteurs des Nations opprimées, leurs offroient des soldats & des armes pour les garantir de la servitude. Les Sauvages persuadés de la verité de ces suggestions, firent alliance avec eux, & engagerent plusieurs autres Nations à si joindre; de sorte que les François, se virent tout à coup menacés d'un soulevement général de tous ces peuples.

VII. Le Gouverneur du Canada, informé que les Anglois avoient déja fait passer aux Sauvages des troupes & des armes, leur opposa un petit Detachement, commandé par Mr. de Saint Pierre, pour les empêcher de pénétrer dans le Pays, en attendant, qu'on pût lui envoyer des forces plus considérables. Celui-ci se retrancha avantageusement, vers la source de la riviere aux Boeufs au midi, & peu

loin du Lac Erié. Il y passa l'hyver pour examiner les mouvemens des ennemis ; le primtemps suivant, ce petit Corps de troupes, ayant été renforcé, sortit de son poste, marcha droit aux Anglois, qu'il trouva retranchés vers l'embouchure de la riviere aux Bœufs dans l'Ohio, les força de se retirer, & poursuivant sa route, en descendant ce fleuve, vint se camper & se fortifier, dans un endroit qu'on nomme le Fort du Quesne.

VIII. Dans le temps que les François étoient encore occupés à se fortifier, les Anglois qui s'étoient pareillement retranchés au pied des Apalaches, dans un endroit qu'ils nommerent le Fort de Necessité, s'avançoient à eux dans le dessein de les combattre. Ils avoient un train d'Artillerie, & quelques guerriers Sauvages les accompagnoient. Ces troupes pouvoient monter à quatre ou cinq mille hommes ; le Major *Vvasinghton* étoit à leur tête, & pour plaire aux Sauvages ses alliés, il avoit pris le nom singulier de *Conotocarious*.

Comme il n'y avoit aucune rupture ouverte entre les deux Nations, le Commandant François fut fort embaraſſé de la façon dont il ſe comporteroit avec eux; le parti qui lui parut le plus expédient, fut d'envoyer à Mr. *Vvaſinghton*, un Officier, qu'il chargea d'une ſommation aux Anglois de ſe retirer de deſſus les Terres de la France; cet Officier s'apelloit *Jumonville*, il partit avec une Eſcorte de trente hommes du Fort du Queſne, & le lendemain rencontra les Anglois, *Vvaſinghton* à leur tête qui, dès qui les eut apperçu, ordonna aux ſiens de faire feu; cet ordre cruel s'executa, tandis que Mr. de Jumonville faiſoit tous ſes efforts pour leur faire connoitre qu'il étoit porteur d'une Commiſſion de la part de ſon Commandant, étant enfin parvenu avec bien de la peine à ſe faire entendre, le feu ceſſa; ils entourrerent Mr. de Jumonville, & lorſqu'il ſe preparoit à ouvrir ſes papiers, *Vvaſinghton* le fit aſſaſſiner impitoyablement. Toute ſon Eſcorte fut faite priſonniere de guerre; un ſeul Fran-

çois se sauva, & porta au Fort du Quesne la nouvelle de cette perfidie.

Ce meurtre produisit sur l'Esprit des Sauvages, un effet bien different de ce que le cruel *Vvasinghton* s'en étoit promis; ils ont horreur du crime, & ils furent si indignés de celui qu'ils venoient devoir commettre, qu'ils l'abandonnerent, & vinrent s'offrir d'eux même aux François, pour en aller tirer vengeance; de sorte que *Vvasinghton* ne se trouvant plus, depuis cette defection, assez fort pour tenir la Campagne, se retira au Fort de Nécessité.

Le Commandant François auroit pû, en profitant des offres des Sauvages, punir des assassins qui, au mépris de toutes les loix de l'honneur, trempoient si indignement leurs mains dans le sang d'un homme revetu d'un caractere public; mais voulant donner un exemple de modération aux Sauvages dont il étoit environné, & faire sentir aux Anglois, combien la Nation qu'ils étoient venus attaquer en pleine paix, avoit de candeur &

de générosité, il ne s'appliqua qu'à les obliger de quitter le territoire de la France, avec le moins d'éclat qu'il se pourroit. Pour cet effet, il détacha Mr. de Villiers qui commandoit les nations Sauvages, il y joignit quelques troupes Françoises, & lui donna ordre de chercher les Anglois, de les engager à se retirer paisiblement; & sur-tout, de n'employer la force qu'à la derniere extrémité.

Mr. de Villiers étoit frere de Mr. de Jumonville, il partit du Fort du Quesne avec sa petite Armée, passa à l'endroit où son frere avoit été assassiné, & le sixiéme jour decouvrit enfin leur retraite; c'étoit le Fort de Necessité. *Vvasinghton* s'y étoit encore fortifié; mais Mr. de Villiers l'attaqua si vivement, que le jour même de son arrivée, il fit cesser avec sa seule Mousqueterie le feu de l'Artillerie des Anglois. Il profita de ce temps, pour leur proposer de lui abandonner le poste, en leur offrant la vie; les Anglois, qui après l'action qu'ils avoient faite, ne s'attendoient pas à tant d'humanité, s'em-

pressèrent

prefferent de rendre le fort ; & toute la vengeance qu'on prit d'eux, fut d'inférer dans la capitulation, qui fut signée par *Vvasinghton*, que le dessein des François, en les attaquant, n'avoit été que de venger l'assassinat d'un de leurs Officiers ; vengeance bien légere, en apparence, d'un crime aussi inoui ; mais elle couvroit de confusion une Nation qui se pique de grandeur d'ame, & qui s'humilioit cependant pour sauver sa vie, au point de faire elle-même l'aveu d'une action aussi lâche.

Le Fort évacué, *Vvasinghton*, & les siens se retirerent en Virginie, & Mr. de Villiers, après l'avoir detruit, se retira à celui du Quesne, pour rendre compte au Commandant François du succès de son expédition.

X. Tandis que ces choses se passoient en Amerique, les Anglois prenoient en Europe les mesures les plus convenables pour faire une irruption le primtemps suivant dans le Canada, par trois endroits differents, & avec des forces capables [d'en

chaſſer entiérement les François. Les armemens furent preſſés avec une ardeur incroyable, en Irlande & en Angleterre ; & comme il étoit intéreſſant pour faire réuſſir ce projet, que les François ne puſſent s'y oppoſer, on amuſoit l'Ambaſſadeur de France à Londres, par une négociation, pour terminer à l'amiable les différens ſurvenus en Amerique ; on ſe plaignoit d'abord, comme d'une hoſtilité, que les François habitans de l'Iſthme, euſſent abandonné & brûlé leurs habitations, à l'aproche d'un Corps de troupes, qui les avoit ſommés de prêter ſerment de fidélité au Roi d'Angleterre ; parce qu'on prétendoit, que la ceſſion de l'Acadie lors du traité d'Utrecht, comprenoit toute la prequ'Iſle ; on demandoit qu'aucune des deux Nations ne pût s'aproprier le cours de l'Ohio, & que le Pays qu'il arroſe, fût également fréquenté par les deux peuples ; enfin qu'on nommât des Commiſſaires de part & d'autre pour déterminer les bornes fixes des poſſeſſions directes des deux Nations : on fit trainer pendant quatre années cette né-

gociation par les nouvelles difficultés qu'on élevoit à chaque instant, pour éluder une conclusion, qu'on craignoit; & l'on ne se détermina à lever le masque que lorsque le projet fut près de son execution, ce fut alors qu'on ne garda plus de mesures. On demanda clairement qu'on etablit pour préliminaires de la négociation, que les Lacs Ontario & Erié fussent communs aux Anglois & aux François; qu'on leur cedât en toute proprieté au nord de la presqu'Isle une profondeur de vingt lieues, depuis les limites de la nouvelle Angleterre, jusques à l'Ocean atlantique; que depuis la Rive Méridionale du Fleuve St. Laurent, jusques à la Ligne qui seroit fixée dans le traité definitif pour Bornes des vingt lieues, convenues par les préliminaires, le terrein fût déclaré neutre, & qu'aucune des deux Nations ne pût y former d'établissement.

Ces demandes, si on les leur eût accordées les auroient rendu maîtres des trois quarts du Canada; & les auroit mis à portée de s'emparer du reste avec bien de la facilité; il eût fallu que les François euf-

sent abandonné tous leurs etablissemens sur la Riviere Saint Jean & au Nord de la presqu'Isle. Les Lacs Ontario & Erié, qui depuis leur découverte faisoient les principaux établissemens des François, seroient devenus le centre des possessions Angloises; & toute communication entre les possessions Françoises du Canada, & la Louisianne, auroient été interrompus au moyen de l'abandon du cours de l'Ohio.

Quelque idée qu'on eût à Londres de la foiblesse des François, on se doutoit bien qu'ils n'accepteroient pas des conditions si humiliantes; aussi ne les faisoit-on que pour occasionner de leur part des repliques & des incidens qui feroient encore trainer la négociation, jusques à ce qu'on eût des nouvelles que les mesures qu'on avoit prises pour s'emparer du pays qu'on demandoit, eussent eu leur exécution.

XI. En effet, leurs troupes étoient alors en pleine marche; le Colonel *Mokton*, avec environ trois mille hommes, devoit s'emparer des Forts Gasparaux & Beausejour dans l'Isthme; de-là pénétrer dans le

continent, & forcer les Colonies Françoises de la rivierre Saint Jean à reconnoitre le Roi d'Angleterre. *Johnson*, avec un corps de quatre mille hommes, marchoit sur le lac Champlin, & devoit s'emparer du Fort Frederic. *Braddok* qui étoit chargé du plan général de l'entreprise, marchoit sur le Fort du Quesne vers l'Ohio, & devoit, après s'en être emparé, faire le Siége du Fort Niagara, entre les lacs Erié & Ontario, & pour assurer d'avantage l'exécution de cette derniere entreprise, il devoit être renforcé par deux Regimens d'infanterie que *Shirley* lui ameneroit de la Pensilvanie, après avoir traversé le pays des Iroquois, qu'il comptoit d'engager à se joindre à lui : une Flotte considérable devoit appuyer toutes ces opérations.

XII. Alors, le Roi d'Angleterre, qui ne doutoit plus de la réussite d'un projet, dont toutes les parties étoient si bien liées, partit de Londres pour ses Etats d'Allemagne, dans le dessein de susciter aux François des ennemis qui leur donneroient de l'occupation en Europe, & les empêcheroient

d'envoyer aſſez de troupes en Canada pour s'oppoſer aux conquêtes qu'on comptoit y faire. Il eut l'attention, avant ſon départ, d'aſſurer l'Ambaſſadeur de France qu'il ne vouloit donner aucune atteinte à la paix générale, & qu'il ne ſe commettroit aucune hoſtilité ſur mer, de la part de ſes vaiſſeaux contre ceux des François. Sur ces aſſurances une Flotte Françoiſe partie de Breſt avec des troupes de débarquement pour renforcer l'Armée du Canada, navigeoit tranquillement vers le lieu de ſa deſtination, lorſque le 7 Juin 1755 ſur les ſix heures du ſoir, deux vaiſſeaux François le Lis, & l'Alcide qui s'étoient écartés du reſte de la Flotte, ſe virent attaqués par toute l'Eſcadre Angloiſe, & obligés de ſe rendre; ils eurent beau réclamer la foi des Traités, on ne les écouta point, & après s'être défendu en brave gens, il falu céder à la ſupériorité.

La nouvelle de la priſe de ces deux vaiſſeaux arriva à Londres le 15 Juillet ſuivant; elle y cauſa une joye univerſelle; on la répandit avec complaiſance dans les papiers

publics ; on croyoit déja voir toute la Marine de France détruite, & hors d'état de se relever ; & comme personne n'ignoroit que le plan des opérations projettées en Amerique étoit sur le point de s'exécuter, on se répaissoit l'imagination d'une conquête assurée, & de l'anéantissement du commerce des François. Mais si les Anglois eurent lieu de s'applaudir alors, d'avoir caché aux François leur dessein contre le Canada en les amusant par une feinte négociation, & de ce que ce commencement de succès sembloit leur en promettre de plus grands, ils eurent tout le temps ensuite de sentir qu'une entreprise, quelque bien conduite qu'elle soit, n'est pas à l'abri d'un revers.

XIII. Le Général *Braddok* qui, comme on l'a dit plus haut, étoit chargé du plan général de l'invasion, passa les Monts *Apalaches* sur la fin de Juin 1755, avec des forces considérables & un nombreux train d'artillerie : il s'approcha du Fort du Quesne dans le dessein d'en former le Siége ; mais les François campés sur les bords de l'Ohio

ne lui donnerent pas le temps de former ses attaques; ils marcherent droit à lui, l'attaquerent, & après quelques heures de combat, dispersérent tellement son Armée, qu'à peine le quart pût-il regagagner la Virginie; *Braddok* lui même fut tué, & on trouva sur lui les instructions qu'il avoit reçues de la Cour de Londres dès 1754, instructions où étoit renfermé tout le projet de l'invasion qu'on méditoit dépuis si long-temps.

Cette victoire qui avoit couté peu de monde aux François, les garantit non-seulement de l'invasion des Anglois dans cette partie, mais encore fit échouer tous les autres projets d'attaque, qui dépendoient de celle-ci. *Shirley* se renferma dans le fort Osvego. *Johnson* qui bien-loin d'avoir pû parvenir à engager les Iroquois à se joindre à lui; quelques calomnieuses impostures qu'il eût débitées contre les François, se vit obligé de se retirer sur le territoire Anglois pour le couvrir contre les irruptions des Sauvages, qui, sur le bruit de la défaite de

Braddok étoient entré dans la Penſilvanie, & la nouvelle Jarſey, où ils dévaſtoient le pays avec un acharnement incroyable.

XIV. Juſques-là il n'avoit été queſtion d'hoſtilités que dans l'Amerique; mais ſi-tôt qu'on fut certain en Angleterre des avantages des François, on ne garda plus de meſure. Les Commandans des vaiſſeaux Anglois eurent ordre de s'emparer des vaiſſeaux marchands François qu'ils rencontreroient; on vit alors exercer par les Anglois une piraterie, dont il n'y avoit plus d'exemple en Europe depuis l'irruption des Normands. Des vaiſſeaux qui navigeoient avec confiance ſur la foi de la paix, ſe virent attaqués, pris & pillés, & les équipages conduits priſonniers en Angleterre, ſans qu'il y eût de Guerre déclarée; & comme ſi ces déprédations n'euſſent pas été ſuffiſantes pour la dédommager du chagrin que lui cauſoit l'évanouiſſement des projets de conquête, dont elle s'étoit ſi agreablement flattée; elle employa les moyens les moins uſités entre des peuples policés, pour aſſouvir

ſa vengeance. De ce nombre eſt l'action d'un Capitaine de vaiſſeaux Anglois, qui navigeoit dans la Manche : il s'approcha de la côte avec pavillon Suedois, & fit pluſieurs ſignaux pour demander du ſecours comme s'il eût été en danger, on s'empreſſa de lui envoyer une chaloupe avec neuf hommes, mais ils n'eurent pas plutôt mis le pied ſur ſon bord, qu'ils ſe virent fait priſonniers de Guerre & conduit en Angleterre.

XV. Quoiqu'on fût bien perſuadé en France que les Anglois vouloient abſolument la guerre, on ne déſeſperoit cependant pas de les ramener à des vues pacifiques, & ſi l'on prit des meſures pour ſe garantir de leurs hoſtilités, ce ne fut que des meſures de prudence, afin de n'être pas pris au dépourvu dans le cas d'une rupture ouverte, qu'on éloignoit toujours, pour convaincre les autres Puiſſances de l'Europe qu'on ne prendroit les armes que dans le cas où on s'y trouveroit néceſſairement forcé. En conſéquence on diſtribua des troupes le long des Côtes de

l'Océan, & vingt-cinq mille hommes marcherent vers celles de la Méditerranée.

Rien n'étoit si naturel que ces dispositions ; mais les Anglois les regarderent comme autant d'attentats contraires à tous les Traités, ils firent répandre par-tout que les François méditoient une descente dans leur Isle, ou pour s'en emparer, ou pour y changer la forme du Gouvernement. Ils firent revivre le vieux fantôme de la Monarchie universelle dont le Roi Guillaume s'étoit si bien trouvé en armant toute l'Europe pour son utilité particuliere ; & comme si les François eussent déjà descendu dans leur Isle, ils reclamerent chez tous leurs anciens Alliés les secours qu'ils devoient leur fournir en cas d'une invasion. Mais les temps étoient bien changés : on se souvenoit encore combien il en avoit couté de sang & d'argent pour servir la politique & l'ambition de Guillaume. On étoit revenu de l'espéce d'ensorcellement où ce Prince avoit mis toutes les Cours de l'Europe, & l'on commençoit à con-

noître le véritable ſyſtême de la Cour de France, qui, contente de faire fleurir ſes Etats, ne cherchoit point à envahir ceux de ſes voiſins ; d'ailleurs chacun penſoit à ſoi : on appréhendoit de s'attirer ſur les bras une guerre dont l'iſſue auroit été incertaine ; on connoiſſoit la puiſſance & les reſſources de ce Royaume, & il eût été à craindre qu'en ſervant la haine des Anglois on ne ſupporta tout le fardeau d'une invaſion comme il étoit arrivé pendant la derniere guerre.

XVI. Auſſi leurs ſollicitations n'aboutirent-elles à rien ; les Hollandois qui depuis le Roi Guillaume, qui de Général de leurs troupes étoit parvenu au Trône d'Angleterre, en ſe ſervant utilement de l'aſcendant qu'il avoit ſur ces Republicains pour les engager à ſeconder ſes deſſeins, paroiſſoient ſi intimément liés d'intérêts avec eux, qu'on les regardoit, pour ainſi dire, comme un même peuple ; cependant de toutes les Nations de l'Europe ce fut celle qui connut le mieux ſes véritables intérêts dans cette conjonc-

ture. Dès le temps de ce Prince, & depuis, dans la guerre que le Traité d'Aix-la-Chapelle termina, eux seuls avoient porté tout le poids de la guerre. Leur pays avoit été en proie aux contributions des François. Leurs Barrieres forcées & détruites, & la forme de leur Gouvernement changée, par la faction de ceux qui étoient attachés à la famille de Guillaume, alliés à la Maison d'Angleterre. Les Anglois pour qui on s'épuisoit ainsi, avoient seuls profité de ce désastre de leurs alliés qu'ils avoient eux-mêmes occasionné, & quoique lors du Traité d'Utrecht il parut que les Hollandois étoient bien dédomagés des dépenses qu'ils avoient faites pour la cause commune, en obtenant pour barrieres cinq ou six Places sur la frontiere de France, on s'apperçut, par le peu de temps que les François mirent à s'en emparer, combien ce dédommagement étoit foible en comparaison des cessions que les Anglois s'étoient fait faire de Gibraltar, qui leur ouvroit l'entrée de la Méditerranée, & de l'Isle Mi-

norque, qui leur donnoit un vaſte Port au centre de leur commerce du Levant d'où ils étoient à portée de chaſſer toutes les autres Nations. Ces évenemens étoient récens; il étoit à craindre pour les Hollandois, qu'en faiſant cauſe commune avec eux dans la préſente guerre, les ſuccès qu'on obtiendroit en commun ne tournaſſent tout entier au profit des Anglois, & ne devinſſent l'époque fâcheuſe de la ruine totale de quelques branches de leur commerce. Ainſi devenus circonſpects par l'expérience du paſſé, ils répondirent aux preſſantes ſollicitations des Anglois, qu'étant plus proche voiſins des François qu'eux, il ne leur convenoit pas de dégarnir leur pays de troupes, ſurtout dans l'incertitude où ils étoient, ſi les préparatifs qu'on faiſoit en France étoient deſtinés contre eux. Que les Traités qui les lioient enſemble les obligeoient à la vérité à leur fournir un corps de troupes, en cas d'une deſcente dans leur Iſle, mais qu'il n'y avoit encore rien qui dût le leur faire appréhender; & que les

François n'attendoient peut-être que l'occasion de l'envoi de ces troupes pour entrer dans leur pays qui étoit tout ouvert.

Malgré le peu de complaisance des Hollandois à répondre aux vues des Anglois ; ceux-ci ne désespererent pas de les engager à les seconder dans la suite. Comme la Cour du Statouder étoit toute Angloise, ils comptoient tôt ou tard faire taire le parti des Republicains, & en attendant que tous les ressorts qu'ils avoient mis en œuvre fussent en état de jouer, ils chercherent à former d'autres alliances.

XVII. Celle qui leur parut la plus utile à leurs desseins, fut celle du Roi de Prusse. Le Roi d'Angleterre craignoit qu'on ne se vengea sur son Electorat d'Hanovre, des pirateries que ses Vaisseaux continuoient d'exercer sur ceux des François ; il en avoit tiré toutes les troupes pour les faire passer en Angleterre avec celles qu'il avoit achetées de la Maison de Hesse. Le pays étoit tout ouvert ; il lui falloit un allié puissant qui

pût le garantir d'une invaſion, & ce Prince étoit le ſeul qui fût en état de le faire: auſſi n'épargna-t-on rien pour le gagner. On lui garantit au nom de la Nation & du Roi, la poſſeſſion de la Sileſie, grande Province dont il s'étoit emparé pendant la derniere guerre ſur la Maiſon d'Autriche. Quelques-uns de ſes Vaiſſeaux avoient été précédemment pris par les Anglois, ſans qu'ils euſſent jamais voulu entendre à le dédommager. On lui remit alors pour équivalent les arrérages des ſommes prêtées par les Anglois à la Maiſon d'Autriche, ſommes qu'on avoit hipothequées ſur les revenus de la Siléſie, & que le Roi de Pruſſe s'étoit chargé de payer, lorſqu'il ſe fit céder cette Province. A ces conditions il s'engagea à employer toutes ſes forces pour empêcher les François de mettre le pied en Allemagne.

La nouvelle de la concluſion de ce Traité cauſa aux Anglois une joie, qu'il eſt difficile d'exprimer. Ils s'imaginoient avoir gagné une victoire ſur les François, & les nouvelles qu'ils recevoient journellement

journellement du mauvais état de leurs affaires en Amérique ne les affectoient plus si sensiblement ; parce qu'ils espéroient être bientôt en état de reprendre le projet qu'on avoit été obligé d'abandonner l'année précédente.

XVIII. Mais si d'un côté l'argent & les sollicitations des Anglois leur acquirent un allié qui paroissoit si utile à leurs desseins, le desir sincere qu'avoit la France de maintenir la paix ; la modération avec laquelle elle avoit souffert les insultes réitérées des Anglois ; les efforts qu'elle avoit fait pour prevenir une rupture en sacrifiant ses propres intérêts à la tranquillité publique, lui en donnerent un d'une toute autre considération.

Depuis près de trois siecles, la Maison d'Autriche & celle de France, jalouses de leur grandeur, & craignant toutes deux également de succomber sous la puissance de celle qui pourroit parvenir à s'élever au-dessus de l'autre, avoient partagé l'Europe d'intérêts différents. Toutes les guerres survenues dans cette partie

du monde n'avoient été entreprises que pour empêcher que l'une des deux Puissances ne succombât sous l'autre, en s'opposant aux progrès de celle qui étoit prête d'anéantir sa rivale. Dans tous les Traités de paix & les alliances qui s'étoient faites depuis Maximilien & Louis XII, dans le quinzieme siecle, on avoit eu en vue que de maintenir un équilibre de pouvoir entre ces deux Maisons, à l'abri duquel les autres Puissances jouissoient tranquillement de leurs Etats, lorsqu'on vit avec étonnement évanouir ce systême, qui avoit couté tant de peine à établir, tant de sang & de négociation pour le maintenir. Les deux rivales se chercherent avec un égal empressement. La France ne craignoit plus l'agrandissement de la Maison d'Autriche; elle étoit depuis peu parvenue à placer deux Princes de son sang, l'un sur le Trône d'Espagne malgré les efforts de toute l'Europe conjurée contre elle, l'autre sur le Trône de Naples, malgré l'Empereur & les Princes de l'Empire ligués ensemble; elle s'étoit

fait céder la Lorraine par le dernier Traité de Vienne. Toutes ses possessions réunies pour ainsi dire dans un même cercle, étoient défendues par plus de deux cents Places fortes, bien entretenues & garnies d'une artillerie nombreuse. Trois cens mille Soldats qu'on pouvoit sans peine augmenter d'un tiers, pouvoient se transporter avec facilité vers quelque endroit de la frontiere qu'on eût voulu entamer; il eût fallu pour ébranler une puissance si formidable des forces plus qu'humaines, & l'expérience avoit fait voir au commencement de ce siecle où toute l'Europe étoit liguée contre la France, qu'après treize années de guerre heureuses pour les alliés, à peine étoient-ils parvenus à s'emparer de quatre ou cinq Places sur la frontiere qui ne couterent aux François qu'une seule campagne pour les reprendre.

D'un autre côté, la Maison d'Autriche étoit convaincue que le systême du Gouvernement de France rouloit plus sur les mesures qu'on y prenoit d'y rendre l'Etat

heureux & floriſſant, que ſur les moyens d'étendre les bornes du Royaume par des conquêtes. Elle n'en pouvoit pas douter après la ceſſion généreuſe des Pays-Bas qu'on lui avoit fait en 1748. D'ailleurs d'autres intérêts relatifs à l'établiſſement ſolide de la ſeconde Maiſon d'Autriche, entée ſur l'ancienne par les femmes, éxigeoient qu'on s'étayât de quelque alliance reſpectable. La Siléſie qu'elle avoit été obligée de céder au Roi de Pruſſe, par le miniſtere même de ſes anciens alliés qui en avoient garanti la poſſeſſion à ce nouveau Ceſſionnaire, lui tenoit fort au cœur. Ainſi dépoſant toutes jalouſies, elle reçut avec confiance les premieres ouvertures qui lui furent faites d'une alliance avec ſon ancienne ennemie; il y fut ſtipulé une neutralité par rapport aux démêlés de la France avec l'Angleterre, & l'on convint de ſe prêter réciproquement des troupes à la ſolde de celui qui les fourniroit, dans le cas où l'une des deux Couronnes ſeroit attaquée par quelque Puiſſance que ce fut.

XIX. Tandis que la France s'aſſuroit un allié de cette conſéquence, elle prenoit les meſures les plus efficaces, pour porter un coup ſenſible à la Nation Angloiſe. Depuis quelques temps on armoit puiſſamment à Breſt. On reparoit le Port de Dunkerque, & on cherchoit à en établir un ſur la Manche, à Cherbourg ou à la Hogue. Quantité de Bâtimens de tranſport, s'aſſembloient dans les différens Havres de l'Océan. Les préparatifs qu'on faiſoit ſur la Méditerranée n'étoient pas moindres; on faiſoit à Antibes, à Marſeille & à Toulon des amas prodigieux de munitions de guerre, de bouche, & d'uſtenſiles propres à un ſiege. Une armée de vingt-cinq mille hommes, étoit cantonnée dans les environs de Toulon, prête à s'embarquer au premier ordre. Toutes ces diſpoſitions annonçoient quelque coup d'éclat de la part de la France, & laiſſoient ignorer aux Anglois de quel côté on porteroit les premiers coups; mais comme il leur étoit plus naturel de penſer que c'étoit contre leur Iſle qu'on

méditoit une descente, & que la Cour pour son intérêt particulier autorisoit cette croyance de tout son pouvoir, ils donnerent toutes leurs attentions à la conservation de leur propre pays; ils posterent leurs troupes nationales, avec celles qu'ils avoient appellées à leur sesecours le long des Côtes, dans les endroits les plus exposés à une descente; & une flotte considérable se porta à l'entrée de la Manche pour examiner les mouvemens de celle de Brest.

A l'égard de leurs possessions dans la Mediterranée, ils paroissoient tranquilles; ils croyoient les avoir mis hors d'insulte par les mesures qu'ils avoient prises pour la sureté de Gibraltar & de Port-Mahon; ils comptoient, en cas d'une expédition contre l'une de ces deux Places, avoir assez de temps pour la traverser, soit en y jettant du secours; soit en forçant l'Escadre de Toulon qu'ils ne croyoient ni si forte ni si bien pourvue qu'elle étoit, de rentrer dans son Port.

XX. Tandis qu'ils n'osoient ainsi dé-

garnir leurs côtes de troupes & de vaisseaux, une Escadre de dix vaisseaux de guerre, y compris quelques frégates sortit le huit d'Avril 1756 du port de Toulon, accompagnée de cent trente huit bâtimens de transport, ayant à bord toute l'armée de Provence, commandée par le Maréchal de Richelieu. Elle prit sa route vers l'Isle Minorque, & fit sa descente le jour de Pâques, à trois heures après midi, sans la moindre opposition de la part des Anglois, qui n'ayant pas eu le temps de mettre leurs côtes en état de défense, n'eurent que celui de se retirer avec précipitation vers la principale forteresse de l'Isle, à l'entrée du port Mahon, qu'on appelle le fort Saint Philippe, où ils se renfermerent au nombre d'environs deux mille cinq cens hommes.

L'Isle Minorque est située dans la Méditerranée, & dépendoit autrefois de la Monarchie d'Espagne. Elle est la plus petite des Isles Baleares; elle peut avoir environ dix-huit lieues de long, sur neuf dans sa plus grande largeur. Les Anglois

s'en emparerent pour l'Archiduc Charles, pendant la guerre de la succession d'Espagne ; & charmés de la sûreté de son port, qui est le meilleur de la Méditerranée, ils s'en firent assurer la possession par le traité d'Utrecht. Dès qu'elle fut entre leurs mains, ils firent du fort Saint Philippe, qui étoit très-peu de chose auparavant, une des plus fortes places de l'Europe. Ce fort qui est situé à l'entrée du bras de mer qui forme le port Mahon en défend l'approche ; il y a vis-à-vis une redoute qu'on appelle le fort Philippet, dont le feu des batteries croise dans le port celui du fort Saint Philippe. Au pied des murailles de ce dernier, est le Bourg de Philippeville, & à quatre milles de distance de ce Bourg, sur le fond du bras de mer est la ville de Mahon, entourée d'une simple muraille, sans défense.

Les François trouverent d'abord plus de difficultés qu'ils n'avoient cru dans le siege du fort Saint Philippe ; la descente s'étoit faite à onze lieues de-là, près de Ciudadella. Les chemins étoient impraticables,

depuis cette Ville jusques au camp ; & les Anglois avoient détruit toutes les bêtes de charges, & principalement les bœufs qui étoient dans l'Isle, de sorte qu'il fallut se servir de ceux qui étoient destinés à l'approvisionnement de l'Armée, pour voiturer l'artillerie & les autres munitions ; & il en périt considérablement dans le trajet. Un autre inconvénient, auquel on ne s'attendoit pas, retarda encore l'ouverture de la tranchée. On s'apperçut qu'aux environs du fort, le sol n'étoit qu'un roc nud dans bien des endroits, & dans d'autres, couvert seulement à la hauteur de quelques pouces d'un terrein fort pierreux ; de sorte que pour établir les batteries, faire les paralelles, & les boyaux, il falloit transporter de fort loin la terre & les fascines ; mais les sages précautions du Maréchal, & l'ardeur du soldat, vinrent à bout de surmonter tous ces obstacles. Dès que la descente eut été effectuée, on renvoya en Provence tous les bâtiments de transports ; il n'y avoit donc que la prise de la place qui pût mettre

fin aux travaux auxquels on s'exposoit, & il n'y avoit point de soldat qui ne contribua de tout son cœur à en accourcir la durée ; enfin, après plus d'un mois d'un travail pénible & rebutant, on vint à bout de placer les batteries & de perfectionner les paralleles.

XXI. Lorsque les Anglois ne purent plus douter que c'étoit à Mahon à qui on en vouloit, ils penserent sérieusement à le sécourir. L'Amiral Bing, avec une Escadre de dix-huit vaisseaux, partit des ports d'Angleterre avec des troupes & des vivres à bord, pour rafraîchir & renforcer la Garnison de Saint Philippe. Cette Escadre entra dans la Méditerranée sans aucun obstacle, & ne fut apperçûe que le 17 Mai à la hauteur de Majorque par une Frégate qu'on avoit envoyé à la découverte. Sur l'avis qu'elle en donna, Mr. de la Galissonniere, qui commandoit l'Escadre Françoise, prit la résolution d'aller combattre les Anglois, il les découvrit le dix-neuf au vent sur lui, au nombre de treize vaisseaux de lignes & cinq frégates

tes. Les deux Escadres se chasserent mutuellement ce jour là, & aux approches de la nuit elles se trouverent à deux lieues l'une de l'autre. Le lendemain on apperçut de nouveau l'Escadre Angloise, les amarres à bas bord, elle revira avec le vent au Sud ; mais les François qui par cette position avoient le dessus du vent ne jouirent pas long-temps de cet avantage, il tourna subitement au Sud-Ouest, & les Anglois, profitant habilement de cet instant de faveur, vinrent à toutes voiles sur l'Escadre Françoise, tâchant de déborder leur ligne ; quand ils l'eurent dépassée, ils revirerent tous en même temps & vinrent en dépendant sur les François leurs treize vaisseaux en ligne & les cinq frégates au vent ; alors le combat commença à la demi portée du canon. On s'apperçut, après une heure de combat, que l'intention des Anglois étoit de se laisser acculer pour tomber avec plus de facilité sur notre arriere-garde, la detruire s'il étoit possible, & profiter ensuite de l'avantage du vent qu'ils avoient toujours.

pour jetter du ſecours dans le fort Saint Philippe. Mr. de la Galiſſonniere qui comprit leur deſſein, fit auſſi-tôt mettre en panne pour donner le temps à l'arriere-garde de ſerrer la ligne, de ſorte qu'on étoit à ſe toucher ; ce fut alors que le combat recommença avec plus de fureur, notre artillerie mieux ſervie que la leur fit un ravage affreux dans leurs manœuvres. La Couronne tira trois bordeés dans l'intervalle que l'Anglois qu'il attaquoit lui eût envoyé la ſienne. Enfin ne pouvant plus tenir contre un feu ſi ſuivi, qui les eût entierement détruits, s'ils ſe fuſſent obſtinés à le ſoutenir plus long-temps, ils prirent le parti de la retraite qu'ils firent en très-bon ordre en apparence ; mais ſi fort maltraités en effet, qu'ils furent obligés de prendre à la remorque quatre de leurs plus gros vaiſſeaux pour les conduire à Gibraltar, où toute l'Eſcadre arriva en ſi mauvais état, que ſe trouvant dans l'impoſſibilité de faire une ſeconde tentative, elle mit à terre les troupes de débarquement qu'elle avoit à bord,

L'Escadre Françoise souffrit peu dans cette affaire, & la victoire qu'elle remporta lui couta à peine cent cinquante hommes; contente d'avoir battu les Anglois sur leur élément, elle revint dans les parages de Mahon continuer d'en protéger le siege.

Le retour de l'Escadre victorieuse ôta dès-lors toute esperance de secours aux assiégés, & l'ardeur des Assiégeans redoublant par ce commencement de bonne fortune, on eut tout lieu d'espérer de se voir bientôt maître de la Place.

Quoique ce ne fût qu'avec des peines infinies qu'on pouvoit parvenir à vaincre tous les obstacles que la vigoureuse résistance des Assiégés, secondés par la nature du terrein, opposoient à l'ardeur des François, on se trouva cependant, après environ trois mois d'un travail pénible, en état de donner un assaut général. Il fut divisé en quatre principaux points d'attaque, afin de partager les forces & l'attention de l'ennemi. Le vingt-sept du mois de Juin chaque division s'avança à petit

bruit des palissades entre onze heures & minuit avec des échelles, on fit la descente du chemin couvert & du fossé avec assez de tranquillité, enfin malgré quelques méprises occasionnées par l'obscurité de la nuit, malgré la vivacité du feu des assiégés, la profondeur du fossé & l'élévation des murs encore tous entiers des ouvrages qu'on attaquoit & qui se trouverent trop haut pour les échelles qu'on avoit préparées, les soldats se servant de leurs bayonnettes qu'ils plantoient entre les pierres, & s'aidant les uns & les autres à grimper, parvinrent à s'emparer de tous les forts extérieurs avant la pointe du jour.

XXII. Les Anglois étonnés qu'on eût été assez hardi pour oser entreprendre de les forcer dans des postes, dont les défenses n'étoient point ruinées & consternés d'avoir été obligés de les abandonner en si peu de temps, ne se crurent plus en sûreté dans le corps de la Place où ils se renfermerent. Craignant qu'on ne les forçât encore dans ce dernier retranchement, ils s'empresserent de demander à capitu-

ſer ils offrirent de rendre la Place, pourvû qu'on leur accordât les honneurs de la guerre, & qu'on les conduisît à Gibraltar, ſur les vaiſſeaux du Roi. Les François avoient pour le moins autant d'impatience d'entrer dans la place que les Anglois montroient d'empreſſement à la leur céder. Auſſi ne les chicana-t'on point, & la capitulation fut ſignée aux conditions qu'ils demanderent.

Ce fut le vingt-neuf de Juin, que les François en prirent poſſeſſion, ils en rétablirent les fortifications, qui malgré le peu de dommage apparent qu'elles avoient ſouffert pendant le Siege, avoient cependant beſoin de réparations conſidérables pour être remiſes dans le même état de défenſe, où elles étoient auparavant; ſoit pour mettre la Place à l'abri d'une premiere inſulte, après que l'Eſcadre de Mr. de la Galiſſonniere ſe ſeroit retirée, ſoit pour en faire une place d'armes, comme il paroiſſoit qu'on en avoit le deſſein.

XXIII. Pendant le Siege du fort Saint Philippe, le Roi d'Angleterre qui voyoit,

par les précautions que prenoient les François, que son sistême étoit éventé, & qu'on étoit dans la disposition prochaine de prendre éfficacement sa revanche, contre ses Etats d'Europe, se détermina enfin à leur déclarer la guerre. Il se servit des raisonnemens les plus spécieux, aidé par la circonstance de l'invasion de l'Isle Minorque pour persuader qu'ils étoient les Agresseurs; mais personne ne prit le change. Le Roi de France avoit trop bien démontré par le simple récit de ce qui s'étoit passé en Amérique, & par les instructions trouvées lors de la mort de *Braddok*, dont on envoya des copies dans toutes les Cours de l'Europe, qu'il y avoit longtemps qu'on prenoit des mesures en Angleterre pour chasser les François du Canada; de sorte que malgré les peines qu'il se donna pour en imposer sur cet événement, on resta convaincu que la France ne prévenoit en Europe son ennemi, que pour le mettre hors d'état de poursuivre l'exécution de ses pernicieux desseins, & pour se dédommager

mager des affronts qu'elle avoit précédemment foufferts avec affez de patience. Auffi fe contenta-t'on en France de répondre à ce Manifefte de la façon la plus modérée. Après avoir expofé fuccinctement les principaux faits qui pouvoient paffer pour autant d'outrages, on fe contentoit de faire fentir que l'honneur & le cri général de la Nation en exigeoient une réparation autentique.

XXIV. Peu de temps après cette déclaration de guerre de la France, il parut une Déclaration du Roi en faveur des Armateurs François. Le Roi vouloit intéreffer toute la Nation à la jufte vengeance qu'il prenoit des outrages qu'elle avoit effuyée autant en haine de fa puiffance que par mépris pour la modération qu'il avoit fait paroître ; & non content de facrifier fes intérêts perfonnels, en fe relâchant des droits que l'Amirauté levoit précédemment fur chaque prife ; il décernoit des récompenfes aux Officiers, Soldats, & Matelots des Corfaires qui s'empareroient des batiments Anglois ; & par un rafine-

ment d'humanité, qui caractériſe ſi bien la tendreſſe de ſon cœur, il voulut que ces gratifications s'étendiſſent juſques ſur les veuves de ceux qui auroient péri dans le combat.

XXV. Depuis la Paix d'Utrecht on avoit totalement négligé la Marine en France. Les dettes contractées par Louis XIV, avoient empêché le Régent, pendant la minorité de Louis XV. d'y donner toute l'attention que méritoit cette partie; & on continua ſur le même ton pendant le Miniſtere du Cardinal de Fleury. Les vûes pacifiques de ce Miniſtre, lui faiſoient éviter avec ſoin tout ce qui pouvoit donner de l'ombrage à ſes voiſins; il appréhendoit, en rendant la France auſſi formidable ſur mer, qu'il auroit pû le faire, de reveiller les jalouſies des Puiſſances Maritimes, & d'occaſionner quelques guerres qui auroit pû porter coup au commerce renaiſſant des François. Cette timide politique du Miniſtre avoit occaſionné chez les Anglois un mépris ſi grand pour nos forces de mer, qu'il n'y a aucun dou-

te que ce ne fût ce ſentiment qui occaſionna leurs entrepriſes ſur le Canada, dans la croyance où ils étoient que la France dépourvue de vaiſſeaux, les diſſimuleroit par l'impuiſſance où elle ſe trouvoit de s'y oppoſer. On s'apperçu enfin de tout le défaut de cette façon de penſer du Cardinal, & on le ſentit encore bien mieux, lorſque les forces qu'il avoit cru ſuffiſantes pour protéger notre Commerce, & nos Colonnies, eurent été détruites presque entierement par les Anglois pendant la derniere guerre. Auſſi la principale attention du gouvernement ſe tourna-t-elle de ce côté. On travailla dans tous les ports de France avec une ardeur incroyable à la conſtruction de nouveaux vaiſſeaux. En moins d'un an on parvint à en armer plus de vingt dans le Port de Toulon, & plus quarante dans ceux de Rochefort & de Breſt. On vit dans le Combat de Mr. de la Galliſſonniere, contre l'Amiral Bing, ce que cette marine renaiſſante étoit capable d'exécuter, & on en tira les préſages les plus heureux pour

l'avenir, lorſqu'on ſeroit parvenu à la rendre auſſi formidable qu'elle l'étoit ſous le dernier regne. En attendant, on ménageoit prudemment les forces qu'on avoit ſur pied. L'Eſcadre de Toulon, contente d'avoir protegé le Siége de Mahon, & d'en avoir occaſionné la priſe, ſe retira dans ſon Port dès que la Place fut rendue. Celle de Breſt reſta auſſi toute armée dans la rade, il s'en détacha ſeulement de temps en temps quelques petites Eſcadres ; telle que celle de Mr. du Perier & celle qui porta Mr. de Moncalm en Amerique, ſuffiſantes pour protéger nos Colonnies, & leur porter les ſecours dont elles avoient beſoin, mais dont la perte, en cas d'échec, n'eût pas été aſſez conſidérable pour porter un coup bien ſenſible à notre Marine. On tiroit pluſieurs avantages de cette politique ; on aſſuroit nos Colonies contre les entrepriſes de l'Ennemi, en leur portant des troupes & des munitions, & les Anglois ſe morfondoient inutilement dans la Méditerrannée & ſur l'Océan à nous obſerver, tandiſque les

équipages de nos vaiſſeaux, continuellement rafraichis par des proviſions à leur portée, s'éxerçoient à la manœuvre; & que les Officiers apprenoient par un exercice journalier de toutes les évolutions maritimes, à ne pas craindre, lorſque l'occaſion s'en preſenteroit, ceux qui ſe vantoient d'être les ſeuls Rois de la Mer.

XXVI. En Amerique, les François conſervoient toujours la ſupériorité. Et quoique le Colonel *Mockton* fût parvenu à s'emparer des forts Gaſparaux & Beau-Séjour dans l'iſthme de l'Acadie, non-ſeulement il ne put venir à bout de pénétrer dans le continent, mais il ne put même garantir les poſſeſſions Angloiſes des ravages des Sauvages qui étendirent leurs courſes juſques à Halifax, la principale de leurs Colonies.

Du côté de la Penſilvanie, les Sauvages, alliés des François, continuoient leurs ravages: ils attirerent à leur parti deux Nations Indiennes qui juſques alors étoient demeurées fermes dans l'alliance des Anglois, & de concert marcherent vers *Gnaden-Hatten* où Labri du Seigneur,

une des principales habitations des Quakers, la réduisirent en cendres, massacrerent une partie des Habitans, après avoir obligé le Capitaine *Hayes*, qui leur avoit conduit un secours, de se retirer avec perte à *Allenstowrn.*

Ces dépradations des Sauvages engagerent les Anglois à pourvoir à leur sûreté. Chacune des Provinces Angloises se cottisa pour la levée d'un corps de troupes à ses frais, afin d'être non-seulement en état de se garantir de leurs ravages, mais de former encore quelques entreprises sur le territoire François. L'assemblée de la nouvelle Angleterre qui se tint à Boston, consentit à la levéé d'un corps de trois mille hommes, qui conjointement avec les troupes du Major *Johnson* & trois autres mille hommes de la nouvelle *York*, devoient faire le siége du fort Frederic, sur le Lac Champlin. Ce Fort une fois pris, eût couvert les deux Provinces, & leur eût donné une communication aisée avec le fort Osvego, tandis qu'aucontraire il eût mis à découvert toutes les Colonies Fran-

çoiſes ſituées au midi du Fleuve St. Laurent : mais les François ne leurs donnerent pas le temps d'exécuter leurs deſſeins. On fit prendre la hache aux Sauvages, habitant les confins de la nouvelle *York*, pour diviſer leurs forces. Ils entrerent dans cette Province en grand nombre, & malgré les précautions du Général *Norris* ils pénétrerent juſques à *Niniſſink*, y brûlerent quarante-trois habitations, & maſſacrerent quatre-vingt habitans. D'un autre côté les François avec les troupes nouvellement arrivées d'Europe, & les Sauvages, commandés par Mr. de Villiers, marcherent vers le fort Oſvego, s'en emparerent, & firent la Garniſon priſonniere de guerre. Ce Fort bâti par les Anglois en pleine Paix ſur le territoire de la France eſt ſitué ſur le Lac Ontario; outre qu'il pouvoit tenir en reſpect les Sauvages des environs, il couvroit la nouvelle *Jarſey* & la nouvelle *York*, & les mettoit à portée d'étendre leur commerce de pelleterie ſur le Lac & aux environs, au point de le pouvoir un jour interdire aux François.

La perte de ce Fort déconcerta le projet qu'ils avoient formé contre le Fort Fréderic. L'Armée qui en avoit voulu former le Siége fut mise en déroute, & bien loin de se trouver en état de rien entreprendre, ils ne purent empêcher que le Fort *de Granville*, qu'ils venoient de construire nouvellement sur les frontieres de la Pensilvanie, n'essuyât le même sort que le fort *Osvego*.





HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

LIVRE SECOND.

I. LE mois de Septembre de l'année 1756 vit éclater les premieres étincelles du feu, dont les Anglois avoient médité d'embraſer l'Europe, pour donner de l'occupation aux François dans cette partie. Ils prétendoient les empêcher de s'oppoſer au deſſein qu'ils avoient formé de reprendre la ſupériorité en Canada, dont ils eſpéroient toujours de ſe rendre maîtres. Le Roi de Pruſſe en faiſant alliance avec eux, n'avoit eu en vue, ainſi qu'il s'en étoit expliqué, que d'empêcher quelques

troupes étrangeres que ce fût, de mettre le pied en Allemagne, & d'y troubler le repos du Corps Germanique. La circonstance des affaires aidoit à faire croire qu'il agissoit en bon Patriote. De tous les Etats d'Allemagne, il n'y avoit que ceux qu'y possede le Roi d'Angleterre, qui pussent être alors menacés d'une invasion étrangere; & il n'y a pas de doute, que les forces de ce Monarque, n'eussent été capable de retarder les efforts que la France auroit pû faire pour y pénétrer; mais l'alliance de la Maison d'Autriche avec celle de France, changea la face des choses, & lui fit appréhender qu'elle n'eût été contractée pour lui enlever la Siléfie, que sa politique & le succès de ses armes dans des circonstances heureuses lui avoient acquise. Ainsi, n'y ayant encore aucune disposition de faite en France, qui annonça qu'on pensoit à entrer en Allemagne, avant l'hyver, il résolut, de prévenir la Reine d'Hongrie, qui faisoit déja marcher ses troupes en Moravie, & en Boheme, & de mettre

entre elle & lui, une barriere, qui pût soutenir les premiers efforts de cette Princesse; & même l'arrêter plusieurs Campagnes, en attendant que d'autres alliances qu'il méditoit l'eussent mis en état de contrebalancer celle de France, ou que la paix, entre les Anglois & la France, eût remis les choses sur le pied où elles étoient lors du Traité d'Aix-la-Chapelle.

II. L'Electorat de Saxe est située entre le Brandebourg au nord, & la Boheme au midi. Le Roi de Prusse appréhendoit que si l'Electeur Roi de Pologne accédoit au Traité de Versailles, son Pays ne servit de porte aux Autrichiens pour le venir attaquer jusques dans sa Capitale. Il est rempli de Places fortes, l'Elbe le traverse d'un bout à l'autre, & ce fleuve est d'une grande utilité pour la subsistance des armées : il étoit de son intérêt de s'en assurer, aussi employa-t-il tous les ressorts de sa politique pour engager l'Electeur à se joindre à lui; d'un côté, on lui faisoit appréhender que son Pays ne devînt

la premiere victime du ressentiment des Prussiens, s'il refusoit de se prêter à ce qu'on desiroit de lui : de l'autre, on lui faisoit entrevoir le danger que couroit la Religion Protestante de l'union de l'Autriche avec la France. Les jalousies mutuelles de ces deux Maisons avoient rendu l'état des Princes Protestans plus décidé qu'il n'étoit auparavant, & leur condition indépendante en bien de choses du Chef de l'Empire. La Maison d'Autriche, malgré les efforts de la France en leur faveur, avoit été plusieurs fois sur le point de les réduire. A quoi ne pouvoit-elle pas alors prétendre ayant à sa disposition un allié qui depuis deux siecles, contrecarroit toutes ses vues, & l'avoit obligée de céder des droits qu'elle désiroit depuis si long-temps de pouvoir revendiquer. Mais l'Electeur trop clair, voyant sur ses intérêts, ne donna point dans la supposition de ce systême qu'on ne prêtoit à l'Autriche & à la France que pour lui faire illusion, & l'engager à favoriser les vues d'ambition des Maisons de Prusse & d'Ha-

novre, qui ne tendoient elles-mêmes à rien moins qu'à la destruction du système du Gouvernement du Corps Germanique.

III. La demande que le Roi de Prusse fit faire à l'Electeur, de lui confier la garde de toutes ses Places fortes, pour garand de la neutralité qu'il offroit par un desir sincère de la paix, ne laissoit aucun doute sur l'objet de ses vues, & intéressoit par conséquent trop son honneur pour qu'il pût y consentir.

Cependant les troupes Autrichiennes arrivoient de toutes parts en Boheme & en Moravie : le Général Brouvne en avoit rassemblé la plus grande partie dans le Camp de Budin sur l'Elbe, au-dessous de Prague, & y attendoit les troupes d'Hongrie, pour se porter ensuite où les circonstances l'exigeroient. Ce fut alors que le Roi de Prusse se figurant que ces troupes étoient destinées contre lui, forma la résolution de se procurer par la force ce qu'il n'avoit pu obtenir par ses négociations. Trois gros corps d'armée sortirent de ses Etats, le vingt-neuf Août,

au nombre d'environ quarante milles hommes, & un train d'Artillerie de cent-cinquante piéces de Canon, qu'il avoit fait venir de Magdebourg. Celui qui étoit aux ordres du Prince Ferdinand de Brunſwik, ſe porta ſur Leipſik, s'empara de cette Ville & de ſa Citadelle. Le Roi de Pruſſe en perſonne, à la tête du ſecond Corps de troupes, prit ſa route par Wittemberg, où il paſſa l'Elbe & vint camper le ſur-lendemain à Torgavv, pendant qu'un troiſiéme corps de troupes s'avança vers Dreſde, que le Roi de Pologne avoit abandonné la veille. La Saxe ainſi envahie en moins de huit jours, ne laiſſoit à l'Electeur d'autre parti à prendre, en apparence, que celui de ſe joindre aux Pruſſiens. Ses troupes montoient à peine à dix-huit milles hommes, & l'armée Autrichienne étoit trop éloignée pour qu'il pût eſpérer de pouvoir s'y joindre. Pour ſurcroît de malheur, l'avant-garde des Pruſſiens, s'étoit portée ſur les avenues de la Boheme à la Saxe, & avoit rendu cette jonction imprati-

cable. Dans cette complication de circonſtances fâcheuſes, l'Electeur ne conſultat que ſon honneur. Il eut été trop humiliant pour lui de ſe joindre à un Prince qui le dépouilloit, pour le forcer d'entrer dans ſes vues. Il prit la réſolution de ſe mettre à la tête de ſa petite armée avec les Princes ſes enfans, & d'y attendre les évenemens aux riſques de ſa vie ou de ſa liberté.

IV. A trois milles de Dreſde eſt la Fortereſſe de Zonneſtein; tout auprès eſt la petite Ville de Pirna ſur l'Elbe, que l'avantage de ſa ſituation & les ouvrages dont elle eſt défendue rendent très-forte; plus haut en remontant l'Elbe, & en approchant des frontieres de Boheme, eſt la Fortereſſe de Konigſtein, une des plus fortes Places de la Saxe; ce fut ſous le Canon de ces trois Places que l'Electeur conduiſit ſon armée, réſolu d'y périr les armes à la main, lui, ſa famille & ſon armée, ſi l'on entreprenoit de l'y venir attaquer. Sa droite étoit appuyée à Zonneſtein & à Pirna. Son centre s'étendoit juſ-

ques à moitié chemin de Konigſtein, & ſa gauche alloit juſques à cette derniere Place. Son front étoit couvert d'un retranchement profond garni d'une artillerie nombreuſe, & ſes derrieres défendus par l'Elbe.

Cette fermeté de l'Electeur déconcerta le projet du Roi de Pruſſe. Former le ſiege du Camp des Saxons eût été une entrepriſe trop hazardée; elle l'eût arrêté long-temps, & le Général Brouvne eût profité de ce délai pour pénétrer lui-même en Saxe, & mettre l'armée Pruſſienne entre les Saxons & lui. Mais comme il étoit bien informé que les Saxons n'avoient pas eu le temps de ſe fournir d'une aſſez grande quantité de vivres, pour tenir long-temps dans le Camp qu'ils occupoient, il ſe détermina à prévenir les Autrichiens en Boheme, & il dirigea ſa marche de façon, à maſquer le Camp de Pirna, & à en interdire les approches au ſecours qu'on voudroit y faire parvenir. Ainſi, pendant que la grande armée marchoit par la rive gauche de l'Elbe,
&

& entroit en Boheme par les gorges de Peterſvalde, le Major-Général Manſtein, après avoir paſſé ce fleuve au-deſſus du Camp des Saxons, s'étoit emparé de la Ville de *Teſchen* ſur la rive droite de l'Elbe, à l'embouchure de la petite Riviere de *Pulſnits*; & par cette poſition, avoit entierement interrompu la communication de la Boheme avec les derrieres du Camp des Saxons.

V. Tandis que le Roi de Pruſſe prenoit ainſi ſes meſures pour ôter aux Saxons tout eſpoir de ſecours, il fit faire à l'Electeur de nouvelles propoſitions, non telles qu'il les avoit faites, avant ſon entrée en Saxe, mais telles qu'un vainqueur qui a humilié ſon ennemi, ſe croit en droit de les faire. Après lui avoir fait ſentir combien ſeroit fâcheuſe ſa ſituation, s'il venoit à être forcé dans ſon camp; il ne demandoit rien moins que l'adminiſtration entiere de la Saxe pendant la préſente guerre, & que l'Electeur fît paſſer ſes troupes à ſon ſervice.

Des prétentions ſi énormes, bien loin

d'ébranler l'Electeur, ne servirent qu'à l'affermir davantage dans la résolution qu'il avoit prise de défendre son honneur jusques à la derniere goute de son sang; & il déclara expressément au Général *Winterfeld* envoyé du Roi de Prusse, „ qu'il étoit avancé en âge, & n'avoit „ selon toute apparence que peu d'année „ à vivre; qu'il préféroit de finir ses jours „ avec honneur, à l'opprobre dont il se „ couvriroit aux yeux de toute la terre, „ en acceptant les conditions humiliantes „ qui lui étoient proposées. Que s'il fal- „ loit que les choses en vinssent à la der- „ niere extrémité, il attendoit que le sort „ en décidât, & qu'il périroit, lui, ses „ enfans, & toute son armée, s'il ne lui „ restoit d'autre parti à prendre que celui „ de faire le sacrifice de leurs vies, les „ armes à la main.

Après une réponse si ferme & si positive, le Roi de Prusse voyant qu'il lui étoit impossible d'amener l'Electeur à un accommodement, pensa à lui ôter les moyens de pouvoir lui nuire, quelque

évenement qui pût survenir. Il fit demanteler Wittemberg, & fortifier Torgau. Cette derniere Place est située au centre de la Saxe, il en fit une Place d'Armes pour assurer ses convois & couvrir ses Etats de Brandebourg. Il tira des Arsenaux de Dresde, de Leypsik, de Zeits & de Vissenfeld, toute l'Artillerie, les armes & les munitions de guerre qu'il y trouva, & les fit conduire à Magdebourg. Il s'empara de tous les revenus de l'Electorat, & en changea l'administration en remplaçant par des Prussiens les Officiers Saxons qui en étoient chargés. Il contraignit la Reine de Pologne qui étoit restée à Dresde, triste spectatrice de la désolation de son pays, de lui remettre la clef des Archives de l'Etat, les fit transporter à Berlin, & continua ensuite sa marche vers la Boheme, pour aller combattre le Général Brouvne. Il comptoit après avoir dissipé son armée se joindre au Général Schuverin qui, avec un corps de Prussiens, sorti de la Silésie au nombre d'environ trente-cinq mille

hommes, étoit entré en Boheme par le Comté de Glatz, & avoit déjà jetté des ponts ſur l'Elbe vers les ſources de ce fleuve, venir enſuite de concert faire le ſiege de Prague, & chaſſer entiérement les Autrichiens de ce Royaume.

VI. Il n'en étoit pas de ce projet comme de celui qu'il avoit exécuté contre la Saxe; on s'y étoit attendu. Le Général Brouvne, avec les principales forces de la Reine d'Hongrie, étoit dans le Camp de Budin derriere l'Eger, & delà il couvroit Prague, & le reſte de la Boheme. Le Général Picolomini, avec un camp volant de vingt-cinq mille hommes, étoit campé à Konigingrats, au-deſſous de Jaromits, en face du Général Schuverin, & conſervoit une communication libre par ſes derrieres avec le camp de Budin. Sa poſition étoit trop avantageuſe pour donner lieu au général Pruſſien de paſſer outre, & il n'y avoit que la défaite de Brouvne, qui pût le tirer de ſon poſte. Ce fut auſſi ce qui détermina le Roi de Pruſſe à marcher vers

l'Eger pour attaquer Brouvne. Mais ce Général bien informé des dispositions des Prussiens résolut de les prévenir, & d'aller à leur rencontre ; il décampa de Budin la nuit du trente Septembre au premier Octobre, fit passer l'Eger à son armée, & tandis qu'à la pointe du jour il la rangeoit en bataille dans la plaine de *Villemina*, entre *Lovvosits* & *Geblits*, il apperçut les Prussiens qui descendoient des hauteurs & se formoient dans la même pleine à mesure qu'ils arrivoient ; il les attendit tranquillement dans son poste pendant que les troupes légeres des deux partis escarmouchoient sur les aîles. Enfin sur les sept heures du matin, les Prussiens s'ébranlerent ; leur droite attaqua fiérement la gauche des Autrichiens, mais ceux-ci les reçurent avec tant d'intrépidité que malgré le feu terrible de la nombreuse artillerie, qui étoit pointée contre eux, ils ne purent être entamés. Deux fois les Prussiens revinrent à la charge ; deux fois ils furent repoussés. Leur Cavalerie, à l'abri de laquelle ils s'étoient

autant de fois ralliés, fut culbutée par les Cuiraſſiers Autrichiens, & obligée de fuir, elle fut ſe mettre à couvert, bien loin du champ de bataille, derriere cette même Infanterie qu'elle étoit deſtinée à ſoutenir.

D'un autre côté, la plus grande partie de l'Infaterie Autrichienne, qui étoit poſtée à *Lovvoſits* & aux environs, fit ſur l'aîle gauche des Pruſſiens qui l'attaqua un feu ſi vif & ſi ſuivi, que déſeſperant de pouvoir parvenir à la chaſſer de ce poſte, ils penſoient déjà à ſe retirer, lorſque le Roi de Pruſſe ſentant de quelle conſéquence il étoit de l'en déloger ne trouva d'autres moyens que celui de battre le Village à boulets rouges. Les Autrichiens ſe trouvant entre le feu de l'incendie & celui de l'attaque, ne purent y tenir plus long-temps, & ſe virent obligés d'abandonner leur poſte, mais ils le firent en ſi bon ordre, que l'artillerie des Pruſſiens ne fut pas capable de les empêcher de ſe former dans la plaine, où le Roi ne jugea pas à propos de les attaquer.

La défaite entiere de ſon aile droite, & le peu de ſuccès de l'attaque de *Lovvoſits*, ôta l'envie au Roi de Pruſſe de faire une ſeconde tentative, & lui fit prendre le parti de ſe retirer. Malgré la perte conſidérable qu'il avoit eſſuyé, il le fit en bon ordre, il campa le ſoir même à peu de diſtance du champ de Bataille, & le lendemain regagna ſans aucun obſtacle ſon camp de *Groſſedlits*, d'où il étoit parti.

Le Général Brouvne de ſon côté, content d'avoir contraint le Roi de Pruſſe à ſe retirer, & d'avoir préſervé la Boheme des malheurs d'une irruption, après avoir couché tranquillement ſur le champ de Bataille prit, faute de ſubſiſtance, le chemin de ſon ancien camp de Budin.

VII. Les évenemens peu déciſifs de cette journée n'apporterent aucun changement à la triſte ſituation des Saxons. La perte des Pruſſiens étoit conſidérable, à la vérité ; on la faiſoit monter entre ſix à ſept mille hommes, tant tués que bleſſés ; mais ils étoient toujours maîtres

des avenues de la Saxe, & les mêmes difficultés empêchoient le Général Brouvne de pénétrer jusques à leur camp; cependant, l'extrémité où ils étoient réduits le détermina à employer toutes sortes de moyens pour les dégager, & après avoir formé son plan, il en fit instruire le Roi de Pologne afin qu'il pût regler ses dispositions sur les siennes.

VIII. En conséquence, il partit le 11 Octobre de son camp de Budin, avec un détachement considérable de son armée; il passa l'Elbe à *Leitmaritz* dirigeant sa marche vers *Mitteldorf*, à peu de distance de Schandaw, qui est situé sur les derrieres du camp des Saxons. Comme ce poste étoit occupé par les Prussiens, il resta toute la nuit du douze à Mitteldorf, n'osant les attaquer, dans la crainte qu'on ne soupçonna sa marche qu'il avoit eu l'habileté de leur cacher; & qu'on apporta des obstacles à la jonction qui devoit s'exécuter à la pointe du jour; mais quelques détachemens des deux Corps s'étant rencontrés entre *Schan-*

davv & *Mitteldorf* il fallut ſe battre. Feſtetits, qui commandoit les Autrichiens, parvint même à s'emparer de la Ville; mais le bruit du Canon s'étant fait entendre juſques dans le Camp des Pruſſiens évanta le ſecret de la jonction & leur fit prendre la réſolution de s'y oppoſer. Le Margrave Charles fit paſſer l'Elbe à quelques corps de troupes pour reprendre Schandaw, & ils parvinrent à en déloger les Autrichiens, tandis que maîtres des hauteurs, ils tacherent de rendre impraticables par de grands abattis d'arbres, les défilés par où les Saxons devoient néceſſairement paſſer. Cependant le Général Brouvne, après avoir fait les ſignaux convenus, demeuroit toujours ferme dans ſon poſte de Mitteldorf dans l'attente que les Saxons l'y viendroient joindre. Il ignoroit & ce qui ſe paſſoit dans leur camp, & les précautions qu'avoient priſes les Pruſſiens pour les empêcher d'en ſortir. Enfin après avoir attendu trois jours ſans pouvoir pénétrer la cauſe de ce retardement, & ayant eu des avis certains que

le Roi de Pruſſe faiſoit conſtruire un pont ſur l'Elbe, dans le deſſein de lui couper la retraite, il prit le parti de retourner à Budin avant qu'on fût en état de l'en empêcher.

IX. Cependant le Roi de Pologne voulant profiter des efforts qu'on faiſoit en ſa faveur, & ignorant auſſi de ſon côté les difficultés qui avoient empêchés le Général Brouvne de s'approcher plus près de lui, faiſoit travailler à conſtruire un pont ſur l'Elbe, il étoit de la derniere conſéquence d'en dérober la connoiſſance aux Pruſſiens. Pour y réuſſir, il fit faire pluſieurs mouvemens à ſon armée dans l'endroit oppoſé à celui où l'on avoit deſſein de jetter le pont; ce qui leur donna parfaitement le change, & il fut établi ſans la moindre oppoſition. Alors il prit le parti de quitter ſon camp & de paſſer le fleuve comptant trouver les Autrichiens de l'autre côté; la marche devoit ſe faire dans la nuit du douze au treize. L'après midi du douze on tira la groſſe artillerie qui étoit dans le camp;

& on la tranſporta dans la Forteresse de Konigſtein. Tous ces mouvemens ſe firent ſans que les troupes ſçuſſent à quel deſſein. Le Roi de Pologne avoit tout concerté avec ſes Généraux, & avoit ordonné un ſecret inviolable; à l'heure indiquée l'armée ſe mit en marche; alors les Commandants annoncerent à chaque diviſion qu'on alloit joindre les Autrichiens qui étoient de l'autre côté de l'Elbe, & qu'il falloit faire toute la diligence poſſible pour s'unir à eux. Malgré l'état d'abattement où l'armée étoit réduite, cette nouvelle y répandit une joie univerſelle; l'eſpérance de ſe voir bientôt dégagés fit renaître le courage dans le cœur du ſoldat; à neuf heures du ſoir l'armée s'avança en ſilence vers le pont; l'avant-garde étoit compoſée de quatre mille hommes. Le Roi, les Princes, les Miniſtres, & toutes les perſonnes employées auprès de lui, avec les Généraux, l'Artillerie de campagne, & les munitions étoient au centre. Le reſte de l'armée formoit l'arriere-garde, & couvroit le

tout. A la pointe du jour, toute l'armée ſe trouva de l'autre côté de l'Elbe; mais au lieu d'y trouver les Autrichiens, elle ne rencontra que les obſtacles que les Pruſſiens avoient oppoſés à ſa marche, & leurs troupes ſur les hauteurs l'environnant de toutes parts. Dans cette perpléxité, les Généraux conjurerent le Roi de mettre ſa Perſonne en ſûreté, & le contraignirent, comme malgré lui, de ſe retirer à Konigſtein avec les Princes ſes enfans. En partant il leur laiſſa par écrit un plein pouvoir de capituler avec les Pruſſiens en leur nom, ſans compromettre ni le ſien ni ſa dignité, & ne les rendit reſponſables que d'une ſeule choſe qui étoit de ne point porter les armes contre lui ou contre ſes alliés.

X. Après le départ du Roi, quoique l'armée ſe ſentît hors d'état de ſe tirer d'un auſſi mauvais pas, perſonne n'y parloit cependant de ſe rendre. L'eſpérance qu'on avoit encore que les Autrichiens paroîtroient enfin & parviendroient à ouvrir les paſſages, fit ſoutenir pen-

dant cinq jours aux Saxons la disette la plus affreuse, & toutes les incommodités d'une situation aussi triste. Mais ne voyant rien paroître après ce terme expiré, ils se trouverent dans la dure nécessité de se rendre prisonniers de guerre.

L'Invasion subite de la Saxe, & la capitulation de l'Armée Saxonne qui en a été la suite, sont de ces événemens extraordinaires & singuliers, dont il y avoit long-temps que l'histoire n'avoit fourni d'exemples. On y voit, avec étonnement, un Prince qui demande l'alliance de ses voisins de la même façon dont on donne des ordres à ses inférieurs; qui sur le refus qu'on lui fait de répondre à ses vues, & méprisant la neutralité qu'on lui offre, menace de réduire en servitude un peuple libre & indépendant; qui veut vivre en paix, & se préserver au milieu des sémences de dissensions, qu'il voit germer de toutes parts autour de lui, des horreurs qu'entraine après soi le triste fleau de la Guerre. On y voit, avec plus de surprise encore, l'exécution prompte & subite

de cette menace, dans des circonſtances où ſe repoſant ſur la foi des traités qu'on n'avoit aucune intention de violer, il étoit impoſſible qu'on pût ſe mettre en état de parer un coup ſi imprévu.

Ainſi, autrefois les Barbares du Nord de l'Europe ſe jetterent ſur les terres du premier Empire Romain; toujours prêts à rompre les traités les plus ſolemnels, & habiles à profiter des circonſtances, on les voyoit ſe répandre, avec la célérité d'un torrent, avant qu'on fût averti de leur deſſein; ſouvent repouſſés, mais jamais rebutés, on crut qu'il n'y avoit point d'autres moyens de fixer leur inquiétude, qu'en donnant à leurs chefs des charges dans la Milice & dans l'Empire. Ce fut alors que commençant à ſe faire un nom, ils renverſerent de fond en comble ce même Empire, qui avoit cru ſe les attacher, & fonderent ſur ſes ruines des Etats floriſſants, qui ſubſiſtent encore de nos jours.

Tels encore les Tartares ſous la conduite de Gengiskan, & depuis ſous celle

de Tamerlan ſe répandirent dans les Provinces méridionales de l'Aſie, renverſerent des Princes de leur Trône, & ſe ſervirent enſuite de leurs ſujets pour les aider à pouſſer plus loin leurs conquêtes.

Envain chercheroit-on dans une longue ſuite d'événemens la préparation des révolutions ſubites, qui ont renverſé tant d'état. Beaucoup d'ambition, le talent de ſçavoir profiter habilement des circonſtances; une connoiſſance parfaite du métier de la Guerre, ſoutenue par une valeur héroïque; toutes ces vertus réunies, dans un même Prince, ſuffiſent pour opérer tous ces changemens. Tous les Conquérans paroiſſent avoir puiſé dans leurs propres fonds, & dans la ſupériorité de leurs talens, les moyens dont ils ſe ſont ſervis pour exécuter leurs deſſeins. Les circonſtances où ils ſe ſont trouvés, & celles qu'ils ont fait naître; la ſurpriſe des peuples, & quelquefois l'entouſiaſme & le fanatiſme qu'ils ont inſpiré, a fini le reſte.

Lorſqu'Alexandre conquit l'Empire des

Perſes en le traverſant, cet Etat étoit au plus haut période de ſa puiſſance. Lorſque les Succeſſeurs de Mahomet fonderent ſi rapidement leur formidable Empire, les Grecs ſortoient de cette guerre glorieuſe, contre les Perſes ſeconds, qu'ils contraignirent de ſe retirer au-delà de l'Euphrate & du Tigre. Lorſque Tamerlan penſa faire rentrer la nation Turque dans le néant d'où elle étoit ſortie quelques ſiécles auparavant, Bajazet qu'il vainquit faiſoit encore trembler tous les Princes de l'Europe & de l'Aſie par la terreur de ſon nom. Enfin l'heureux Guſtave, en ſe déclarant le Protecteur d'une Religion opprimée, parut être autant redevable de ſes ſuccès à cette idée qu'on avoit de lui, qu'à la ſupériorité de ſes lumieres, & à la grandeur de ſon courage.

XI. Les Saxons, après s'être rendus priſonniers de guerre, comptoient qu'on n'exigeroient rien d'eux au-delà de ce qu'ils avoient propoſé par leur capitulation, mais leurs miſeres n'étoient pas encore finies ; ils n'eurent pas plutôt mis

bas

bas les armes, qu'on les contraignit de prendre l'uniforme des Prussiens, en les incorporant dans les différens Corps de leur Armée, & à devenir ainsi les instrumens de la servitude de leur pays.

Il ne restoit plus au Roi de Prusse que la forteresse de Konigstein à soumettre; le Roi de Pologne s'y étoit renfermé avec les cadets de sa garde, lorsque son Armée fut obligée de capituler. Il n'y fut pas plutôt entré qu'il se vit environné de toutes parts par l'armée Prussienne, & dans le même cas de disette où il s'étoit trouvé à Pirna; depouillé de ses états, depourvu de son Armée, qu'il avoit vû passer sous ses yeux au service de son ennemi, à l'exception des Officiers, il se vit contraint de ceder aux circonstances & de se prêter à l'accommodement qui lui fut proposé.

XII. En reponse à l'article XIV. de la capitulation de l'Armée, le Roi de Prusse s'étoit expliqué sur le sort qu'il reservoit à cette forteresse, *il faut que Königstein*

doiſoit-il, *demeure neutre pendant la preſente guerre.* Il ne changea rien à cette diſpoſition. Il laiſſa l'Artillerie & les munitions. Tout le Militaire & le Civil à la diſpoſition du Roi de Pologne, bien entendu que, tant que la neutralité dureroit, on ne pourroit augmenter la garniſon de cette Place ; que les cadets de la garde qui avoient ſuivi le Roi ſubiroient le ſort de l'Armée, à la reſerve des gentilhommes Polonnois & de ceux que leur trop grande jeuneſſe rendoit inutile au ſervice. Enfin que le canon de la Place ne troubleroit en aucune façon la navigation des Pruſſiens ſur l'Elbe, & ne ſerviroit point à proteger les partis Autrichiens qui pourroient faire des courſes de ce côté.

XIII. A ces conditions le Roi de Pologne ſortit de la Place avec ſa famille pour ſe retirer à Varſovie. Il trouva, ſur la route qu'il prit pour s'y rendre, à travers les états du Roi de Pruſſe, toutes les commodités & les relais néceſſaires à ce voyage. Son vainqueur avoit

donné ordre de les tenir prêts & de lui rendre les respects & les honneurs dus à un Prince Souverain.

On se seroit peut-être attendu que la Nation Polonoise, touchée des malheurs d'un Prince, élevé sur le Trône par son choix, auroit dans cet instant critique mis tout en usage pour lui aider à rentrer dans ses Etats. Mais ce Peuple, qui ne se choisit des Rois que pour vivre dans l'indépendance, parut aux yeux de toute l'Europe préférer la tranquillité oisive de l'inaction à la résolution hardie, mais peut-être dangereuse pour sa liberté, de lui mettre en mains les forces de la République.

XIV. La saison trop avancée ne permettant plus de tenir la campagne, les Prussiens penserent à mettre leurs troupes en quartier d'hyver; ils abandonnerent leur camp de *Grossedlitz*, & les gorges de la Boheme; ils formerent un cordon au pied des montagnes, depuis la Silésie

jusques aux confins de la Turinge, & se trouverent par cette position à portée de couvrir la Saxe, & de pouvoir se rassembler en fort peu de temps.





HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

LIVRE TROISIEME.

I. TAndis que le Roi de Prusse sembloit jouir tranquillement du fruit d'une conquête si rapide, les Souverains intéressés à arrêter la véhémence du torrent qui alloit tout engloutir, penserent sérieusement à lui opposer des barrieres qu'il ne pût franchir.

Dès le commencement des divisions entre l'Angleterre & la France, les Moscovites ou les Russes, comme on les appelle aujourd'hui, soit qu'ils s'imaginassent qu'elles n'éclateroient point dans le con-

tinent de l'Europe, soit dans l'appréhension que leur commerce avec l'Angleterre n'en souffrît quelque atteinte, soit enfin que se prêtant aux insinuations des Ministres Anglois, ils voulussent bien regarder les démarches de la France, comme autant de mesures qu'elle prenoit pour cacher ses desseins ambitieux sous le voile d'une modération affectée. Les Russes, dis-je, dans le temps que le Roi d'Angleterre étoit à Hanovre avoient conclu avec lui un traité défensif, & s'étoient obligés de faire marcher à son secours une Armée de 70 mille hommes, dans le cas où il seroit attaqué, soit dans son Royaume, soit dans ses Etats héréditaires.

Mais ce traité, conclu dans la vue de maintenir la tranquillité, & d'assurer la liberté de l'Allemagne & du Nord, devoit nécessairement détruire l'une & l'autre, depuis qu'on ne pouvoit plus douter des desseins secrets des Maisons de Brandebourg & d'Hanovre. L'usurpation de la Saxe & les duretés que les Prussiens y

exerçoient, arrachoient le voile qui jusques alors avoit rendu ce mistere impénétrable, & firent sentir aux Russes, de quelle conséquence il étoit pour eux de prêter la main à l'agrandissement d'un Prince qui avec leur secours, où plutôt à l'abry de celui qu'ils prêteroient à la Maison d'Hanovre, étoit sur le point d'asservir toute l'Allemagne après avoir écrasé la Maison d'Autriche.

Depuis que Pierre Alexiovits eut mis sa Nation à portée de se mêler des affaires de l'Europe en fondant à l'extrémité du Golphe de Finlande la Ville de St. Petersbourg, la politique de cette Cour s'étoit nécessairement tournée du côté de cette partie du monde. On avoit vu ces peuples auparavant presque ignorés, profitans des malheurs de Charles XII qui à force de les battre leur avoit enfin appris à le vaincre, s'emparer de la Carolie au Nord, & de la Livonie au Midi de ce Golphe, & à l'Orient de la Baltique.

En reculant ainsi loin de cette nouvel-

le capitale les frontieres de leurs voisins, on les vit partager avec eux l'Empire de ces mers dont ils avoient à peine connoissance quelques années auparavant ; & tenir en bride, au moyen des Ports de ces Provinces & des flotes puissantes qu'ils contenoient, ceux qui eussent osé les inquiéter dans leurs nouvelles possessions.

Le peu d'attention que le reste de l'Europe sembloit porter à ces contrées éloignées, & la foiblesse de leurs voisins leur avoit donné le temps pendant près d'un demi siécle de cimenter ce nouvel établissement ; mais n'étoit-il pas à craindre pour eux qu'il ne s'en trouvât quelques jours un d'assez puissant pour ruiner d'un seul coup les fruits de la politique de Pierre le Grand. Et ce qui se passoit en Allemagne, ne sembloit-il pas leur indiquer de quel côté viendroit l'orage, lorsque le Roi de Prusse jugeroit à propos d'étendre les bornes de son Royaume situé sur leur frontiere.

Le traité de Versailles à jamais mémorable (car ceux faits dans la vue d'assurer

jusques dans les siécles à venir la tranquillité des hommes, méritent seuls d'être gravés dans leurs memoires;) en unissant deux Maisons Rivalles dont les jalousies avoient plus d'une fois dépeuplés des Provinces entieres, étoit une leçon pour tous les Souverains, qui en leur montrant le danger d'un changement considérable dans le corps politique de l'Europe, leur indiquoit les moyens de le prévénir en les invitant d'y acceder. Aussi les Ministres de France & d'Autriche à St. Petersbourg n'eurent-ils pas beaucoup de peine à faire ouvrir les yeux à cette Cour sur ses véritables intérêts. Dès-lors les 70 mille hommes destinés à servir le parti de l'oppression eurent ordre de marcher au secours de l'Electeur de Saxe; malheureuse victime de sa constance & de sa fermeté à refuser de se prêter à l'asservissement de sa Patrie.

II. Cette crainte d'une révolution se faisoit sentir encore plus puissamment à la République des Princes & des Villes Libres de l'Empire Allemand. Envain

employa-t-on auprès d'eux les raiſons les plus ſpécieuſes pour leur perſuader que l'union de l'Autriche avec la France, alloit faire naître l'époque fatale de la perte de leur liberté. Envain leur fit-on enviſager le danger que couroit leur religion; envain s'offroit-on de les ſoutenir de tout ſon pouvoir ſi ſenſibles au péril qui les ménaçoit, ils daignoient avoir pitié d'eux-mêmes, & faire cauſe commune avec un Prince, qui ſe diſoit armé pour la défenſe de leurs Autels, prêts à être renverſés. Ces illuſions qui auroient été ſuffiſantes pour faire une impreſſion générale ſur tous les eſprits, dans les ſiécles précédents, où le fanatiſme, enfant de l'ignorance, ſervoit utilement la politique & l'ambition des Princes; en firent alors tout au plus ſur quelques Miniſtres zélés ou ſeduits, & trouverent par-tout ailleurs des gens fermes & éclairés, qui ſentirent que s'il y avoit quelque riſque à courir, c'étoit de la part de ceux qui en ſe déclarant les Défenſeurs de leur culte, ſans y être invités, laiſſoient trop appercevoir le

vrai motif qui les faifoit agir ; en opprimant ceux de leur Communion qui ne vouloient pas fe laiffer féduire.

Le concert fut unanime de la part du College, des Princes & des villes. Bien loin de regarder le Roi de Pruffe comme le Protecteur de leurs droits, & de leur liberté, ils n'envifagerent en lui qu'un Prince entreprenant qui, fe couvrant d'un beau nom, vouloit profiter habilement de la circonftance du progrès de fes armes, pour intimider ceux qui les plus à portée de fentir les premiers effets de fa vengeance, n'étoient pas affez puiffants pour s'y fouftraire feuls ; & confiderant combien il leur importoit, non-feulement de fe réunir contre l'ennemi commun, dans une circonftance auffi critique, mais encore de faire les plus grands efforts pour arrêter la rapidité de fes progrès. Ils réfolurent de porter leur contingent de Troupes au triple de ce qu'ils doivent fournir en pareil cas, fuivant les conftitutions de l'empire : affignerent une augmentation de fubfides ap-

pellés mois Romains, proportionnée à cette levée, & après avoir conféré le Généralat au Prince de Saxe Hildburghausen, destinerent cette Armée à se porter suivant que l'exigeroit l'intérêt commun & le bien de la République.

III. La France par les engagemens qu'elle venoit de prendre avec la Maison d'Autriche, ne s'étoit obligée de lui fournir qu'un corps de vingt-quatre mille hommes, parce qu'on croyoit ce secours suffisant, avec les forces de cette Maison, pour contenir dans de justes bornes ceux qui, seduits par les insinuations, ou l'argent des Anglois, auroient prétendu troubler le repos de l'Allemagne, sous le prétexte de mettre un frein à l'ambition de la France dont on ne cessoit de vouloir allarmer toute l'Europe. Mais la circonstance de l'invasion de la Saxe, & ce qui se passoit à Hanovre, où il s'assembloit, sous le nom d'observation, une Armée formidable, composée de toutes les Troupes de cet Electorat, des Hessois, & de celle de Brunsvich fit

comprendre que ce premier ſecours ne ſuffiroit pas pour balancer tant de forces réunies.

Il étoit en effet tout naturel de penſer que quelque beau nom qu'on donna à cette Armée, elle ne ſerviroit à autre choſe, qu'à favoriſer les deſſeins du Roi de Pruſſe, ſur les Etats de la Maiſon d'Autriche : ainſi le danger d'evenant plus preſſant par cette circonſtance, il fut reſolu en France de prendre les meſures les plus éfficaces & les plus vigoureuſes, en employant tout autant de troupes qu'il ſeroit néceſſaire, pour empêcher s'il étoit poſſible, l'accompliſſement d'un ſiſtême, qui ſe montroit ſous des apparences ſi formidables & ſi dangéreuſes.

A ce ſentiment particulier d'interêt, s'en joignit un autre non moins vif, & tout auſſi preſſant, qui caractériſe, particulierement le Monarque qui regne également ſur l'Empire & le cœur des François, & qu'on a ſouvent vu ſacrifié par bien des Princes, à des vues d'ambition & de politique.

Louis ne pouvoit voir ſans émotion les allarmes de l'Auguſte Epouſe de ſon fils, ſur le ſort d'un Pere infortuné, qui ſe voyoit forcé d'abandonner ſes Etats par la plus injuſte des entrepriſes ; & ſur celui d'une Mere forcée de reſter parmi les ſiens à la diſcrétion d'un Ennemi dur, qui lui imputoit tout à crime, juſques à ſes correſpondances avec ſon epoux, & à ſa ſenſibilité ſur les malheurs de ſes Sujets ; & la réſolution qu'il prit d'aider de toutes les forces de ſon royaume l'Electeur de Saxe, à rentrer dans ſes Etats, eut autant ſon principe dans la ſenſibilité de ſon cœur, que dans les raiſons politiques, qui l'obligeoient à maintenir un juſte équilibre entre les Princes de l'Empire.

IV. Deux chemins conduiſoient en Saxe ; l'un plus court par la Souabe & la Franconie menoit droit à Leipſik, & ſembloit mériter la préférance, par la facilité qu'il y avoit de trouver auprès des Cercles de l'Empire, les ſubſiſtances néceſſaires à l'armée ; l'autre par la Weſpha-

ſie, beaucoup plus long, & plus difficile, en ce qu'il falloit non-ſeulement traverſer une partie conſidérable des Etats du Roi de Pruſſe ſur le bas Rhin, mais encore conduire l'Armée à travers d'une grande étendue d'un pays pauvre, d'où par ſurcroît d'inconvénient, l'Armée d'obſervation dont on a parlé ci-deſſus, & qui s'aſſembloit derriere le Wezer aux ordres du Duc de Cumberland, avoit tiré toutes les ſubſiſtances, tant pour former ſes Magaſins, que pour ôter aux François les moyens de pouvoir s'y ſoutenir.

Pluſieurs raiſons déterminerent cependant la France à prendre ce dernier parti: il étoit trop dangéreux de laiſſer derriere ſoi un pays rempli de Places fortes, à l'abri deſquelles on eût pu facilement intercepter la communication de l'Armée qu'on envoyoit en Saxe par la Franconie. L'Armée d'obſervation dont il étoit facile de connoître les deſſeins, n'eût attendu que le moment heureux d'un revers, pour agir offenſivement, ſoit con-

tre les possessions de l'Autriche dans les Pays-Bas, soit même contre les frontieres de France. Que sçait-on, peut-être les Hollandois, toujours vivement sollicités par l'Angleterre, sur-tout depuis qu'Ostende & Nieuport avoient reçu garnison Françoise, n'attendoient-ils que l'instant où notre Armée s'éloigneroit de leur frontiere pour se déclarer; & par ce coup décisif obliger la France à dégarnir de troupes les côtes de l'Ocean, & donner par ce moyen la facilité aux Anglois de venir insulter impunément nos Provinces Maritimes.

V. Tandis donc que l'Armée Françoise forte de 104 mille hommes marchoit par plusieurs routes vers *Stokem*, sur la meuse, au-dessous de Maestrik, où étoit son rendez vous général, le Roi de Prusse qui ne doutoit plus qu'on ne commençat les premieres hostilités contre ses Etats, prit un parti auquel on n'avoit pas lieu de s'attendre. Ce fut celui de faire démolir toutes ses Places fortes, d'en retirer l'artillerie & les munitions, qu'il fit transporter

transporter en Brandebourg par la voye d'Hollande, & d'ordonner aux garnisons, encore assez considerables, puisqu'on les faisoit monter à 14 mille hommes, de se retirer vers l'Armée d'observation, par ses autres Etats de Westphalie, à mesure que les François s'avanceroient.

Par cette politique inattendue, il laissoit à la vérité cette partie de ses Etats à la discretion de l'Ennemy; mais il conservoit un corps de troupes considérables, une artillerie nombreuse, & des Munitions de guerre à proportion, qui ne pouvoient manquer de devenir la proye d'une Armée puissante, à laquelle il ne pouvoit risquer de s'opposer, sans se résoudre à abandonner ses conquêtes en Saxe, & son propre pays à la discrétion des Autrichiens.

Les Etats du Roi de Prusse dans cette partie, consistent dans les Duchés de Haute Gueldres, & de Cleves, les Comtés de la Mark, & de Mœurs. Ils sont situés, partie entre la Meuse & le Rhin, partie au-delà de ce fleuve, aux environs

de la Lippe & de la Roër, en tirant vers les Evêchés de Munſter & de Paderborn. Cleves & la Mark entrerent dans la maiſon de Brandebourg, après la Paix de Weſtphalie, ſous le grand Electeur, comme étant aux droits de *Marie Eléonore*, fille ainée *de Jean Guillaume*, dernier Duc de Cleves & de Julliers, laquelle avoit épouſé *Albert Frédéric* de Brandebourg Duc de Pruſſe.

Frédéric premier Roi de Pruſſe ſurprit en 1712 la garniſon Hollandoiſe, de Mœurs, & s'empara de tout le Comté, fondé ſur le teſtament de *Frédéric Henry* Prince d'Orange, qui avoit ſubſtitué ſon bien en cas d'extinction des mâles, ſur la tête de ſa fille *Henriette*, Epouſe du grand Electeur; & une partie de la Haute Gueldres fut cédée à la Maiſon de Brandebourg par le traité d'Utrecht, en compenſation des dépenſes, & en récompenſe des efforts qu'elle avoit faits, pour le ſoutien de la cauſe des Alliés.

VI. De toutes les Fortereſſes que le Roi de Pruſſe avoit dans ce pays, il n'y

eût que celle de Gueldres, où il jugea à propos de laiſſer une garniſon de ſept à huit cents hommes, comptant qu'elle pourroit au moyen de ſes innondations, arrêter les François pour un temps; & peut être donner les moyens à l'Armée d'obſervation de venir à ſon ſecours : mais ce poſte tout important qu'il étoit en lui-même, ne méritoit pas dans la circonſtance préſente qu'on y fit aſſez d'attention, pour en former le ſiege dans les regles, ce qui eût peut-être occupé trop long-temps l'Armée, & l'eût diſtraite de ſon vrai point de vue, qui étoit de ſe porter en avant, afin de prevenir les deſſeins du Duc de Cumberland. Ainſi M. le Prince de Soubiſe à la tête des premieres diviſions, ayant paſſé la Meuſe à Stokem, & à Maſeik, laiſſa ſeulement quelques troupes aux ordres du Marquis de St. Chamans, pour former le blocus de cette Ville, & continuant ſa route vers le Rhin par Nuys & Mœurs vint établir ſon quartier général à Wezel de l'autre côté de ce fleuve.

En attendant que le reste de l'Armée l'eût joint, il envoya plusieurs détachemens, qui remonterent la Lyppe vers Ham & Soest, tant pour assurer la tranquillité de ses quartiers, que pour contenir la Garnison Prussienne de Wezel, qui s'étoit retirée à Lipstadt, & éclairer les mouvemens de l'Armée d'observation, qui après avoir passé le Wezer, s'assembloit dans le Camp de Bielefeldt, dans le Comté de Ravensperg, sur les confins de l'Evêché de Munster.

Cependant la grande Armée s'assembloit successivement dans le Camp sous Wezel, & sembloit n'attendre que le Général qu'il plairoit à la Cour lui envoyer, pour marcher vers l'ennemi, avec lequel elle brûloit d'impatience de se mesurer; lorsqu'on apprit à la satisfaction de tous que le Maréchal d'Estrées en venoit prendre le commandement.

Si jamais la confiance du Soldat, dans les talens d'un Général, a influé sur les succès des opérations d'une Armée, on peut dire que la Cour ne pouvoit mieux

choisir. On n'ignoroit pas l'estime que faisoit de lui le Maréchal de Saxe, ce Juge éclairé du mérite des Guerriers: on se ressouvenoit encore que le gain de la Bataille de Rocoux, étoit principalement son ouvrage, de sorte qu'il n'y eut jamais plus d'unanimité dans les sentimens, sur les espérances d'une campagne heureuse.

Dès qu'il fut arrivé, il prit toutes ses mesures, après avoir rassemblé son Armée, pour se porter en avant, & seconder l'ardeur de ses troupes, qui brûloient de combattre. Ayant eu des avis certains que le Duc de Cumberland, faisant un mouvement par sa gauche, avoit déjà occupé Parderborn, & menaçoit avec un corps de vingt-mille hommes Lipstadt, que les Prussiens avoient ci-devant évacuées, il donna ordre au Prince de Soubise, de se porter dans ces quartiers avec vingt-sept Bataillons, afin de l'empêcher de s'étendre d'avantage; tandis qu'avec le reste de l'armée, il marchoit sur Munster, en observant de se menager

une communication avec lui, au moyen des différens détachemens qu'il fit reprendre entre deux.

VIII. Il apprit alors que les Hanoveriens, avoient non-seulement abandonnés Paderborn, & leurs desseins sur notre droite; mais encore qu'ils avoient évacué Ritteberg, Château important qui couvroit leur gauche, & s'étoient retirés dans le camp de *Bielefeld*, leur droite appuyée sur cette ville, & leur gauche s'étendant jusques à *Brakveide*, formant un espece d'amphitéâtre à mi côté. Ils avoient en avant un escarpement qui ne laissoit entre le camp & lui, que l'espace nécessaire pour se former en bataille; au bas de l'escarpement couloit un ruisseau, & pour y arriver il falloit traverser des marais d'un côté, & des flacques d'eau de l'autre, qui s'étendoient près d'une lieue en avant.

Cette position avantageuse du camp des ennemis, fut confirmée au Général François qui pendant cette intervalle s'étoit porté à *Warendorp*, par le Comte de

Maillebois, & le Marquis d'Armentierres, qu'il avoit envoyé à la découverte, & qui avoient poussé jusques à Marienvelt qui n'en est éloigné que d'une lieue. Ces deux Officiers, pour s'assurer d'avantage de la vérité des rapports qu'on leur avoit faits, étoient monté au clocher de l'Abbaye, & avoient vu de leurs propres yeux les défenses formidables de ce camp.

La situation avantageuse des ennemis, ne fit qu'affermir d'avantage le Maréchal, dans la résolution où il étoit de les déloger de ce poste; soit en les contraignant de l'abandonner d'eux-mêmes, par l'appréhension qu'il leur donneroit de se voir tournés, soit en les attaquant, s'ils s'obstinoient à y rester. Pour cet effet, il quitta Warendorp, & s'avança sur Rheda, en face de leur camp, tandis que le Prince de Soubise marchoit à Neukerken, sur leur flanc gauche, afin de leur ôter toute espérance de ressource, s'ils se détermi-noient à attendre qu'on les attaqua.

IX. Le Duc de Cumberland, ne pouvant plus douter que tous ces mouve-

mens ne tendissent à l'engager à une action générale, ne jugea pas à propos de courir les hazards d'un évenement. Et dans la crainte d'être forcé malgré la bonté de son camp, il prit le parti de se retirer par Hervonden, sur Minden, avant qu'on fût en état de le couper ; & ne se sentant pas encore en sureté en-deça du Wezer, il se détermina à le passer, tant pour mettre une barriere entre lui & notre armée, que pour couvrir le Duchés de Lunebourg, & d'Hanovre, situés au-delà de ce fleuve.

Cette retraite précipitée de l'ennemi, qui se fit sans beaucoup d'effusion de sang, (il ne put cependant empêcher que son arriere-garde ne fut inquietée par nos partis qui la poursuivirent jusques à Hervorden,) laissoit à découvert tous les pays en-deça du Wezer.

X. Du nombre de ceux qu'on pouvoit regarder comme ennemi, étoient la Principauté d'Oostfrise, & le Langraviat de Hesse-Cassel. Dans le temps que les François se disposoient à entrer en Westphalie,

le Chevalier Follard, avoit été envoyé à Caſſel, pour faire expliquer le Langrave ſur le parti qu'il vouloit prendre, dans la conjončture préſente des affaires d'Allemagne; l'ordre qu'il donnoit dans ce temps à ſes troupes, de ſe joindre à l'armée d'obſervation, & le refus qu'il fit de fournir ſon contingent, ſuivant les délibérations de la Diette, & de concourir avec les autres Princes & Etats de l'Empire, au rétabliſſement de l'Electeur de Saxe, ne laiſſoit aucun doute ſur le parti qu'on devoit prendre avec lui.

A l'égard de l'Ooſt-Friſe, elle appartenoit au Roi de Pruſſe depuis 1744, après l'extinction des Princes de cette Maiſon, dans la Perſonne de *Charles Edouard*, qui mourut le 26 Mai de cette année. Cette ſucceſſion lui étoit échue en vertu d'un Traité, par lequel l'Empereur *Leopold*, en avoit donné l'expectative à l'Electeur de Brandebourg, depuis Roi de Pruſſe ſous le nom de Frederic I. dans le cas ou la Maiſon des Souverains de cette Province viendroit à s'éteindre.

La conquête de ces deux Provinces ne couta pas un ſeul homme au Maréchal. M. Contades qu'il avoit envoyé dans la Heſſe, trouva tout préparé pour ſa reception; Caſſel capitale du pays, & qui auroit pu ſoutenir un ſiége, ouvrit ſes portes dès qu'elle apperçu les premiers drapeaux François, & les Députés du Pays convinrent avec lui paiſiblement, des contributions qu'il devoit fournir.

M. Dauvet qui s'étoit porté dans l'Ooſt-Friſe, occupa toutes les Places de ce pays ſans la moindre oppoſition de la part des habitans, qui avoient été abandonnés à leur propre défenſe, depuis que les Garniſons Pruſſiennes avoient été joindre l'Armée d'obſervation. Il n'y eut que le Gouverneur *d'Embden*, qui avec trois ou quatre cents hommes de garniſon qu'il avoit encore, fit mine de faire quelque réſiſtance, en voulant lâcher les écluſes pour innonder les environs de la Place; mais les Bourgeois de la Ville, & les Habitans du plat Pays, lui ayant fait entendre qu'ils ne vouloient point

encourir les évenemens d'un ſiege, ni ſouffrir l'innondation de leurs campagnes; il ſe vit forcer de capituler.

XI. Le Général François, débarraſſé par la promptitude de la ſoumiſſion de ces deux Provinces, de l'inquiétude que lui eut cauſé leur réſiſtance, ne s'occupa plus que du projet de paſſer lui-même le Wezer, malgré l'Armée ennemie qui le bordoit.

Toute l'Armée étoit au déſeſpoir que l'ennemi lui eut échappé à *Bielefeld*, elle montroit autant d'impatience que d'ardeur, à la ſuivre juſques dans ſon camp de Minden, & lever ainſi par une action déciſive, l'obſtacle qu'il mettoit aux ſecours qu'on vouloit donner à la Saxe. Mais le Maréchal avare du ſang des troupes qui lui avoient été confiées, ſe fût reproché une gloire acquiſe par la deſtruction de pluſieurs milliers d'hommes, qu'il eût fallu ſacrifier. Et menageant pour une occaſion de néceſſité, la bonne volonté, & le courage de tant de braves ſoldats; il réſolut de donner

le change à l'ennemi ſur ſon véritable deſſein, afin de le mettre hors d'état de s'y oppoſer.

Pour y parvenir, il falloit lui donner de la jalouſie ſur ſon camp de Minden. Pour cet effet, il fit mine de ſe porter du côté d'*Hervorden*, tandis qu'il fit filer par ſes derrieres le Marquis d'Armentieres qui après avoir été joint ſur ſa route par pluſieurs détachemens, établit ſans la moindre oppoſition, deux ponts ſur le Wezer à Blaknou, au-deſſus de Corvey, & ſe porta tout de ſuite de l'autre côté de ce fleuve.

Lorſque le Maréchal fut certain du ſuccès de cette opération, il fit approcher ſon armée de Corvey, & après avoir fait deſcendre les ponts de Blaknou, & en avoir établi d'autres, il paſſa la riviere ſur ſix colonnes, le 15 Juillet 1757, & vint camper à Holtzmunden.

Pendant tous ces mouvemens, le Duc de Cumberland s'imaginant toujours qu'on viendroit l'attaquer à Minden, employoit tous les bras & toute l'activité de ſes

troupes à ſe retrancher , & à oppoſer tous les obſtacles imaginables au paſſage de notre armée. Mais lorſqu'il eut appris qu'elle avoit trompé ſa vigilance, & qu'elle ſe trouvoit du même côté du fleuve que lui, il leva ſon camp, & vint ſe porter ſur Hamelen en s'étendant vers la Leyne, afin de couvrir cette place & celle d'Hanovre capitale du Pays, dont il avoit fait reparer les fortifications.

Cette poſition avantageuſe pouvoit non-ſeulement lui conſerver ces deux Places, mais encore gênoit extrêmement les opérations relatives, à la fin qu'on s'étoit propoſée, en ce qu'au moyen de l'Aller qui étoit ſur ſes derrieres, il conſervoit une communication libre avec les Duchés de Luneboug, de Brême, & de Ferden, & pouvoit nous incommoder conſidérablement dans notre marche vers la Saxe; ſoit en nous cotoyant, ſoit en nous diſputant les paſſages des rivieres de Leyne & d'Oker, dont il falloit néceſſairement être maître pour s'y rendre.

XII. Ce fut alors, que le Général

François, comprenant qu'il étoit temps, de mettre en œuvre cette bravoure, & cette ardeur de combattre, que ses troupes lui avoient témoigné en tant d'occasion; prit la résolution de confier au sort d'une bataille qu'il jugea nécessaire, le succès du plan qu'il s'étoit proposé. Pour s'assurer de la réussite de cette entreprise, après avoir fait occuper Eymbek, afin de n'être point inquiété sur sa droite, il marcha droit aux ennemis par la forêt de Zolling, qu'il avoit pris la précaution de faire fouiller, & d'en chasser les partis qui s'y étoient répandus, pour lui en disputer le passage.

Dès qu'il eût passé la forêt, & les défilés de Latforden, il apperçu les ennemis rangés en bataille dans la pleine d'Hastenbek. La gauche étoit appuyée à des bois & sur un plateau, sur lequel étoit une redoute garnie de canon & d'Infanterie; leut droitte depassoit le village d'Afferten, & leur centre ayant en avant le village d'Hastenbek, étoit encore défendu par des marais, des ravins & un étang, qui le rendoit inabordable.

Le Maréchal en examinant leurs diſpoſitions, s'apperçu qu'ils avoient négligés certaines hauteurs couvertes de bois, qui dominoient leur flanc gauche. Il dirigea à l'inſtant ſon plan d'attaque ſur cette faute, & rangea ſon armée en bataille, non paralellement à la leur, mais en potence, en étendant ſa droite vers ces hauteurs, dont ils avoient négligés de ſe ſaiſir. Il dirigea en conſéquence ſon attaque ſur trois points; le bois, la redoute, & le village d'Aſtenbek. Il détacha M. de Chevert, avec quatre Brigades d'Infanterie, pour tourner l'ennemi par ſa gauche, & les chaſſer du bois. M. d'Armentieres eût ordre d'attaquer la redoute du plateau, avec la Brigade de Champagne & les Dragons à pied; & M. de Coutades avec cinq Brigades & les Grenadiers de France, devoit attaquer le village d'Haſtenbek ſur le centre.

M. de Broglio qui formoit la gauche de notre armée, avoit ordre de veiller au mouvement de leur droite, & ne devoit s'ébranler, que lorſqu'il auroit été

certain du ſuccès des attaques. Alors il devoit ſe porter ſur le village d'Afferten, & reſter en préſence, afin de la contraindre à ſuivre le ſort du centre & de la gauche, après qu'on ſeroit venu à bout de les chaſſer de leurs poſtes. Enfin le Marquis de Souvré, étoit en réſerve avec le reſte de l'Infanterie, pour ſe porter par-tout où il ſeroit jugé néceſſaire.

Tout étant ainſi diſpoſé, on n'attendoit plus que les ſignaux convenus avec M. de Chevert, pour commencer l'attaque par les trois endroits à la fois. Sur les neuf heures du matin on les entendit ; alors toute l'Armée s'ébranla. L'attaque d'Hoſtenbek ne fut ni longue ni opiniâtre, mais celle de la redoute & du plateau dura long-temps, & fut très-meurtriere par une de ces fatalités, qui ne ſont que trop ordinaires dans ces ſortes d'occaſions. Deux de nos Brigades ſe prirent mutuellement pour ennemis, & tirerent l'une ſur l'autre. Quoiqu'on ſe fût apperçu dans l'inſtant de cette mépriſe, on ne put empêcher qu'il n'y eût quelque déſordre,

&

& que bien de braves gens n'y perdiſſent la vie. Le calme rétabli, on ne ſe porta qu'avec plus d'ardeur contre le véritable ennemi, qui témoin de cette méprise, pouſſoit déjà des cris d'allegreſſe & de victoire. Tout ce qui ſe trouva ſous la main du ſoldat furieux, fut immolé aux manes de leurs malheureux compagnons, & après une ſeconde attaque vive & ſerrée, ils parvinrent enfin à s'emparer de la redoute, & à obliger les ennemis à leur abandonner le plateau.

A peine cette opération étoit-elle finie, qu'on apperçut ſur la droite M. de Chevert, pouſſant devant lui la gauche des ennemis qu'il avoit chaſſé du bois, & qui venoit ſe joindre à M. d'Armentieres en avant de la redoute.

Le Duc de Cumberland ſe voyant forcé dans des retranchemens où il avoit mis toute ſa confiance, ne ſe ſentit pas en état de ſe meſurer en raſe campagne avec des gens, qui bien loin de ſe rebuter des obſtacles qu'on oppoſoit à leur va leur ſembloient au contraire s'animer d'avan-

tage à les ſurmonter. Il voyoit ſes troupes du centre & de la gauche fuire de toutes parts, ſans aucune apparence de les pouvoir rallier, dans ce premier moment de terreur dont ils étoient ſaiſis. Il prit le ſeul parti qu'il y avoit à prendre dans cette circonſtance ; ſa droite avoit été tenue juſques alors en échec par M. de Broglio, & n'avoit point été entamée. Il lui fit faire un mouvement pour ſe rapprocher du centre ; & nous cachant ainſi une partie du déſordre affreux, ou nos attaques avoient mis le reſte de ſon armée, il l'a fit ſervir à couvrir les fuyards, & à aſſurer ſa retraite qu'il effectua ſur le champ en retrogradant à Minden qu'il abandonna encore quelques jours après, & de-là à Nyembourg, ce qui le rapprochoit de l'Aller. Laiſſant ainſi à découvert les Duchés d'Hanovre, & de Brunſwick - Wolffenbutel, pour ne pas perdre de vue les pays du Lenebourg, & de Brême, qui paroſſoient fixer toute ſon attention.

On eût tout lieu cependant d'être ſur-

pris de lui voir prendre cette route. On pensoit qu'en se rapprochant d'Hanovre, il eût pu couvrir cette Place, & nous disputer le passage de la Leyne; ou tout au moins qu'en se postant entre Brunswick & Wolffenbutel il eût pu nous arrêter long-temps, par la facilité qu'il auroit eu de tirer des secours & des vivres par Magdebourg & Halberstadt, dont il eût été difficile de lui couper la communication, & on ne comprenoit point les motifs qui l'engageoient à se porter sur l'Aller, aux risques de se laisser acculer vers l'Elbe, & la Mer du Nord. A moins qu'on ne supposât, que préférant la conservation de Stade, à tout autre intérêt, il mettoit toute son attention à couvrir une Place, où on prétend, qu'il avoit déposé les richesses immenses que sa Maison avoit acquises, depuis qu'elle s'étoit vue élevée au Trône d'Angleterre.

XIII. Quoiqu'il en soit de ces motifs que je ne prétends point éclaircir, le Maréchal d'Estrées dirigeant ses opérations sur la marche des ennemis, se préparoit

à receuillir le fruit de sa victoire. Déjà la Ville d'Hamelen sur le Wezer avoit capitulé, le lendemain de la bataille; déjà ses postes avancés, maîtres des passages de la Leyne, s'étendoient jusques vers Hanovre, lorsqu'on apprit que le Maréchal de Richelieu, le venoit remplacer dans le commandement de l'Armée.

On raisonna diversement sur cet évenement, ainsi qu'on a coutume de le faire de ceux auxquels on ne s'attend point; les uns attribuoient ce rappel aux pressantes sollicitations du Maréchal même, qui chagrin, de voir son plan d'opérations en butte à la contradiction de quelques-uns, s'étoit dégoûté de commander des gens qui ne vouloient que se battre, dont il falloit reprimer l'ardeur à chaque instant, & qui murmuroient en chassant l'ennemi devant eux, de ce qu'on leur ôtoit jusques à la satisfaction de se faire casser la tête.

D'autres n'y voyoient tout simplement que ce qu'on vouloit qu'ils y vissent;

& ce que le Maréchal fembla confirmer, en allant prendre les eaux à Aix-la-Chapelle, pour rétablir fa fanté, que les fatigues de la campagne avoient beaucoup affoiblies.

XIV. Cependant le Roi de Pruffe bien loin de fe laiffer intimider par l'appareil formidable de tant de Puiffances réunies contre lui, fembla trouver dans lui feul des reffources pour parer tous les coups qu'on méditoit de lui porter.

La marche lente des Ruffes vers les frontieres de la Pruffe, devoit naturellement lui faire envifager cette diverfion, comme un mal éloigné qui ne devoit pas encore le diftraire du plan d'opérations qu'il méditoit. Le bon ordre qu'il avoit mis à la défenfe des places, & fa confiance dans l'habilité du Général Leuvald, qu'il avoit envoyé dans ce Royaume, avec une Armée, fembloient l'affermir dans cette opinion. Il n'étoit d'ailleurs pas probable que l'Armée Françoife de Weftphalie tant qu'elle auroit les Hanovriens en tête pût le venir inquiéter

du moins de quelques temps, soit en Saxe, soit en Brandebourg. Ainsi voyant d'un coup d'œil juste tout le parti qu'il pouvoit tirer de ces circonstances, il médita de prévénir en Boheme les Autrichiens, & de pénétrer lui-même dans ce Royaume avant que toutes leurs forces pussent être réunies.

Sa grande Armée forte de 100 mille hommes à ce qu'on prétend, & partagée en differens corps, à portée de se donner la main les uns aux autres, en s'étendant depuis les frontieres de la Silésie, jusques dans le Voigtland vis-à-vis d'Egra bordoit toute la partie septentrionale de la Boheme. Et le Général Schuverin posté avec 25 a 30 mille hommes, dans le Comté de Glatz, menaçoit de pénétrer dans ce Royaume par Konighof. Les Autrichiens obligés par cette dispofition, de partager leur attention sur les divers débouchés, par où l'ennemi pouvoit venir à eux, se virent contraints de diviser leur Armée sur une étendue immense de terrein, depuis les sources de l'Elbe, jusques vers

Egra. Le Général Serbelloni, étoit campé à Konigshof, & veilloit aux mouvements de Schuverin. Le Comte de Konigſeg, avec un Corps de dix à douze mille hommes, poſté à Richenberg, & Friedtland, dans le Cercle de Bunczlauv, défendoit les paſſages de la Luſace. La grande Armée, commandée par le Prince Charles de Lorraine, & le Comte de Brouvne, couvroit la ville de Prague, ayant l'Eger ſur ſon front, ſa droite appuyée à l'Elbe, par où elle communiquoit avec Konigſeg & Serbelloni, & ſa gauche donnant la main au Duc d'Aremberg campé ſous Egra. Enfin le Comte de *Daun*, avec une autre Armée, étoit campé ſur les frontiers de la Moravie, d'où il veilloit à la conſervation de cette Province, & pouvoit, ſuivant le parti que pendroient les Pruſſiens, ou ſe porter dans la Haute Siléſie, pour y faire une diverſion, ou ſe joindre à la grande Armée par les Cercles de Chrudim & de Czaſlau.

XV. Tandis que les Autrichiens, tra-

vailloient ainſi, à fermer toutes les avenues de la Boheme, le Roi de Pruſſe, attentif à tous ces mouvemens, rendit leurs precautions inutiles, par un de ces coups de maîtres, qui conſtatent la réputation des Héros Guerriers. Après leur avoir donné de la jalouſie ſur leur camp d'Egra, en faiſant défiler un gros corps de troupes vers Zuvikau & Plaven, dans le Voigtland, comme s'il eût eu le deſſein de commencer ſes opérations par le ſiege de cette place, & les avoir obligés par cette feinte, d'affoiblir conſidérablement leur grande Armée, pour renforcer celle du Duc d'Aremberg, il ſe porta, ſans éprouver la moindre réſiſtance, par les gorges de Peterſvald, & Auſſig ſur l'Eger; tandis que le Prince de Beveren forçoit les paſſages de la Luzace, après avoir battu Konigſeg à Reichenberg, & que Schuverin chaſſoit devant lui Serbelloni, qui dans la crainte d'être coupé, ſe retiroit à grandes journées vers Brandeiſs ſur l'Elbe, où il trouva les troupes de Konigſeg, qui lui avoient précédé.

XVI. Les mesures des Autrichiens ainsi déconcertées, ils ne penserent plus qu'à rappeller leurs divers détachemens dispersés, & dès que le Duc d'Aremberg les eut joint, ils se déterminerent à passer la Moldau, sur le pont de Prague, pour recueillir les débris de la défaite de Reichemberg, & les troupes de Serbelloni, en attendant celles de Daun qui, sur les avis qu'il eut de l'entrée victorieuse du Monarque Prussien en Boheme, hâtoit sa marche, pour renforcer la grande Armée.

La position des Autrichiens, paroissoit inattaquable. Leur Camp s'étendoit de la Moldau à l'Elbe, vers le confluant de ces deux rivieres, & en étoit pour ainsi dire environné. Il n'y avoit gueres d'apparence, que le Roi de Prusse pensât à les déloger d'un poste qui paroissoit si sûr. Cependant c'est ce qu'il exécuta, avec un avantage si marqué, qu'il se vit sur le point d'être le Maître de tout le Royaume de Boheme, dès le commencement de cette campagne.

XVII. Il lui étoit important de pre-

venir la jonction de *Daun*. Ce qui auroit mis plus d'égalité entre les deux Armées, & eût opposé bien de difficultés au projet qu'il méditoit. Ainsi sans perdre temps, il donna ordre au Général *Schuverin*, qui étoit de l'autre côté de l'Elbe, de passer ce fleuve à Brandeiss; tandis qu'il passeroit la Moldau au dessous de Prague. Ces deux différens passages s'exécuterent, contre toute attente, avec la plus grande facilité. Et les deux Armées réunies marcherent droit aux Autrichiens, avec la supériorité du nombre, les attaquerent, & parvinrent, après plus de quatre heures d'un combat des plus opiniâtres, à les chasser du champ de bataille, après avoir séparé leur Armée en deux.

Ils parurent devoir cet avantage au trop d'ardeur des troupes de la droite des Autrichiens, qui après avoir culbuté deux fois leur infanterie de la gauche, commandée par Schuverin, s'éloignerent trop du centre, & laissant un vide considérable entre deux, donnerent occasion au

Roi de Prusse d'y faire filer plusieurs Colonnes, qui prenant le gros de l'Armée en flanc, pendant qu'il faisoit foudroyer le front par son artillerie; ne lui laisserent d'autre ressource que celle de se retirer sous Prague, où tout entra le soir même de l'action.

Cependant l'aîle droite, combattant toujours avec avantage la gauche des Prussiens, s'aperçut enfin de la faute que son trop grand desir de vaincre lui avoit fait commettre; elle pensat à se rapprocher du centre, mais les ennemis se multipliant à chaque instant autour d'elle, lui en ôterent absolument les moyens: elle ne vit plus d'autre parti à prendre, que celui d'une retraite hazardeuse. Elle ignoroit le sort du reste de l'Armée, & le chemin qu'elle pouvoit avoir pris. Deux mille chevaux, qui se trouverent encore entiers, firent face dans ce moment critique, à l'Armée victorieuse. Et par leur bonne contenance, donnerent le temps à l'Infanterie étonnée, & sur le point de se disperser, de se rejoindre. Le

défordre un peu rétabli par ce coup décifif, elle prit la route de Bomisbroda, où elle fut accueillie par *Daun*, qui malgré les marches forcées qu'il avoit faites, n'avoit pu arriver affez à tems, pour balancer le fuccès de cette malheureufe journée.

Cette action, fut une des plus fanglantes de cette guerre. Les Pruffiens, outre plufieurs milliers des morts, (les vainqueurs & les vaincus, en impofent toujours fur la grandeur de leurs pertes.) perdirent le Général Schwerin, le plus brave, & le plus habile de leurs Officiers. Du côte des Autrichiens, le Général Broune, non moins habile, mais dépendant dans l'exécution de fes plans, de fupérieurs trop eloignés, ou qui n'envifageoint pas les chofes auffi clairement qu'il les voyoit, fut bleffé mortellement, & mourut quelques temps après dans Prague.

Il fembla alors que rien ne pouvoit plus refifter au Monarque victorieux. *Daun* avec les débris de l'armée vaincue retrogradoit vers Kollin, & Kuttemberg, &

lui facilitoit les moyens de former le ſiege de Prague. Cette grande ville avoit à la vérité pour garniſon une Armée de 35 à 40 mille hommes, & tous les généraux Autrichiens qui s'y étoient renfermés. Mais on ne prévoyoit pas qu'elle pût tenir long-temps, contre deux cens bouches à feu, à ce qu'on prétend, qui la foudroient jour & nuit, & contre une armée de cent mille hommes, commandée par un jeune Roi victorieux, qui voyant les yeux de toute l'Europe, fixés ſur lui, redoubloit ſon activité à conſommer par la priſe de cette Place, une entrepriſe ſi glorieuſement commencée.

XVIII. Le premier moyen qu'il employa fut de tenter un aſſaut, qui ne lui ayant point réuſſi, le détermina, à attaquer la place dans les formes. Dès que ſon artillerie fut arrivée, il la pointa, non-ſeulement contre les remparts, mais encore, il écraſa les édifices de la Ville avec ſes bombes, & mit le feu en pluſieurs endroits, en la faiſant battre à boulets rouges. Cette méthode un peu

barbare à la vérité, mais que les loix de la guerre semblent autoriser, lui en auroit en peu de temps ouvert les portes, malgré les vigoureuses & fréquentes sorties de la garnison; si l'armée de *Daun*, lui en eût donné le temps; ou comme d'autres prétendent, si le desir de joindre la défaite de ce Général, à ses autres lauriers, ne l'eût pas précipité mal à propos dans un mauvais pas, qu'il eût pu éviter, avec bien de la gloire, s'il eût eu un peu plus de patience.

XIX. Le Général Autrichien, après avoir recueilli les débris de la défaite de Prague, ne se sentant pas en état de se mesurer avec les vainqueurs, avoit pris prudemment le parti de rétrograder vers Kollin, & Kuttemberg, ainsi que je l'ai dit plus haut. Sur les approches d'un corps de troupes Prussiennes, commandées par le Prince de Brunsvik Beveren, il s'étoit encore retiré sous Czaslauv, en se rapprochant de la Moravie. C'étoit par cette Province, qu'il recevoit les troupes qu'on lui envoyoit de tous les Etats Hé-

réditaires de la Maiſon d'Autriche. Dès qu'il ſe vit fort de 70 mille hommes, ou environ, il hazarda de faire un mouvement, qui le raprochât de Kuttemberg, comme s'il eût deſſein d'inquiéter le ſiege de Prague, ou d'y jetter du ſecours & des vivres. Le Roi de Pruſſe eût pu, dans cette circonſtance, ſe contenter de faire obſerver l'ennemi par Beveren, ſe retrancher ſous Prague, en continuer le ſiege, & en interdire les approches à *Daun*. C'eſt ainſi, qu'en avoit agi Eugene devant Bellegrade, Berwik à Philipsbourg, & Céſar bien long-tems avant eux au ſiege d'Alexie. Prague étoit dans les mêmes circonſtances de ces villes, & eût tombé comme elles. D'ailleurs un peuple nombreux, & une groſſe garniſon, euſſent eu bientôt conſommé les vivres qu'on avoit pû y renfermer à la hâte : mais trop de confiance dans ſes précédentes victoires, lui fit faire une démarche, que l'événement ſeul pouvoit juſtifier.

Il donna ordre au Prince *d'Anhalt-Deſſau* de joindre *Beveren*, avec quinze

mille hommes, & lui-même à la tête de douze mille hommes, qu'il détacha du siege, partit du camp sous Prague, le 13 Juin, vint prendre le commandement de cette Armée, & sans perdre d'autre tems, que ce qu'il en falloit pour former les dispositions nécessaires, à faire réussir son entreprise; marcha à la rencontre de *Daun* le 18, & arriva en sa présence sur les deux heures après midi.

Les Autrichiens l'attendoient rangés en Bataille sur trois lignes, sur des hauteurs, dans les environs de *Chotemnits*. Leurs deux flancs, étoient défendus par des escarpemens, & leur front garni d'Artillerie, étoit le seul endroit, par où l'ennemi pouvoit venir à eux: pour s'en approcher encore, il falloit passer des défilés, & s'emparer de plusieurs villages garni d'infanterie, en avant du champ de bataille.

Aucuns de ces obstacles ne furent capables de détourner le Roi de Prusse de la résolution qu'il avoit prise de combattre; il s'étoit trop engagé, il ne pouvoit

reculer

reculer avec honneur ; & il n'étoit pas sûr même qu'il le pût faire sans perte. Ainsi s'abandonnant avec confiance à sa fortune, qui l'avoit déja rendu sept fois victorieux des mêmes ennemis : il présuma qu'elle lui seroit encore favorable dans cette occurrence. Après avoir passé les defilés sans beaucoup de peine, il attaqua deux villages en face de l'aîle droite des Autrichiens qu'il emporta ; c'étoit sur l'espérance de mettre le désordre dans cette partie de l'Armée ennemie ; qu'il fondoit celle du gain de la bataille ; mais l'artillerie tirant à découvert sur ses bataillons, & l'infanterie profitant à propos du désordre qui commençoit à y regner, il ne put, non-seulement parvenir à gagner les hauteurs, mais il se vit encore forcé d'abandonner les villages où les Autrichiens se retablirent de nouveau. Envain, tenta-t-il par des attaques réitérées de reprendre son premier avantage. Six fois il revint à la charge, & six fois il fut repoussé avec une perte si considérable, qu'il fit tout-à-coup cesser

ſon feu, dans la crainte de voir périr toute ſon armée.

Il y avoit apparence, que rebuté du peu de ſuccès d'un combat de plus de cinq heures de durée, il penſoit à ſe retirer; les approches de la nuit aidoient à le perſuader, lorſque ſur les ſept heures & demie on le vit revenir tenter une ſeptiéme attaque; il y porta toutes ſes forces, comptant que s'il pouvoit enfin parvenir, à entamer leur aîle droite, il pourroit à la faveur des ténébres, jetter le déſordre & l'épouvante dans le reſte de l'Armée. Mais cette derniere attaque le perdit ſans reſſource: il fut reçu, non-ſeulement avec la même intrépidité, mais les Autrichiens, encouragés par ce commencement de bonne fortune, s'ébranlerent tous à la fois, & pourſuivant les Aſſaillans dans la plaine, en firent une boucherie horrible, ſans qu'il fût au pouvoir du Roi de Pruſſe de rétablir le déſordre, ni de rien oppoſer à des courages qu'il avoit trop irrités par l'opiniâtreté de ſes attaques réitérées.

La déroute fut des plus complette : tous les différens corps de l'Armée, prirent la fuite, chacun de leur côté, ſuivant que la frayeur leur en indiqua la route. Partie prit le chemin de Kollin, dans l'intention de repaſſer l'Elbe. Partie celui de Bomisbroda, pour ſe rapprocher du camp de Prague ; mais le Roi de Pruſſe, bien-loin de penſer à continuer le ſiege de cette Place, parut borner toute ſon attention à raſſembler ſes troupes diſperſées, & à les mettre à l'abri d'un ſecond échec.

XX. Dans la nuit qui ſuivit ce deſaſtre, il quitta ſes troupes à Bomisbroda, après leur avoir donné ordre de ſuivre celles qui s'étoient retirées vers Kollin, de paſſer l'Elbe enſemble à Nimbourg, & de l'attendre de l'autre côté du fleuve dans le cercle de Bunczlauv, par où il méditoit de ſe retirer en Luſace, & s'en fut à toute bride, à ſon camp ſous Prague, accompagné ſeulement d'une quinzaine d'Huſſards, afin de pouvoir préparer ſa retraite avant qu'on fût informé dans la ville de la défaite de ſon Armée.

Il employa toute la journée du 19, à retirer ſon Artillerie, à qui il fit prendre le chemin de l'Elbe, & dès qu'il la ſçut en ſûreté, il la ſuivit avec toutes les troupes campées ſur la droite de la Moldauv. Celles qui étoient de l'autre côté de Prague, ſous le commandement du Maréchal Keith, eurent ordre de ne faire aucun mouvement, & d'attendre dans leurs retranchemens que le reſte de l'Armée fût en ſûreté. Il devoit alors prendre la route de Leitmarits, & joindre le gros de l'Armée de l'autre côté de l'Elbe. Mais le Prince Charles ne doutant pas, aux mouvemens qu'il avoit remarqué la veille dans le camp des Aſſiégeans, qu'il ne ſe fût paſſé quelque choſe d'extraordinaire parmi eux, hazarda une ſortie pour s'en éclaircir, & pour profiter de la confuſion où il les jugeoit. Comme il s'avançoit vers les ennemis il apprit la victoire de Daun; cette nouvelle qu'il communiqua à ſes troupes, leur rehauſſa tellement le courage, qu'ils donnerent tête baiſſée dans les retranchemens & les

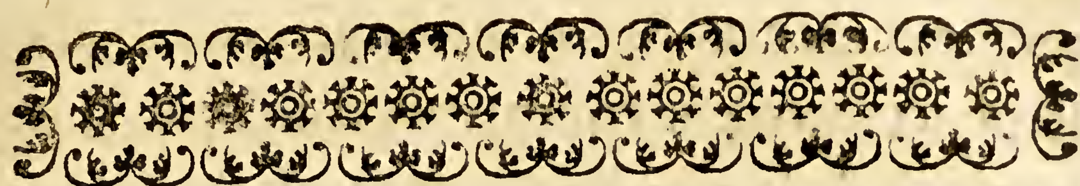
redoutes dont Keith étoit environné, les forcerent les uns après les autres, & les contraignirent, après deux heures de combat, de prendre la fuite, après avoir laissé mille morts sur la place, & environ douze cens prisonniers.

Ainsi fut delivrée Prague, après un siege de quarante-six jours, dans un tems où elle se voyoit à la veille de tomber au pouvoir de son ennemi. On a reproché au Roi de Prusse trop de présomption en attaquant *Daun* : il pouvoit, comme nous l'avons dit plus haut, & comme on le pensa après sa défaite, continuer le siege de Prague, qui ne pouvoit plus tenir que quelques jours ; contenir l'armée de *Daun*, par celle de Beveren. Mais s'il eût été vainqueur, ce qu'on appelle témérité, eût été regardé comme l'action d'un Héros consommé dans la connoissance de l'Art Militaire ; l'armée de *Daun* eût été nécessairement dispersée, & celle de Prague prisonniere. Alors les chemins étoient ouverts jusques à Vienne ; la nouvelle Maison d'Autriche

alloit éprouver une crise violente, mais la fortune qui se plût dans tout le cours de cette guerre à passer souvent d'un parti à l'autre, la sauva dans cette circonstance critique.

Laissons le Roi de Prusse se retirer avec précipitation vers la Saxe & la Lusace, pour reprendre les opérations de l'armée Françoise dans l'Electorat d'Hanovre.





HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

LIVRE QUATRIEME.

I. L'Arrivée du Maréchal de Richelieu à l'Armée Françoiſe ne cauſa aucun dérangement dans le plan des opérations projetées, il parut même ſe faire un mérite de ſuivre en tout celui de ſon Prédéceſſeur. * Exemple aſſez rare parmi les Grands ; mais tout éclairé qu'il étoit, il rendoit hommage aux lumiéres d'un Général habile, que toute la Nation avoit vû avec plaiſir à la tête des Armées.

On vit même, avec ſatisfaction, la

* Le Maréchal d'Eſtrées.

mésintelligence & la discorde dont les semences avoient commencé d'éclorre dans le temps de la retraite des ennemis du camp de Bielefeldt, disparoître, pour faire place au concert le plus unanime, entre tous les principaux Chefs de l'Armée. Le Courtisan agréable faisoit ainsi oublier le Guerrier rigide, chez une Nation qui regarde la contrainte & la gêne comme le fardeau le plus lourd qu'elle ait à supporter.

II. Le Prince Anglois en quittant Minden, ne se fut pas plutôt déterminé à prendre la route de Nyembourg, que toutes les villes de la partie de l'Electorat d'Hanovre, situées au midi de l'Aller, s'empresserent de se soumettre aux François; Hanovre, Brunswick, & Wolffenbutel, envoyerent au-devant du Maréchal pour regler les conditions auxquelles elles se soumettoient; & dès qu'il eut pourvu à la sureté de ces Places, & reglé les contributions que les pays devoient fournir, il se disposa à marcher à l'armée ennemie.

Elle étoit toujours campée à Nyem-

bourg, dans la poſition la plus avantageuſe; mais dès que les François s'en furent approchés, après avoir fait occuper tous les poſtes ſur la Leyne, au-deſſous d'Hanovre, & celui de Zell ſur l'Aller; la crainte toujours puiſſante chez eux de ſe voir couper la communication de Stade, les détermina à paſſer cette riviere, & à marcher ſur Ferden où ils établirent leur camp.

Ils avoient laiſſé un corps de ſix mille hommes à Rethem, ſur la rive gauche de l'Aller, tant pour examiner nos mouvemens en-deça de cette riviere, que pour nous en diſputer le paſſage, & rendre les approches de leur camp plus difficiles. Ils étoient par leur poſition encore les maîtres de tout le cours du Wezer, depuis Ferden juſques à ſon embouchure. Ils conſervoient une communication libre pour leur derriere avec Stade, & pouvoient recevoir par l'Elbe des ſecours & des vivres d'Angleterre. Il paroiſſoit d'ailleurs impraticable, qu'on pût intercepter cette communication dans un pays

couvert de forêts, & rempli de marais, tel que celui situé entre l'Elbe & leur camp, de sorte qu'on avoit tout lieu de s'attendre qu'ils feroient ferme dans ce poste; les amas considérables de vivres qu'ils avoient fait à Ferden, sembloient confirmer cette opinion; mais nos premieres colonnes ne se furent pas plutôt approchées de Rethem, que les six mille hommes qui gardoient ce poste, l'abandonnerent avec précipitation, & se retirerent vers le gros de l'armée, qui ne se trouvant plus en sûreté, retrograda sur le champ du côté de Rotembourg sur la Wamme; sa gauche s'étendant vers Brakel, & son front défendu par des marais que forment plusieurs petits ruisseaux qui se jettent dans cette derniere riviere.

III. Par cette manœuvre des ennemis, le Maréchal désespérant pouvoir les attirer au combat, résolut au moins de les gêner de façon, à les obliger, ou de l'accepter malgré eux, ou de passer l'Elbe, & nous laisser entierement les maîtres du

pays. Pour cet effet, il fit filer un corps de troupes par ſa gauche, qui après avoir pris poſte à *Aſchum* ſur le *Wezer*, ſe porta ſur *Bremen* qu'il occupa, & leur coupa par ce moyen la communication du bas de ce fleuve, tandis que d'autres détachemens partis de ſa droite, après s'être emparé de tout le Lunebourg, vinrent s'établir à Harbourg, & à Boxtetude, qui n'eſt éloigné de Stade que de ſept lieues.

Le Duc de Cumberland ſe voyant environné ſur ſon front par l'armée Françoiſe, acculé à la Mer du nord, & n'ayant plus d'autre reſſource pour faire ſubſiſter ſon armée, que ſes magaſins de Stade, parut craindre qu'on ne les lui enlevât. Pour s'en rapprocher d'avantage, il fit paſſer la Wamme à ſon armée, & vint camper entre Rothembourg & Oſterbeg, dans la réſolution, ainſi qu'on le penſoit, d'attendre que les François l'y vinſſent attaquer.

Le Maréchal, charmé du parti que l'ennemi ſembloit avoir pris de l'attendre,

fit marcher ſon armée de Ferden à *Wal*, près de Rothembourg, dans l'intention de commencer l'action par l'attaque de ce Château ; mais on fut bien étonné, lorſque le lendemain matin on apprit que le corps de troupes qui étoit aux environs, & qu'on avoit crû être la tête de l'armée ennemie, n'avoit été poſté là que pour couvrir ſa retraite précipitée ſur *Brême-Vvoerde*, & que ce même corps de troupes, dès qu'il avoit ſçu le gros de l'armée hors de portée d'être pourſuivi, avoit dans la même nuit repaſſé la Wamme après avoir brûlé ſes ponts.

Cette nouvelle fut ſenſible au Général François & à toute l'Armée ; cependant l'eſpérance de les atteindre, enfin le détermina à paſſer la *Vvamme* après eux, & à les pourſuivre ſans relâche juſques dans leur derniere retraite.

Il n'y avoit pas de probabilité qu'ils puſſent retrograder davantage : ils avoient la mer ſur leur derriere, à moins qu'ils n'euſſent eu l'intention de paſſer l'Elbe,

& de se retirer dans le Holstein ; mais ce parti étoit exposé à bien des inconveniens. L'Elbe dans cet endroit est un des plus larges fleuves de l'Europe, il eût fallu s'embarquer ; les François maîtres de Harbourg & de Boxtehude, ne leur eussent pas permis d'assembler une assez grande quantité de Bateaux. Et quand bien même ils en eussent eu assez à Stade pour passer leur armée, l'ardeur avec laquelle on les poursuivoit, ne devoit pas leur faire espérer qu'ils pussent faire leur embarquement avec tranquillité. On prévoyoit donc qu'ils se détermineroient enfin à accepter la bataille, que leur situation ne leur permettoit plus de pouvoir différer. Le Maréchal avoit d'autant plus lieu de s'y attendre, qu'il fut le témoin d'un acte de vigueur de leur part, qui sembloit partir de gens déterminés à sortir par quelque coup d'éclat de la fâcheuse position où ils s'étoient mis eux-mêmes.

IV. Dès que le Maréchal eût eu avis de leur retraite vers *Brême-Vvoerde*, il avoit

fait marcher en avant par divers chemins les Carabiniers, quelques Brigades d'Infanterie, des Piquets de Dragons, & des Huſſards, avec quatre pieces de Canon aux ordres du Duc de Broglio & du Marquis de Poyanne, tant pour examiner leur poſition, que pour inquiéter leur arriere-garde, dans le cas où ils ſe détermineroient à ſe rapprocher encore de Stade. Ces divers détachemens raſſemblés s'avancerent juſques à Beveren, village ſitué à demi-lieue de leur camp, & en chaſſerent les troupes légeres qui y étoient poſtées. Mais à peine s'y fut-on établi, que ces mêmes troupes qui en avoient été chaſſées, revinrent ſur leur pas, ſoutenues de deux colonnes de leur armée, qui débouchant d'un bois éloigné d'un quart de lieue du village, menaçoient d'envelopper nos troupes qui y étoient renfermées. Le Maréchal qui s'étoit porté lui-même ſur les lieux, vit d'une hauteur où il s'étoit poſté, tout le danger que couroit M. de Poyanne: il lui envoya ordre de quitter promptement

le village & de se retirer à Selsen. Cette retraite commençoit à devenir difficile, un gros corps de Cavalerie venoit de déboucher du bois à la suite des deux colonnes, & le tout joint ensemble marchoit à grand pas sur lui.

Le Maréchal sans se déconcerter d'une manœuvre si fiere, en continuant toujours sa retraite, laissa derriere lui quelques compagnies de Grenadiers, à qui il fit mettre ventre à terre dans des broussailles proche d'un bois que l'ennemi devoit nécessairement longer, & donna ordre à M. de Poyanne de se retirer au petit pas, ne doutant pas, à la vivacité dont on les voyoit s'approcher, qu'ils ne feroient aucune attention à l'embuscade qu'on leur avoit préparé; effectivement, dès qu'ils virent les François dans la plaine, ils doublerent le pas, dépasserent l'embuscade, & lorsqu'ils eurent joint nos troupes à la portée du mousquet, ils firent sur elles une décharge générale qui tua bien du monde. Tandis que les François répondoient courageusement à cette attaque,

les Grenadiers de l'embuſcade ſe découvrirent en attaquant les colonnes en flanc. Mais leur nombre trop petit pour cauſer bien du déſordre, alloit ſuccomber malgré la valeur avec laquelle ils attaquoient ; s'il ne fût venu dans l'idée à M. de Poyanne, de faire charger ſes quatre canons à cartouche, & de les pointer avec tant de bonheur contre l'ennemi, que les premieres décharges en éclaircirent conſidérablement les rangs. Juſques-là la victoire avoit paru balancer en leur faveur, mais cette décharge imprévue les intimida tellement, qu'on les vit ſur le moment reprendre la route du bois, avec plus de précipitation qu'ils n'en étoient ſortis.

Ce combat, le ſeul de quelque conſéquence qui ſe fut donné, depuis que le Maréchal avoit pris le commandement de l'armée Françoiſe, lui fit croire que le Duc de Cumberland s'étoit enfin déterminé à décider du ſort de l'Electorat par une bataille. Dans cette idée, après avoir rappellé les divers détachemens qu'il

qu'il avoit envoyé de droit & de gauche, il vint camper avec toute son armée réunie à Closter-Seven, bien résolu de profiter de l'occasion qui sembloit se présenter. Déjà tout étoit préparé pour assurer le succès de cette entreprise, & toute l'armée attendoit avec impatience le moment où on la meneroit à l'ennemi, lorsqu'on vit arriver au camp le Comte de Lynard Ambassadeur du Roi de Danemarck.

V. Le Duc de Cumberland paroissoit s'être retiré vers Stade, dans la croyance que la Nation Angloise, sensible à la perte des Etats Patrimoniaux de son Souverain, pourroit, en faisant quelques efforts pour leur défense, lui envoyer par cette place des secours qui l'eussent pû mettre dans le cas de balancer la supériorité que les François avoient toujours sur lui depuis la Bataille d'Hastenbek; ou tout au moins, qui eussent été capables d'arrêter la vivacité de notre poursuite, & lui donner les moyens de se tirer avec quelque honneur du mau-

vais pas où il s'étoit vu contraint de s'enfoncer malgré lui. Mais cette Nation, toute préoccupée alors des armemens formidables qu'elle préparoit dans ses Ports contre les Côtes de France, parut donner toute son attention à faire réussir l'entreprise qu'elle méditoit contre ce Royaume; & regardant avec indifférence l'extrémité où se trouvoit réduit un Prince du sang de ses Rois, elle parut croire avoir assez fait pour la défense de leurs Etats, en soudoyant de ses deniers une armée composée de leurs sujets, & des troupes de deux ou trois Princes Allemands qui étoient dans les intérêts de leur Maison.

On cru même appercevoir quelque chose de plus que de l'indifférence, dans le procédé des Anglois envers l'Electorat d'Hanovre; ils avoient toujours vu avec dépit la prédilection de leur Roi pour ce pays. Les trésors qu'ils lui avoient prodigués en différentes occasions n'avoient pas tous été employés au bien de l'Etat, quoique c'eût été le prétexte des

levées qu'ils s'étoient imposées pour les lui fournir, & on croyoit sçavoir de bonne part, qu'on y avoit fait passer une bonne partie des subsides qu'ils lui avoient accordés. De sorte qu'une grande partie de la Nation étoit charmée de se voir arracher cette épine du pied, sur-tout ceux, qui plus touchés du bien général, que de leurs fortunes particulieres, envisageoient les démarches de la Cour, avec des yeux plus clair-voyans qu'elle ne l'eût souhaité.

Ces sentimens de la Nation Angloise, n'étoient pas ignorés du Duc de Cumberland; mais ne pensant pas qu'ils fussent poussés à cet excès de froideur où il les voyoit; il avoit toujours esperé qu'ils feroient quelque chose en sa faveur. Voyant donc qu'on l'abandonnoit à lui-même, & ne pouvant pas se flatter d'empêcher les François de le venir attaquer dans sa derniere retraite, il eut recours à la médiation du Roi de Danemarck, pour entamer une négociation, qui pût le tirer d'embarras.

Il ne doutoit point que les François ne fussent charmés, qu'en leur abandonnant l'Electorat sans coup férir, on leur donnât les moyens de séconder les opérations de l'armée de Soubise, qui après s'être réunie dans la Thuringe à celle de l'Empire s'avançoit sur Leipsik, dans l'intention de délivrer la Saxe du joug pésant des Prussiens; & en choissant un Médiateur aussi agréable à la France, que l'étoit le Monarque Danois, il espéroit faire sa condition meilleure, & plus avantageuse au Pays qu'il étoit forcé d'abandonner à la discrétion de ses Ennemis.

VI. Cette capitulation qui est devenue un des objets le plus intéressant de cette guerre par rapport aux évenemens inattendus qui la suivirent, étoit rédigée en ces termes.

Il y étoit dit dans le préambule, que sa Majesté Danoise touchée des malheurs des Duchés de Bremen & de Werden, auxquels Elle a toujours accordé une protection particuliere, & désirant en empêchant ce Pays d'être plus long-temps le

théâtre de la guerre, d'épargner auſſi le ſang entre les Armées prêtes à s'en diſputer la poſſeſſion, a employé ſa médiation par le Miniſtere de Mr. le Comte de Lynard. Sur quoi ſon Alteſſe Royale Mr. le Duc de Cumberland, Général de l'armée des Alliés d'une part, & ſon Excellence Mr. le Marechal Duc de Richelieu, Général de l'armée du Roi de France en Allemagne d'autre part; en conſidération de l'intermiſſion de Sa Majeſté Danoiſe, ont engagés reſpectivement leur parole d'honneur entre les mains de Mr. le Comte de Lynard, de tenir la convention ſtipulée ci-après; & lui Mr. le Comte de Lynard, pour répondre à la magnanimité du Roi ſon Maître, s'eſt obligé d'obtenir la garantie énoncée dans la préſente convention, de ſorte qu'elle lui ſoit envoyée *avec ſes pleins pouvoirs, dont l'expédition en forme n'a pas été auſſi prompte que ſon départ dans les circonſtances qui en ont hâté le moment.*

ART. I.

Les hostilités cesseront de part & d'autre dans 24 heures s'il est possible. On enverra des ordres sur le champ à cet égard dans les corps détachés.

ART. II.

Les Troupes Auxiliaires de l'armée du Duc de Cumberland, sçavoir ; celles de Hesse, de Brunsvik, de Saxe-Gotha, & même celles du Comte de Lippe-Buckenbourg, seront congédiées ; & comme il est nécessaire d'arranger particuliérement la marche qu'elles tiendront pour se rendre dans leurs Pays respectifs ; il sera envoyé de l'armée des Alliés, un Officier Général ou particulier de chaque Nation, avec lequel on conviendra de la marche des troupes, du nombre des divisions sur lesquelles elles marcheront, de leurs subsistances & des Passeports que son Excellence Mr. le Duc de Richelieu leur accordera pour se rendre dans leurs Pays, où elles seront placées & disposées, suivant ce qui sera convenu entre la Cour de France & leurs Souverains respectifs.

ART. III.

Son Alteſſe Royale M. le Duc de Cumberland s'engage de paſſer l'Elbe avec la partie de ſon armée qu'il ne pourra pas placer dans la Ville de Stade. La partie de ces troupes qui entrera en garniſon dans cette Ville, & qu'on eſtime pouvoir monter 4 ou 6000 hommes, y reſtera ſous la garantie de ſa Majeſté le Roi de Danemarck; qu'elle ne pourra y faire aucun acte d'hoſtilité, & réciproquement qu'elle n'y ſera pas expoſée de la part des troupes Françoiſes. En conſéquence, il ſera convenu par des Commiſſaires Reſpectifs, des limittes que l'on fixera autour de cette Place, pour l'aiſance de la Garniſon, leſquelles ne pourront pas être étendues au-delà d'une demi-lieue, ou une lieue tout au plus, ſuivant la nature du terrein, ou des circonſtances dont les Commiſſaires conviendront de bonne foi.

Le reſte de l'armée Hanovrienne ira prendre des quartiers au-delà de l'Elbe, & pour faciliter la marche de ces trou-

pes, Son Excellence Mr. le Duc de Richelieu, concertera avec un Officier Général envoyé de l'armée Hanovrienne, des routes qu'elles tiendront; s'engagera de donner tous les Passeports & les sûretés nécessaires pour que lesdites troupes & leurs équipages, puissent se rendre librement au lieu de leur destination; Son Altesse Royale Mr. le Duc de Cumberland, se reservant de négocier entre les Cours pour l'exécution des garanties; à l'égard des troupes Françoises, elles demeureront dans le reste des Duchés de Bremen & de Werden, jusques à une réconciliation définitive des deux Souverains.

ART. IV.

Les Articles ci-dessus devant s'exécuter dans le plus court délai, l'armée Hanovrienne, & les Corps qui en sont détachés, particulierement celui qui se trouve dans Burgrehauzen & les environs, se retireront sous Stade, dans l'espace de deux fois 24 heures. L'armée Françoise ne passera pas la riviere Dorst, dans le Duché de Bremen, jusques à ce que les li-

mites ayent été réglées; elle conſervera d'ailleurs tous les autres poſtes & pays dont elle eſt en poſſeſſion, & pour ne pas retarder le réglement des limittes qui ſeront établies entre les armées, il ſera nommé après-demain 10 du préſent à Bremen, ou à Werden, par Son Alteſſe Royale Mr. le Duc de Cumberland, & par ſon Excellence Mr. le Duc de Richelieu, des Commiſſaires en partie de Grade, pour régler toutes les limittes, tant de l'armée Françoiſe, que celles qui devront être obſervées à Stade par la Garniſon ſuivant l'art. III.

Tous les Articles ci-deſſus ſeront exécutés fidellement, ſuivant leur forme & teneur; & *ſous la foi de la garantie de ſa Majeſté le Roi de Danemarck, que M. le Comte de Lynard ſon Miniſtre ſouſſigné s'eſt chargé d'obtenir.* Fait au Camp de Cloſter-Seven le 8 Septembre 1757.

ARTICLES SE'PARE'S.

Sur les repréſentations faites par Mr. le Comte de Lynard, dans la vue d'éclaircir davantage quelques diſpoſitions de la

présente convention, il a été ajouté les Articles ci-après.

ART. I.

Que Son Excellence M. le Maréchal Duc de Richelieu entend, que les Troupes Alliées ſous les ordres de Son Alteſſe Royale Mr. le Duc de Cumberland, ſeront renvoyées dans leur Pays reſpectifs, ſuivant la forme énoncée dans l'Art. II. Et qu'à l'égard de leurs ſéparation, & diſpoſition, dans leſdits Pays, il en ſera traité par les Cours, ne regardant pas leſdites Troupes comme priſonnieres de guerre.

ART. II.

Qu'ayant été repréſenté, que le Duché de Lawenbourg, ne pouvoit pas comporter au-delà de 15 Bataillons & 6 Eſcadrons, & que la Ville de Stade, ne pouvoit pas abſolument contenir les 6 mille hommes de garniſon qui y étoient deſtinés; Son Excellence Mr. le Maréchal de Richelieu, preſſé de nouveau par Mr. le Comte de Lynard, qui a de nouveau appuyé cette repréſentation de la garan-

tie de Sa Majeſté Danoiſe, a conſenti, & Son Alteſſe Royale Mr. le Duc de Cumberland s'engage à faire paſſer l'Elbe à 15 Bataillons & 6 Eſcadrons, & à tout le Corps des Chaſſeurs; les 10 Bataillons & les 28 Eſcadrons reſtant, ſeront placés dans la Ville & les environs les plus proches de Stade, contenus dans une ligne qui ſera marquée avec des poteaux, depuis l'embouchure de Lare dans l'Elbe, paſſant par Hermbach, & dirigée en droiture ſur Elbauchet & Termerbeet ſur la riviere d'Ooſt. Bien entendu toutefois, que les 10 Bataillons & les 28 Eſcadrons ſuſdits ſeront établis tels qu'ils ſe trouvent au moment de la préſente convention, *ſans qu'ils puiſſent ſous aucun prétexte, être recrutés & augmentés, dans aucun cas, & cette clauſe particulierement garantie par Mr. le Comte de Lynard, au nom de Sa Majeſté Danoiſe.*

ART. III.

Sur ce qui a été repréſenté de la part de Son Alteſſe Royale Mr. le Duc de Cumberland, que relativement aux Ar-

ticles de la convention, toutes les troupes tant celles de l'armée que des Corps avancés, ne pouvoient être retirés sous Stade dans deux fois 24 heures; Son Excellence Mr. le Duc de Richelieu, s'est expliqué qu'il accorderoit le temps qui seroit nécessaire, pourvû que le Corps campé à Berwostede, se mît en marche 24 heures après la convention signée, ainsi que l'armée campée à Bremerwoerde. Il sera convenu du temps nécessaire pour les arrangemens ultérieurs entre Mr. le Lieutenant Général de l'armée Spork, & Mr. le Marquis de Villemur, premier Lieutenant Général de l'armée du Roi, ainsi que de l'exécution de l'Article concernant les limittes respectives. Fait à Closter-Seven le 10 Septembre 1757.

La présente Convention ou Articles séparés, faite également *sous la garantie expresse de Sa Majesté Danoise, qui s'obligera d'en assurer l'exécution pleine & entiere, je m'en fais fort. Signé le Comte de Lynard.*

VII. Telle fut la teneur de cette fa-

meuſe Capitulation qui fut d'abord regardée en France comme un chef-d'œuvre de politique du Maréchal de Richelieu, & qui eût toujours conſervé cette même réputation, s'il n'étoit ſurvenu depuis des événemens, qui renfermés encore dans les Décrets de la Providence, ne pouvoient être aſſez prévus pour qu'on s'y attendit.

La retraite du Duc de Cumberland en Angleterre, & la démiſſion de tous ſes emplois qu'il remit entre les mains de la Nation quelques temps après la ſignature de la convention, eſt la preuve la plus complette de ſa bonne foi, & juſtifie pleinement le Maréchal du reproche trop amer qu'on lui fit, de s'être laiſſé trop facilement entraîner, à l'eſpérance que lui donnoit un Ambaſſadeur ſans pouvoir de la médiation de ſon Souverain.

Deux hommes auſſi généreux que le Prince Anglois & le Maréchal, n'avoient d'autres précautions à prendre l'un contre l'autre, que celle de leur parole d'honneur; mais par la fatalité dont

les choſes d'ici-bas ſont gouvernées & conduites, ce qui eſt un mérite dans des particuliers, devient dangéreux pour des perſonnes conſtituées en dignité ; parce que ayant à rendre compte de leur conduite à tout un Peuple, ils ſe trouvent malheureuſement en butte à tout ce que la ſatire indiſcrette a de plus mordant, lorſque l'événement n'a pas repondu à l'attente de ces gens déſœuvrés, dont le nombre toujours trop grand dans tous les Etats, entraîne aſſez ſouvent le ſuffrage des Sages par la ſéduction du ridicule, dont ils aiment à couvrir les actions ſouvent les plus louables, & qui dans d'autres circonſtances euſſent merité leurs acclamations.

VIII. Pour bien éclaircir ce fait intéreſſant, il eſt à propos de jetter un coup d'œil ſur ce qui ſe paſſoit à l'autre extrêmité de l'Allemagne.

Tandis que le Roi de Pruſſe s'éloignoit avec précipitation de la Boheme après la levée du Siege de Prague, & que les Autrichiens en le ſuivant à la piſte, après

avoir forcé Gabel & Zittau, & battu le Général Weinterfeld dans la Lusace près de Gorlitz, pénétroient dans la Silésie par Schweidnits dont ils formoient le Siege; les Russes fidelles à leurs engagemens, avec les Cours de Vienne & de Versailles étoient entrés dans le Royaume de Prusse au nombre de soixante & dix mille hommes, sous la conduite du Général Apraxin.

La Ville de Memel avoit capitulé à leur approche après un Bombardement très-vif de plusieurs jours, & Apraxin poussant toujours devant lui le Général Lewald, l'avoit atteint sur la riviere de Pregel, & étoit prêt de l'attaquer dans ses retranchemens, lorsque le Prussien croyant trouver son avantage à le prévénir, se détermina à marcher à sa rencontre & à le combattre.

Cette tentative ne lui avoit pas réussi. Les Russes, qui dans le commencement de l'action avoient paru plier, & par cette feinte, avoient attiré dans l'endroit où ils le vouloient, la plus grande par-

tie de l'armée Prussienne, démasquerent tout-à-coup une batterie chargée à cartouches, qui joua avec tant d'avantage, que l'ennemi fut aussi-tôt mis en désordre, & obligé de se retirer, laissant 3 a 4 mille morts sur le champ de bataille, avec une grande partie de son canon.

Le lendemain Apraxin poursuivant son avantage, atteignit l'arriere-garde des Prussiens dans un village où ils parurent vouloir se défendre; mais craignant de s'y arrêter trop long-temps, il les chassa de ce poste en le faisant battre à boulets rouges, & lâchant ensuite les Kalmoucs à leurs trousses, ils firent de ceux qui n'avoient pu fuire assez vîte une boucherie horrible.

Les Russes perdirent beaucoup de monde dans ces deux attaques; mais il est probable que les Prussiens en perdirent davantage, puisque hors d'état depuis cet échec de tenir la campagne, ils parurent borner toute leur attention à couvrir Konigsberg, Capitale du Royaume, en se retirant sous ses murs.

Comme

Comme les choſes en étoient là, & qu'on s'attendoit à chaque inſtant qu'Apraxin pour recueillir les fruits de ſa victoire, couronneroit ſa campagne par la priſe de cette place ; on le vit tout-à-coup rétrograder du côté de Memel, & après avoir laiſſé une ſimple garniſon dans cette place, évacuer entierement ce Royaume, en prenant des quartiers en Livonie.

Cette retraite inattendue occaſionna divers bruits, répandus ſuivant les apparences par les Partiſans du Monarque Pruſſien, dans le deſſein de voiler, au moins pour un temps, le vrai motif qui l'avoit occaſionné, ou par cette eſpece de gens oiſifs dont nous parlions plus haut, & qui croyant tout appercevoir dans la profondeur de leur pénétration, après s'être épuiſés en conjectures, dirent les uns, que les Ruſſes avoient pris ce parti ſur la nouvelle de la mort de leur Souveraine, pour prévenir les troubles qu'ils prévoyoient que pouvoient cauſer les Partiſans du jeune Prince Jean, qui étoient conſidérables & en grand nombre. Les au-

tres que c'étoit à l'occasion d'une irruption de la part du Kam des Tartares de Krimée, & cela fondé sur ce que cinq ou six ans auparavant, ce Prince avoit envoyé une Ambassade à Berlin, dont on avoit alors ignoré le motif.

Ceux enfin qui ne se piquoient pas de creuser si profondément dans les misteres des Cours, ou qui ne prenoient qu'un foible intérêt à cet événement, pensoient que les approches de l'hyver, & le défaut de subsistance avoient engagés les Russes à se rapprocher de leurs magasins.

IX. Le Roi de Prusse sçavoit seul alors le véritable secret de cette retraite, que ses intrigues jusques dans le Conseil de l'Impératrice de Russie avoient préparé depuis long-temps, ainsi qu'on le dira ci-après, & voulant mettre sur le champ à profit une circonstance aussi précieuse pour lui, & que mille incidents pouvoient faire évanouir ; il fit revenir en Brandebourg une grande partie des troupes qui avoient été employées à la défense de la Prusse.

Il parut faire peu d'attention aux con-

quêtes que les Suédois commençoient à faire dans cette partie de la Poméranie qui leur avoit autrefois appartenu, en vertu du Traité de Westphalie, & qu'ils avoient été obligés de céder à sa Maison dans le tems de la décadence des affaires de Charles XII. Ces nouveaux Ennemis lui étoient tombés depuis peu sur les bras dans un temps bien critique à la vérité; mais il comptoit que si la fortune pouvoit lui être favorable, & seconder la promptitude de ses démarches dans l'exécution du projet qu'il méditoit, de faire dans peu repentir cette Nation d'avoir trop présumé de profiter de ses dépouilles avec la poignée de troupes qu'elle employoit à cette expédition.

Ainsi abandonnant encore la Silésie à son sort, après y avoir laissé le Prince de Brunswik-Beveren avec un corps de 25 à 30 mille hommes pour veiller aux démarches des Autrichiens, toujours occupés au Siege de Schweidnits. Il joignit aux troupes qu'il tiroit de cette Province une grande partie des garnisons du Brandebourg

& de la Lusace, avec celles qui étoient nouvellement arrivées de la Prusse, & courut à la tête de cette armée rassemblée avec tant de promptitude, s'opposer aux desseins du Prince de Soubise sur la Saxe.

X. Le Prince de Soubise, comme nous l'avons dit plus haut, avoit joint l'Armée de l'Empire commandée par le Prince de Saxe-Hildburghausen, dans les environs d'Erfurt ; & ces deux Armées reunies se disposoient à passer la Sala pour pénétrer ensemble en Saxe, comptant toujours le Roi de Prusse occupé dans la Silésie à s'opposer aux progrès des Autrichiens ; mais la subite apparition de ce Monarque sur les bords de cette riviere, ne leur permettant pas de pouvoir l'attendre sous les murs d'une Ville toute ouverte, & sans défense, elles avoient pris le parti de se replier sous Gotha, ne trouvant pas ce camp assez sûr, & voulant d'ailleurs faciliter la jonction de différens corps de troupes qui n'avoient encore pû arriver, ils avoient rétrogradés jusques à Eysenach, où ils avoient établi leur camp dans la

ſituation la plus avantageuſe ; en s'étandant de la Neiſs à la Wera, & leurs deux flancs défendus par des montagnes couvertes de bois impraticables.

XI. Le Roi de Pruſſe qui étoit entré dans Erfurt preſque auſſi-tôt que les deux Princes l'eurent abandonné, les avoit ſuivi par le même chemin, & avoit déja dépaſſé Gotha dans le deſſein de leur livrer Bataille, lorſqu'il apprit qu'un détachement Autrichien ſous les ordres du Général Hadich, & ſoutenu dans ſa marche par un corps de troupes commandé par Mitrovski, après avoir pénétré dans le Brandebourg, s'étoit préſenté aux portes de Berlin, où il avoit répandu la conſternation, & dont il avoit tiré des contributions conſidérables.

Craignant alors que ces deux corps réunis ne fiſſent de trop grands progrès dans ſes Etats, ou ne lui coupaſſent la communication avec le Prince Ferdinand de Brunſwik qu'il avoit envoyé dans le Pays de Magdebourg, pour rompre les deſſeins que l'armée de Richelieu campée à Hal-

berſtàt paroiſſoit avoir ſur cette ville ; il prit dans l'inſtant le parti de ſe rapprocher de la Sala, & vint camper à Butelſtet, entre Weimar & Naumbourg.

Par cette poſition, il étoit à portée de donner du Secours au Prince Ferdinand, ou d'en recevoir de lui, ſuivant les conjonctures. Il barroit le chemin de la Saxe aux Armées combinées de l'Empire & de Soubiſe, & en impoſoit tellement aux Partis qui s'étoient répandus dans ſes Etats, que ſur le bruit de ſa marche, Hadich ſe replioit vers la Luſace.

XII. Dès que le Roi de Pruſſe eut repris le chemin de la Sala, les deux Princes avoient levé leur camp, & s'étoient mis à ſa pourſuite ; mais le voyant arrêté à Butelſtet, & ne voyant aucune apparence de pouvoir le forcer dans ce camp, ils avoient fait de Gotha un mouvement par leur gauche, pour s'approcher de l'Unſtrut afin de faciliter la jonction de 15 mille hommes que le Maréchal de Richelieu leur envoyoit d'Halberſtadt par le Comté de Stolberg, ſous la conduite du Duc de Broglio.

Dès que ce ſecours les eut joint, ils ſe remirent en marche pour ſe rapprocher du camp des Pruſſiens; mais le Roi ne jugea pas à propos de les attendre, & décampant de Butelſtet, il repaſſa la Sala pour ſe retirer tout-à-fait en Saxe. Le bruit ſe répandit même alors, que ſon armée s'étoit ſéparée, & qu'après en avoir laiſſé une partie ſous Leipſik, pour défendre cette Ville, il avoit repaſſé l'Elbe, & s'approchoit de la Sprée, comptant être encore à temps d'enlever à Hadich le butin dont il étoit chargé; mais ce Général par une marche des plus habiles avoit trompé ſa vigilance, & avoit rejoint ſans obſtacle le gros de l'Armée Autrichienne, couvert de Lauriers & chargé des dépouilles de Berlin.

XIII. Rien ne paroiſſoit ſi favorable aux deux Armées combinées que ces circonſtances. Elles s'avançoient, remplies d'eſpérance, vers Leipſik, par la route de Naumbourg, & de Veiſſenfeld, lorſqu'on apprit que le Roi de Pruſſe revenoit ſur ſes pas, & qu'après avoir raſſemblé di-

vers détachement avec sa promptitude ordinaire, il en avoit formé une Armée d'environ 40 mille hommes, à la tête de laquelle étant sorti de Leipsik, il s'approchoit de la Sala dans le dessein de les contraindre à repasser cette riviere.

Le terrein au-delà de la Sala n'étant pas assez favorable pour qu'on y pût attendre l'ennemi en sûreté, les deux Princes se déterminerent à repasser cette riviere, & choisissant un champ de bataille avantageux entre Freybourg & Rosbach y vinrent asseoir leur Camp.

XIV. Le Prince de Soubise ayant eu avis que les Prussiens avoient passé aussi cette riviere, partie à Halle, & partie à Mersbourg & Weissenfeld, avoit envoyé reconnoître leur position afin de prendre son parti, suivant les divers mouvemens qu'il leur verroit faire. Enfin vers une après midi, on vit distinctement paroitre sur le côté droit de notre Armée quelques Escadrons de Cavalerie, & les Hussards rapporterent que ces troupes étoient suivies d'une colonne d'Infanterie. Dans

le même inſtant quelques Huſſards Pruſſiens s'étant avancés au-delà du ruiſſeau qui couvroit notre front, l'armée combinée ſe mit en bataille ſur deux lignes ; la Cavalerie Impériale prit la droite, s'appuyant à un bois où on jetta quelque infanterie, & à un ravin eſcarpé ; l'infanterie joignit immédiatement cette cavalerie, & on étendit la gauche juſques à l'eſcarpement du ruiſſeau ; la reſerve compoſée de 10 Eſcadrons de cavalerie, 4 de Dragons, & 8 bataillons, fut miſe au centre des deux lignes, pour ſe porter plus facilement où il en ſeroit beſoin.

Sur ces entrefaites l'ennemi paſſa le ruiſſeau, & étendit ſes feux ſur tout notre front. Il menaçoit de nous attaquer le lendemain à la pointe du jour, & il paroiſſoit que notre droite étoit ſon principal point d'attaque. Mr. de Soubiſe ordonna auſſi-tôt de conſtruire trois redoutes en avant, & les fit garnir d'infanterie & de canons, le reſte de l'artillerie fut répandu ſur le front de la ligne enfilant deux ravins conſidérables, par leſ-

quels l'ennemi étoit obligé de paſſer pour venir à nous, & les équipages furent renvoyés derriere l'Unſtrut.

On reſta toute la journée dans cette poſition, & le lendemain à la pointe du jour, on vit en avant de la gauche un gros de cavalerie ſuivi d'une colonne d'infanterie; mais un ravin empêchoit d'en découvrir la profondeur. La colonne parut enſuite vouloir ſe déplier pour ſe mettre en bataille; peu après on s'apperçu qu'elle cherchoit à gagner la gauche de notre infanterie, puis tout-à-coup on la vit ſe réplier ſur Bedra, d'où elle étoit partie. Toute l'armée marcha alors en avant. Un corps d'infanterie ennemie qui étoit en avant du ruiſſeau, de même que quelque cavalerie le repaſſerent à notre approche; on voulut l'inſulter avec du canon, mais il ſe trouva hors de la portée. L'armée marchant toujours dans le même ordre, découvrit enfin tout le camp des ennemis, dont la droitte appuyoit à Bedra, & la gauche à Lunfels. L'infanterie en premiere ligne, & ſon artillerie

entre la ſeconde ligne formée par la Cavalerie. Sa poſition ne permettant pas de l'attaquer de front on ſe retira, & les deux armées combinées camperent dans la même poſition qu'elles avoient paſſé la nuit.

Le lendemain on alla reconnoître l'ennemi à la pointe du jour, il étoit dans la même poſition où on l'avoit vu la veille. Et tandis que Mr. de Soubiſe conféroit avec le Prince de Saxe-Hildeburghauſen, l'eſcarmouche qui avoit commencée à la droite dès la pointe du jour, entre les Huſſards Autrichiens & ceux des ennemis, parut s'échauffer beaucoup. Ils avoient porté du canon juſques à une petite hauteur d'où ils pouvoient d'écouvrir tous nos mouvemens ; mais les renforts qu'on y envoya étant parvenu à s'emparer de la butte, les ennemis rentrerent dans leur camp.

L'impoſſibilité de les attaquer en front ſubſiſtant toujours, Mr. de Saxe propoſa de les tourner par la gauche. L'armée ſe mit en marche ſur le champ par ſa droite, couverte par le corps de Mr. de

Saint Germain qui masquoit leur camp, & avoit déja dépassé leur flanc gauche, sans qu'ils parurent s'en être apperçu lorsque Mr. de Soubise voyant approcher la fin du jour, proposa au Prince de Saxe de remettre l'attaque au lendemain ; celui-ci insistant de façon à n'être pas refusé qu'il falloit la commencer sur le champ ; l'attaque fut resolue quoiqu'il ne restât pas deux heures de jour.

A peine cette résolution fut-elle prise, que le camp des Prussiens disparut à l'instant. Leur Armée se mit en marche par la gauche, la plus grande partie de la cavalerie étoit à la tête, & profitant habilement de la crête d'une hauteur, elle se trouva en moins d'une heure rangée en bataille dans le plus bel ordre.

Mr. de Saxe ne s'apperçut point que par sa position il faisoit l'arc, & l'ennemi la corde ; & qu'une hauteur lui déroboit une partie des mouvemens de la cavalerie Prussienne ; aussi chargea-t-elle & culbuta-t'elle notre droite au moment où l'infanterie commençoit à se mettre en ba-

taille. Les Cuiraſſiers de l'Empereur étoient à cette droite, & chargerent de bonne grace; mais le reſte de la cavalerie de l'Empire ſe retira ſans combattre. Cependant 10 Eſcadrons de la notre, 4 de Dragons, & huit bataillons qui étoient en reſerve aux ordres du Duc de Broglio, paſſerent en toute diligence à cette droite, chargerent les Pruſſiens avec beaucoup de vigeur, & même ſe mêlerent, mais ils ne purent rétablir le combat. Huit autres Eſcadrons tirés de la gauche n'eurent pas plus de ſuccès, & les uns & les autres furent accablés par le nombre & par les batteries qui les prenoient en flanc. L'infanterie de la droite qui ſe voyoit ſans protection plia tout auſſi-tôt, & la déroute devint générale. Il n'y eut que quelques Eſcadrons de la gauche, & ce qui étoit avec Mr. de Saint Germain qui fit ferme, malgré le grand feu du canon. Ils ſervirent à protéger une partie de notre infanterie de la droite dont-ils firent l'arriere-garde, mais on ne put jamais arrêter les fuyards, la nuit ſeule ſauva le reſte de l'Armée.

XV. Le ſoir de la Bataille les deux Armées combinées gagnerent Freybourg dans le plus grand déſordre, le lendemain celle de l'Empire prit la route de Bamberg en Franconie, tandiſque les François ſe retiroient vers la Heſſe par Northauſen & Dunderſtat.

Le Roi de Pruſſe tranquille du côté des Ruſſes comme je l'ai dit plus haut, & débarraſſé de l'inquietude que lui avoit cauſé le voiſinage des deux Armées combinées, ne s'amuſa point à pour ſuivre les fuyards. Il avoit en vue un autre objet plus intéreſſant; ſes intrigues & ſa fortune l'avoient ſi bien ſecondé dans ces deux occaſions, qu'il réſolut encore de tenter ces deux moyens pour parvenir à chaſſer entierement les François de l'Allemagne, ne doutant point que s'il pouvoit réuſſir dans ce projet, il ne lui fût aiſé en revenant ſur ſes pas, de ravir aux Autrichiens les conquêtes qu'ils pourroient faire en Siléſie pendant ſon abſence.

Les Hanovriens impatiens du joug qui

leur avoit été imposé par la capitulation de Closter-Seven, avoient sur les bruits de la marche du Roi de Prusse vers la Sala, faits divers mouvemens du côté de Boxtehude & d'Harbourg, sous le prétexte d'être trop génés dans les quartiers qu'on leur avoit assignés; mais dont le véritable but étoit de tâter la contenance des François, & de profiter ensuite des succès du Monarque Prussien.

Ce Prince n'ignoroit point leurs dispositions, qui paroissoient être le fruit de ses intrigues à la Cour de Londres, & pour en profiter avec plus d'avantage, il leur avoit envoyé un de ses Généraux (le Prince Ferdinand de Brunswich) pour recevoir leur serment & les commander.

Ce Général ne fut pas plutôt arrivé à Stade, qu'ils leverent l'étendard de la rebellion, & contraignirent les troupes de Hesse & de Brunswich-Wolfenbutel à suivre leur exemple; ou plutôt ces troupes voulurent bien se laisser contraindre, croyant se dissimuler par cette feinte la honte de leur infidelité. Le Prince Ferdi-

nand certain de tous les ſuffrages de l'armée, ne différa pas d'un moment l'exécution du projet qui avoit occaſionné ſa miſſion ; & profitant de la bonne volonté que lui temoignoient ſes troupes, il les mena ſur le champ devant Harbourg, comptant que cette Place tomberoit à ſon approche. Elle n'étoit effectivement pas tenable, mais le Château pouvoit ſe défendre. Le Marquis de Peruſe qui y commandoit ne ſe laiſſa point intimider par les ſommations qui lui furent faites de le rendre. Après avoir abandonné la ville, il ſe retira dans cette fortereſſe avec ſa garniſon, & fit voir qu'il s'y défendroit juſques à la derniere extrêmité, en faiſant pour toute réponſe pointer ſon canon contre le camp ennemi. Cette généreuſe réſolution auroit pu avoir des ſuites heureuſes ſi le Prince Ferdinand eût occupé toute ſon Armée à réduire cette Place ; mais le temps qu'il y eut employé eût pû donner au Maréchal de Richelieu celui de raſſembler ſes troupes & de marcher à ſon ſecours pour la dégager. Si la

la victoire dans ces entrefaites se fût déclarée pour les François ; elle ne laissoit aux Hannovriens que le remord de n'avoir pû commettre impunément une lâcheté, & la crainte d'une vengeance justement méritée par des perfides, que la candeur & l'humanité avoient trop épargnés.

Leur Chef étoit guidé par un maître trop habile, & il étoit trop clair-voyant d'ailleurs lui-même, pour perdre un temps dont il sentoit tout le prix, dans la circonstance présente. Il prévoyoit que les différens corps de troupes Françoises répandues dans le Lunebourg, chercheroient à se rassembler au premier bruit de cette levée de bouclier, & prendroient la route de l'Aller pour se rapprocher du gros de l'armée cantonnée au-delà de cette riviere. Ainsi laissant seulement deux mille hommes pour continuer le Siege, il marcha avec le reste de l'armée vers Zell, dans le dessein de les prévenir, & de les couper s'il étoit possible, tandis que l'armée qu'il avoit laissé dans le Magdebourg, & dont le Prince Henry Frere du Roi de

Pruſſe avoit pris le commandement, inquiéteroit aſſez les François dans cette partie, pour qu'ils n'oſaſſent ſe dégarnir, dans la crainte où ils ſeroient de ſe voir tournés de tous les côtés.

XVI. Le Maréchal ne ſe laiſſat point abattre pour un revers ſi inattendu : ſon premier deſſein après la bataille de Roſbach, avoit été de marcher lui-même avec une grande pàrtie de l'armée, pour vanger de concert avec le Prince de Soubiſe, ſans la concurrence de l'armée de l'Empire, l'honneur de la France trop compromis dans cette affaire par des Troupes de nouvelle levée, & ſujettes de divers Princes, qui pouvoient avoir eu des vûes bien différentes que celles qui avoient mis les armes à la main des François : mais dans la circonſtance préſente il n'étoit plus queſtion de penſer à de nouvelles conquêtes, il falloit oppoſer à la promptitude des opérations de l'Ennemi & à ſes intrigues, bien de la vigilance, & de la bravoure, pour ne pas ſuccomber à l'un & à l'autre, & ſe conſerver

dans le terrein qu'on avoit conquis. Ce point de vue l'occupant uniquement, alors il donna promptement ordre aux divers détachemens répandus dans le Lunebourg au Nord de l'Aller, de s'assembler en corps, & d'arriver aux environs de Zell, avant que l'ennemi les eût prévenu, tandis qu'il s'approcheroit de cette riviere avec ce qu'il pourroit le plus promptement rassembler des divers corps cantonnés au midi, & qu'il avoit soin de faire remplacer dans les différens postes qu'ils avoient occupés par ceux de l'armée de Soubise, qui se trouvoient les plus à portée de s'y rendre.

Il ne falloit pas moins que toute l'activité & l'intelligence du Maréchal, pour réussir dans le dessein de rompre les projets du Général Hannovrien. Un peu plus de lenteur à se consulter sus les moyens de se tirer d'un pas si embarrassant, eût tout perdu ; à considérer ses quartiers aussi étendus & aussi dispersés qu'ils l'étoient, il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût les rassembler assez promptement, pour les

mettre tous à l'abri de quelque échec. Mais ſes ordres furent donnés ſi à propos, & il fut ſi bien ſervi dans leur exécution, que les diverſes garniſons de Lunebourg, de Ultzen & Bodendik, dévancerent l'ennemi ſur l'Aller, ſans avoir été autrement inquiétés dans leur marche, ſi ce n'eſt par un corps de cavalerie d'environ quatorze à quinze cens hommes, qui ayant voulu tâter leur arriere-garde, fut reçu par le Marquis de Caraman à la tête de ſon Régiment de Dragons qu'il fit mettre à pied, de façon à ne plus avoir envie de retourner à la charge.

Cet objet rempli au gré de ſes déſirs, le Maréchal fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour ſe retrancher dans ſon camp ſous Zell, dans la crainte d'y être ſurpris par l'armée ennemie qui campoit déja ſur les hauteurs d'un des fauxbourgs de la Ville, avant que le reſte de ſes troupes l'euſſent joint.

XVII. Elles ne tarderent point à arriver, & d'abord il prit la réſolution de combattre. Pour le faire avec plus d'avan-

tage, & laiſſer les Ennemis dans l'incertitude de ſon vrai point d'attaque, il les fit inquiéter ſur leur gauche & ſur leur droite, par des gros détachemens, comme s'il eût eu deſſein de les envelopper, tandis qu'ayant paſſé la riviere il marchoit à eux en ordre de bataille. Cette contenance fiere rompoit toutes les meſures du Prince Ferdinand. Il avoit cru ſurprendre les François, & il ſe voyoit prévenu par une vigilance qui rendoit inutile la promptitude de ſes démarches, & le mettoit à peu-près dans le cas où s'étoit trouvé le Duc de Cumberland à Bremer-Voerde. Il n'ignoroit pas les diſpoſitions du ſoldat François à l'égard de ſes troupes, il ſçavoit qu'il brûloit d'impatience de laver dans leur ſang la honte d'avoir été pris pour dupes à Cloſter-Seven. Ainſi redoutant une vengeance qu'il prévoyoit devoir être cruelle, il prit le parti de ſe retirer vers l'Elbe, avec autant de ſecret & de promptitude, qu'il avoit montré de confiance & d'ardeur, en s'avançant vers l'Aller.

Harbourg tenoit encore, le brave Marquis de Perufe s'y défendoit par la feule reffource de fon courage qu'il avoit infpiré à fa petite Garnifon. Il n'eft pas douteux que fi on eût pourfuivi l'ennemi dans cette circonftance, on ne fe vît bientôt dans la même pofition avec lui où on s'étoit trouvé avant l'infraction de la capitulation de Clofter-Seven. Toute la Nation avoit les yeux attachés fur cet événement, & fembloit ne point douter que les chofes ne rentraffent dans leur premier état; mais la faifon trop avancée, (c'étoit à la fin de Décembre) la difficulté des chemins & celle des fubfiftances, dans un pays marécageux & ruiné; l'intempérie d'un climat glacé, peu fait pour le Soldat François; le befoin qu'il avoit de repos; la crainte qu'en s'éloignant trop de l'Aller, le Roi de Pruffe ne profitât de ces circonftances pour marcher en forces par Halberftadt & Brunfvich fur nos derrieres; l'efpérance enfin de reprendre au printems le fil des opérations avec plus d'avantage; toutes ces confidérations ba-

lancerent dans l'esprit du Maréchal, l'incertitude de réussir dans cette poursuite, & lui firent préférer l'avantage réel de conserver la meilleure partie de l'Electorat, en faisant prendre à ses Troupes des quartiers d'Hyver dont il pouvoit plus commodément assurer tous les points.

La vigilance du Maréchal, & la fuite du Prince Ferdinand, faisoient évanouir en partie le grand projet du Roi de Prusse. Mais ce Monarque dont le principal mérite est de mettre à profit les moindres circonstances, avoit senti d'abord tout le parti qu'il pourroit tirer des embarras que sa politique donnoit aux François. Tranquille pour ses Etats de Brandebourg & de Saxe, tandis qu'ils auroient à craindre les Hannovriens, il étoit volé au secours de la Silésie, où les Autrichiens avoient fait des progrès considérables pendant son absence.

XVIII. Le Général Nadasti s'étoit emparé de Schweidnits, après un Siége très-opiniâtre; la grande Armée des Autrichiens campée à Lissa, avoit favorisé ce

ſiege, & par ſa poſition en avoit tellement impoſé au Prince de Brunſvich-Beveren, que non-ſeulement il n'avoit pas été en ſon pouvoir de l'interrompre, qu'au contraire craignant pour Breslau, Capitale de la Province, il s'étoit retranché ſous cette Ville avec tant de précautions, qu'il paroiſſoit difficile de l'y forcer.

Malgré les défenſes formidables de ce Camp, le Prince Charles & le Général Daun s'étoient déterminés à l'attaquer, dès que l'Armée du Siege les eut joint. Cette entrepriſe avoit été heureuſe, les retranchemens trop étendus des Pruſſiens quoiqu'on eût pu les comparer à une véritable Fortereſſe, ne purent réſiſter aux différens points d'attaque qu'on avoit formé contre eux, & à peine celle dirigée contre Kleinmorberg, village ſitué vers leur centre eut-elle réuſſi, qu'ils abandonnerent ſucceſſivement leurs autres retranchemens, & prirent le parti de ſe retirer derriere l'Oder par Breslau, après avoir laiſſé dix mille morts ſur le champ de Bataille, beaucoup de priſonnier, dont

le Prince de Beveren fut du nombre, & presque tous leurs canons.

L'Armée victorieuse s'étoit emparée le lendemain de Breslau, & après avoir pourvu à la sûreté de cette Ville, elle étoit retournée à son camp de Lissa, dans le dessein de poursuivre ses avantages, lorsqu'on apprit que le Roi de Prusse après avoir nettoyé la Lusace des differens Partis Autrichiens qui auroient pû l'incommoder dans sa marche, & les avoir fait poursuivre jusques en Boheme où il s'étoit emparé de leurs Magazins à Leutmarits, s'étoit avancé à grandes journées en Silésie, & avoit déja rejoint avec quarante mille hommes les débris de la défaite de Breslau.

XIX. Sur cette nouvelle les Autrichiens s'étoient retranchés avec soin dans le poste qu'ils avoient pris en avant de Lissa; leur droite étoit appuyée au village de Nypern, leur gauche à celui de Leuthen, & ils avoient en avant de leur centre celui de Forbelvits. Ces trois villages étoient garnis de troupes & de canons, & l'armée

étoit rangée derriere ſur trois lignes, ayant la riviere de Schweidnits à dos, derriere laquelle on avoit fait paſſer les équipages.

Le Roi de Pruſſe animé par la défaite de ſes troupes, dans un temps où la fortune le ſécondoit ſi bien par-tout ailleurs, ne différa pas d'un inſtant à former toutes les diſpoſitions néceſſaires pour ſe la rendre favorable dans cette occaſion; dès le matin du 5 Décembre à la pointe du jour, il fit faire divers mouvemens à ſon armée qui tendoient à prendre les Autrichiens en flanc du côté de leur droite. Auſſi-tôt le Prince Charles y envoya la reſerve pour renforcer cet endroit, mais à peine y fut-elle arrivée, que l'habile Monarque les voyant ſe diriger ſur cette manœuvre, porta la plus grande partie de ſes forces ſur leur aîle gauche qu'il attaqua avec furie, & dont il vint à bout de culbuter les differens corps les uns ſur les autres, & de les ſéparer du reſte de l'armée, après s'être emparé du village de

Leuthen & de celui de Frobelvitz. Envain les troupes Autrichiennes firent-elles les plus grands efforts pour recouvrer le terrein qu'elles avoient perdu ; envain les Généraux employerent-ils tout ce qu'ils avoient de lumieres & de bravoure, pour rétablir le combat : il fallu céder à la fortune & à l'activité d'un ennemi trop clair-voyant, pour ne pas mettre à profit la moindre circonstance dont il prévoyoit pouvoir tirer quelque parti.

Après leur défaite, les Autrichiens jetterent seize mille hommes de leur droite dans Breslau, & le reste de l'Armée ayant passé la riviere se retira sous Schweidnits ; ils comptoient mettre par cette disposition ces deux Places à couvert de toute surprise de la part du Roi de Prusse, mais ce Prince sans laisser rallentir l'ardeur de ses troupes, leur montra cette Place comme le terme des pénibles marches qu'il leur avoit fait faire, & sur le champ en vint former le siege.

Cette entreprise lui reussi au-delà de ses

eſperances; il eſt vrai que la ville n'étoit pas de grande défenſe, mais une garniſon de ſeize mille hommes pouvoit lui faire payer cher cette conquête, & on eut tout lieu d'être ſurpris que quelques bombes jettées au hazard dans la Ville, & les cris d'un peuple nombreux qui craignoit à chaque inſtant de ſe voir embraſé dans ſes maiſons, avoient été des motifs aſſez puiſſants pour lui en ouvrir les portes, & obliger la garniſon à ſe rendre priſonniere de guerre.

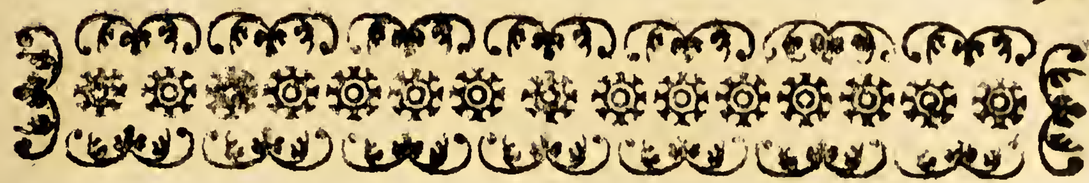
Ici mon Lecteur me diſpenſera de faire des reflexions ſur des événemens ſi inattendus : il vaut mieux croire que la fortune du Monarque Pruſſien a tout opéré, que de chercher dans des conjectures peut-être haſardées, la cauſe de tant de malheurs arrivés coup ſur coup, dans un temps où environné d'ennemis de toutes parts, il ſembloit ſi bien devoir ſuccomber à tant de forces réunies contre lui, qu'à peine croyoit-on qu'il pût lui reſter une Ville pour ſe retirer après la campagne.

XX. Quoiqu'il en ſoit, il ſe trouva ſur la fin de cette année plus à ſon aiſe qu'il n'avoit oſé l'eſperer au commencement ; les Ruſſes s'étoient retirés du Royaume de Pruſſe par ſes intrigues : il avoit donné trop d'occupations aux François d'Hannovre, pour craindre qu'ils puſſent être en état de rien entreprendre contre ſes Etats de Brandebourg, ſur leſquels ils avoient paru avoir des deſſeins ; ſa fortune avoit diſſipé les Armées combinées de France & de l'Empire, & avoit arraché aux Autrichiens leur conquête en Siléſie. Ainſi Maître encore de tous ſes Etats & de la Saxe, il ne lui fût pas difficile de renvoyer les Suédois ſur leurs anciennes limites.

Après les avoir contraints à ſon approche de repaſſer la Penne, & de lui abandonner Demin & Anclam, dont ils s'étoient rendus maîtres dans le temps que des affaires plus ſérieuſes ne lui permettoit pas de lui oppoſer beaucoup de troupes ; il les fit pourſuivre juſques dans

Stralſund, où ils ſe renfermerent, & les y tint bloqués tout l'hyver, tandis qu'un autre corps de ſes Troupes ſe répandoit dans le Meklenbourg, & en exigeoit rigoureuſement de fortes contributions & des recrues, en repréſailles de celles que ce pays avoit fournies à ſes ennemis.





HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

LIVRE CINQUIEME.

I. NOus avons vu dans les livres précédens, le flambeau de la guerre allumé par les Anglois, porter la désolation & ses incendies dans l'Europe, des frontieres de la France à celles de la Moscovie, & de la Baltique au Danube. Ce Peuple tranquille dans son Isle, qu'il avoit sçu mettre à l'abri de toute invasion, en entretenant une marine formidable, voyoit avec satisfaction, les Nations du continent s'entre-détruire les unes & les autres par le déplorable

effet des jaloufies qu'il avoit fçu femer parmi elles. Jettons maintenant un coup d'œil fur les mefures qu'il prit pour tirer parti de tous ces orages que fon ambition & fa politique avoient fi habilement fufcités.

Dans le mois d'Août de l'année 1757, on apprit que les Anglois armoient dans le Port de Portsmouth une flote formidable, & ils ne faifoient point myftere de répandre qu'elle étoit deftinée contre les Côtes de France. Leur deffein pouvoit avoir deux objets, l'un d'empêcher les François de fe rendre trop formidables en Allemagne, en les obligeant de retenir dans l'intérieur du Royaume une partie des troupes qui s'acheminoient vers ce pays. L'autre de réuffir par quelque coup de main heureux fur le premier endroit de la Côte qu'ils trouveroient dégarni.

Quoique cét armement ne fut pas à méprifer : (Il confiftoit en dix-fept vaiffeaux de ligne, neuf frégates, deux galliotes à bombe, & une centaine de bâtimens

mens de tranſport ſur leſquels s'étoient embarqués onze mille hommes de troupes de terre.) On ne ſe laiſſa point étonner en France des projets qu'ils paroiſſoient méditer. Les troupes qui devoient former l'armée de Soubiſe, continuerent de marcher à leur deſtination; & on pourvut à la ſûreté des Côtes, en formant des camps de diſtance en diſtance, de façon à pouvoir ſe ſécourir mutuellement, dès qu'on ſeroit certain de l'endroit où ils auroient entrepris de débarquer. Les Places maritimes étoient hors d'inſulte par le bon état de défenſe où on avoit ſçu les mettre; & toutes les pointes des Côtes, dans une étendue de plus de trois cens lieues, depuis Dunkerque juſques à Bayonne étoient garnies de Canon, dont dans bien des endroits le feu ſe croiſoit dans les Anſes & les Havres où ils auroient prétendu tenter une deſcente.

Tandis qu'ils préparoient cet armement, on apprit en Angleterre les meſures que prenoit la France pour rendre leurs efforts

inutiles, & on y fut presque certain, sur-tout les gens qui regardoient les choses sans passion, qu'il leur étoit moralement impossible de réussir. Mais le Peuple, qui dans ce pays s'épuise volontairement, lorsqu'il est question d'une expédition contre la France, n'eût pas vû tranquillement s'évanouir les espérances flatteuses dont on le berçoit depuis deux mois, & ne se feroit pas volontiers payé des raisons d'impossibilité qu'on lui eût allégué dans la réussite d'un projet qui pouvoit paroître avoir servi de prétexte aux sommes immenses qu'ils s'étoient imposés. Ainsi la Cour, craignant de voir tarir une source si abondante de subside, se détermina enfin vers le milieu du mois de Septembre à donner ses derniers ordres pour le départ de la flotte.

Elle se montra d'abord sur les Côtes de Normandie & de Bretagne, mais le bon ordre qu'elle trouva établi dans ces deux Provinces, ne lui permettant pas d'espérer de pouvoir rien y tenter d'avantageux, elle cingla vers les Côtes du Poitou & de

l'Aunix, s'imaginant qu'elles étoient dans un état moins respectable.

Les Isles de Retz & d'Oleron en défendent les approches. Dès qu'on sçut leur véritable dessein, le Maréchal de Seneterre, fit passer dans la premiere mille Grenadiers Royaux, trois mille Gardes-Côtes, & les Milices de St. Brieux. Ce qui joint avec les Régiments de Languedoc & de Royal Corse, déjà en garnison dans cette Isle, étoit plus que suffisant pour la défendre, mais les habitans du pays, animés du noble desir de contribuer à la défense de leur partie, voulurent partager le péril avec leurs défenseurs, & ce qu'on aura de la peine à croire, cent-vingt femmes de la Côte de la Couarde ayant pris des habits d'hommes, & s'étant munies des premieres armes qu'elles trouverent sous leurs mains, se présenterent sous cet équipage au Commandant, & le supplierent avec tant d'instance d'être employées, qu'on fut obligé de leur donner un poste à garder.

A l'égard de l'Isle d'Oleron, ses bords

efcarpés la rendoient moins fufceptible d'attaque, cependant pour plus grande fûreté on avoit fait paffer dans la Citadelle les Milices de Figeac. Et le Régiment de Rouergue, auquel on avoit joint trois mille Infulaires, étoit répandu dans les différens poftes qui paroiffoient les plus expofés.

II. Ce fut le 21 qu'on apperçu enfin la flotte dans les parages du Pertuis d'Antioche, on crut s'appercevoir à la route quelle tenoit, que defefpérant de réuffir fur l'une des deux Ifles, par le bon ordre qu'ils y voyoient regner, c'étoit à la Côte de Terre-Ferme qu'ils en vouloient. Ils devoient préfumer qu'une grande partie des forces du continent y étoient paffées. Un coup de vent les ayant rejetés ce jour-là en pleine mer, on eût cependant alors lieu de former des doutes fur leur véritable objet; mais le lendemain fur les trois heures du foir il n'y eût plus d'équivoque, ils enfilerent à pleine voile le Pertuis, & vinrent fe ranger en louvoyant à la rade des Bafques.

Rochefort & la Rochelle étoient dans cette circonſtance, les deux ſeules Places qui euſſent quelque choſe à redouter. La premiere de ces deux villes n'eſt point forte par elle-même, à peine peut-on nommer rempart l'enceinte qui l'environne, quoique de loin elle ait l'apparance. C'eſt une ſimple muraille haute de ſeize à dix-ſept pieds, ſans foſſé dans bien des endroits. Mais ſa principale force conſiſte à être ſituée au milieu des marais, où il ſeroit impoſſible d'ouvrir une tranchée. Et ce qui raſſuroit encore davantage ſur ſon ſort, c'eſt que de l'endroit où les Anglois ſembloient méditer leur deſcente, il leur eût fallu traverſer un autre marais ſitué à demi-lieue de la Place, & à travers duquel on a élevé à grand peine une chauſſée fangeuſe d'un grand quart de lieue de longueur, qui eſt le ſeul endroit par où l'on puiſſe y arriver. Dès qu'on eût prit la précaution d'en couper les ponts, & qu'on eut établi une batterie de quatre canons à la tête de la chauſſée, capable ſeule de balayer tout ce qui oſe-

roit s'y présenter, on paru tranquille de ce côté.

Il n'en étoit pas de même de la Rochelle. Cette Place est à la vérité fortifiée suivant les regles de l'art. Mais la foible garnison qu'elle renfermoit, ne pouvoit guere la mettre à l'abri d'une surprise, si le débarquement s'effectuoit. Les troupes de la Maison du Roi, & quelques Régimens de l'intérieur des terres qui marchoient à grande journées à son secours, pouvoient arriver trop tard. Et il falloit toute la sagacité & la présence d'esprit du Maréchal pour n'être point intimidé d'une situation aussi critique.

Tandis qu'il combinoit toutes les mesures que la prudence & le peu de troupes qu'il pouvoit avoir sur les lieux lui permettoient, les Rochelois n'étoient point spectateurs oisifs de tous ces mouvemens. Jamais on ne vit tant de bonne volonté dans des Citoyens, pour la défense de la Patrie. Tous les hommes devinrent soldats, & demanderent au Maréchal des Chefs pour les mener au combat.

Les uns travailloient aux fortifications, d'autres attendoient l'ennemi dans des poſtes importans dont on leur avoit confié la garde. Des femmes toutes auſſi courageuſes que celles de l'Iſle de Retz, traînoient des affuts, & portoient des faſcines & de la terre, tandis que d'autres plus foibles, faiſoient des cartouches & portoient ſur les remparts ces munitions à ceux qui étoient deſtinés à leur défenſe. Il n'y eût pas juſques aux enfans, qui ne pouvant partager le peril, voulurent au moins participer à la gloire de la défenſe. On les vit courir dans les rues par bandes, demandant à grand cris de la mitraille pour le ſervice du canon. Et des gens qui par une eſpece d'anthouſiaſme, deſeſpérés de ne pouvoir les ſatisfaire, arrachoient les clous & les ferremens de leurs portes pour les contenter.

La batterie des enfans, ainſi nommée du nom de ceux qui avoient porté dans leurs tendres mains les matériaux pour l'établir, éterniſera à jamais la mémoire d'un fait auſſi ſingulier.

C'eſt ainſi, que ſous le regne le plus heureux de la Monarchie, tous les différens ordres de cette ville s'efforçoient par des témoignages ſi peu équivoques de leur amour envers le meilleur & le plus reconnoiſſant des Rois, de laver la tache de leur infidélité paſſée. L'ignorance & le fanatiſme dans des ſiecles malheureux & barbares en avoient été les motifs. La confiance du Souverain dans la fidélité de ſes Sujets, l'amour des Sujets envers le Prince, devenoient le caractere diſtinctif d'un ſiecle, envoyé aux hommes par la Providence, pour les faire rougir de leurs vielles erreurs & diſſiper leurs anciennes illuſions. Heureux les Peuples qui vivent ſous de pareils Monarques, & plus heureux encore les Rois qui ſavent mériter un pareil amour.

III. Cependant les Anglois après avoir paſſé le Pertuis d'Antioche, ſe déterminerent le 23 à attaquer l'Iſle d'Aix. Cet Iſlot à un bon mouillage, & un petit fort pour protéger les navires qui y ſont à l'ancre. Il eſt ſitué près de la Côte,

entre Rochefort & la Rochelle, & cette manœuvre laiſſoit encore ignorer à laquelle des deux Places ils en vouloient. Dès qu'ils eurent formé ce deſſein ils détacherent deux navires de leur avant-garde pour foudroyer les retranchemens & le donjon. L'un des deux (le Magnanime de 74 canons) vint s'emboſſer devant l'Iſle à la demie portée du mouſquet, & fit une décharge ſi furieuſe, qu'elle démonta le canon des aſſiégés ; tandis que l'autre d'un peu plus loin, détruiſoit le donjon ſur lequel ſes boulets portoient à pleine volée. La garniſon conſiſtant en deux cents cinquante hommes de milices, ne pouvant réſiſter à un feu ſi terrible, ſe rendit précipitamment priſonniere de guerre, dans la crainte d'être écraſée ſous les ruines du Fort.

On a prétendu que rien n'eût été ſi facile que d'enlever aux Anglois la gloire de cette conquête, ou du moins la leur faire payer un peu cher. La batterie à Barbette des retranchemens pouvoit couler bas le Magnanime. Mais ce-

lui qui commandoit, peu au fait apparemment des diſtances ſur la mer, croyant que le navire étoit aſſez proche pour lui lacher ſa bordée, ordonna de faire feu. Mais à peine ſes boulets firent-ils la moitié du chemin ; le Capitaine du Vaiſſeau profitant de cette faute, força de manœuvre pour arriver, & eut le temps de lâcher la ſienne avant qu'on eut celui de recharger.

Dès que les Anglois ſe furent emparés de l'Iſle d'Aix, ils tournerent leurs voiles du côté du Fort de Fouras. Il eſt ſitué à l'embouchure de la Charante, & ſa priſe pouvoit leur faciliter l'entrée de cette riviere. Une partie de leurs vaiſſeaux paſſa par le grand canal entre l'Iſle d'Aix & celle d'Oleron, tandis que d'autres en traverſoient un petit très-dangereux, entre cette premiere Iſle & la pointe de Fouras. Ils ſe formerent enſuite en bataille en face du Fort. Les intervalles des navires étoient occupés par une forêt de petits bâtimens remplis de troupes de terre, & tout annonçoit un débarque-

ment pour ce jour-là. Cependant tout cet appareil ne produisit aucun effet. Le Marquis de Langeron à qui le Maréchal avoit confié la défense de la Côte, depuis la Rochelle jusques à la Charante, avoit fait entrer cinq cens hommes d'Infanterie dans le Fort, & si bien dispersé sur le rivage le reste de ses troupes, qu'ils n'oserent rien hasarder. On prétend même, que pour en imposer à l'ennemi sur la quantité de son monde, il avoit fait placer de loin en loin des Tambours, qui battant des marches différentes, sembloient annoncer l'arrivée de différents corps de troupes.

Quoiqu'il en soit, après avoir essayé de bombarder le Fort sans pouvoir y réussir, parce que leurs galiotes ne purent s'approcher assez près; la flotte fit un mouvement qui sembloit menacer l'Isle de Retz, puis tout à coup vint se présenter en bataille devant la Rochelle. Les François qui du rivage & de dessus les remparts de la ville, avoient le loisir d'examiner leurs évolutions, ne prirent

point le change, ſur les différents objets qu'elles pouvoient avoir; tranquiles dans leurs poſtes, & à portée de pouvoir facilement ſe réunir, ils ſembloient regarder avec indifférence les diverſes tentatives qu'ils lui voyoient eſſayer. Enfin le premier Octobre vers les ſix heures du matin, on lui vit reprendre le chemin du pertuis d'Antioche, & à midi il ne paroiſſoit aucun voile à l'horiſon.

Les deux cens cinquante priſonniers que les Anglois firent dans l'Iſle d'Aix, & la démolition du Fort, furent les ſeuls avantages qu'ils retirerent d'un armement qui leur coutoit ſi cher, & avec lequel ils s'étoient promis la deſtruction du Port de Rochefort, & la conquête d'une partie de nos Provinces Maritimes. L'Amiral Hauvke qui conduiſoit cette entrepriſe, & le Général Mordaunt qui commandoit les troupes de terre, s'accuſerent l'un & l'autre à leur arrivée en Angleterre, de n'avoir pas ſçu employer à propos les moyens qui l'euſſent pû faire réuſſir. On leur donna des Commiſſaires

pour examiner leur conduite, mais bien loin que leur sort eût rien de si déplorable que celui de l'infortuné Bing; on vit l'année suivante l'Amiral reparoître sur les mers avec l'agrément & la confiance de la Nation. La fureur barbare du peuple s'étoit éteinte dans le sang de ce Grand homme; & les nouveaux Ministres de la Cour, ayant acquis assez d'ascendant sur lui par l'appareil imposant des mesures qu'ils prenoient pour reparer les pertes de leurs Prédécesseurs, n'avoient pas besoin de lui sacrifier de pareilles victimes.

IX. En effet, dès le commencement de l'année 1758, il sortit des Ports d'Angleterre deux flottes considérables, l'une commandée par l'Amiral Boscaven prit la route de l'Amérique; & l'autre par le même Hauvke vint croiser dans les mers de France pour veiller au mouvement des Escadres de Brest & de Rochefort, & empêcher s'il étoit possible, que les François ne pussent envoyer du secours dans ces Contrées, cette seconde flotte revint dans les parages de la Rochelle,

mais son apparition n'y causa aucune frayeur. On étoit sur ses gardes, & après avoir demeuré trois à quatre jours à la rade des Basques, on lui vit reprendre le chemin d'Angleterre.

Cependant ces deux armemens n'étoient rien en comparaison d'un troisieme qui se préparoit à Portsmouth. On eût dit aux mouvemens qu'on se donnoit à ce sujet, & aux exagérations qu'on répandoit au dehors sur le nombre des Troupes & des Matelots qui devoient s'y embarquer, que toute la Nation alloit quitter ses foyers, pour venir renouveller en France les dévastations & les malheurs des regnes d'Henri VI & de Charles VII. Il étoit composé de vingt-huit vaisseaux de ligne depuis soixante jusques à cent pieces de canons, de quatre galliotes à bombes, neuf frégates, & de cent vingt bâtimens de transports, environ vingt mille hommes de troupes tant Infanterie que Cavalerie s'y devoient embarquer avec un gros train d'artillerie, & tous les ustenciles & les munitions propres à

un ſiége. Le Lord Anſon commandoit la flotte en chef, ayant ſous lui les Amiraux Hauvke & Knovles, & le commandement de l'armée de terre étoit deſtiné au Duc de de Malbouroug.

V. A la ſortie du Port de Portsmouth, les Anglois cinglerent droit vers St. Malo, comptant ſurprendre cette ville d'emblée, & en faire une Place d'armes pour aſſurer leur retour, & étendre enſuite leurs contributions dans toute la Province. La facilité qu'ils trouverent à débarquer à Cancale ſans éprouver la moindre réſiſtance, augmenta en eux cette opinion, par l'eſpérance qu'ils avoient de pouvoir attaquer la Place par terre & par mer. Mais la réſiſtance qu'on ſe préparoit de leur oppoſer, les meſures qu'on prenoit dans la ville pour leur en rendre les approches difficiles & dangereuſes, le courage de la Garniſon, peu nombreuſe à la vérité, mais ſecondé de celui des Bourgeois intéreſſés à leur propre défenſe, & par deſſus tout cela l'activité & la prudence du Duc d'Aiguillon, qui dans

l'intérieur des terres rassembloit les divers régimens répandus dans la Province pour marcher à leur rencontre, rendirent tous leurs efforts inutiles.

Dès que le débarquement eut été effectué, les Anglois employerent le lendemain de cette journée à former un espece de camp retranché dans les environs de Cancale pour assurer leur retraite. Ensuite se porterent à Paramé & à St. Servan qui est comme un fauxbourg de St. Malo situé au bout de la digue ou Sillon qui joint cette ville à la terre ferme. Ils y établirent une batterie pour foudroyer la porte de Dinan, le feu des remparts l'ayant démontée, ils chercherent à en établir une autre du côté des Moulins du Sillon; tandis qu'ils y étoient occupés on fit un si grand feu sur eux du Château, des remparts, & du Fort Royal, que désespérant de pouvoir réussir par cet endroit, ils prirent le parti de se retirer à Paramé, après avoir brûlé la Boulangerie & la Corderie de St. Servan, tandis que leur flotte détruisoit ou

couloit

couloit bas les vaiſſeaux Corſaires ou Marchands qui ſe trouverent dans le Port & à la rade de Solidor.

Dans l'intervalle que les Anglois s'étoient avancés de Paramé à St. Servant, le Duc d'Aiguillon avoit trouvé le moyen d'entrer dans la ville avec cinquante Dragons à pied, & un détachement du régiment de Talaru. Ce ſecours & les motifs de leur propre défenſe, avoit tellement relevé le courage des habitans, qu'on leur vit faire coup ſur coup deux ſorties accompagnées de quelques troupes reglées, & dans leſquelles ils tuerent beaucoup de monde aux ennemis. Depuis ſon départ ils en préparoient une troiſieme plus conſidérable, lorſqu'on apprit que ceux qui avoient paru à St. Servant ſe retiroient ſur Paramé vers le gros de leur armée qui y étoit campée.

Cette manœuvre faiſant croire aux Malouins, que l'ennemi ne s'étoit déterminé à faire ce mouvement que pour revenir avec de plus grandes forces, tenter peut-être un aſſaut général. Ils reſterent ſur

leurs gardes dans la ville, dans l'intention de les bien recevoir. Mais quelques Volontaires étant sortis de la Place pour sonder leurs desseins, apprirent en rentrant qu'ils avoient levé leur camp de Paramé, & prenoient le chemin de leur embarquement. Et quelque temps après on sçu d'un Matelot François, qui prisonnier sur leur vaisseau s'étoit sauvé à la nage, qu'il se rembarquoient à force.

Le départ précipité des Anglois, parut être cependant l'effet de la crainte qu'ils eurent de se voir coupés par le Duc d'Aiguillon, qui du poste important qu'il avoit pris à Dinan, se disposoit à les prévenir à Cancale, dès que les troupes qui marchoient à grandes journées pour l'y venir joindre seroient arrivées. Effectivement, s'ils eussent tardé de quelques jours à prendre ce parti, leur position devenoit d'autant plus dangereuse, qu'ils auroient eu à combattre & l'armée qui se formoit, & les habitans du pays, justement irrités des ravages qu'ils avoient fait éprouver à la petite portion de terrein

ſur laquelle ils s'étoient étendus, & de l'enlevement & de la profanation des objets de leur culte, qu'on leur reprocha d'avoir été chercher juſques dans les tombeaux où ils avoient été déposés, comme dans des aſiles inviolables à toutes les Nations.

VI. Les Anglois après avoir été contraints de reſter quelque temps à la rade de Cancale, par rapport aux vents contraires qui ne leur permettoient pas de s'éloigner du rivage, partirent enfin dès qu'ils eurent changés, & furent répandre de nouvelles allarmes ſur les autres Côtes du Royaume. Deux fois ils ſe préſenterent devant le Havre en ordre de bataille, mais jugeant aux mouvemens qui ſe faiſoient ſur la Côte & dans la Ville, qu'il n'étoit pas ſûr pour eux d'y débarquer, ils ſe rabattirent tout d'un coup ſur Cherbourg. Ce fut le 28 Juin vers les quatre heures du matin qu'on les apperçut du haut de la montagne du Roule, & ſur les ſept heures ils entrerent dans la rade. Leur deſſein paroiſſoit

être de s'emparer du fort de la Baie de Ste Anne, & on fut confirmé dans cette idée en voyant plusieurs de leurs vaisseaux & frégates venir ranger les batteries du fort & de la côte. Mais le Comte de Raymond Commandant de la Province, & le Duc d'Harcourt qui étoit entré dans la ville le 29 avec quelques troupes, surent si bien disposer toutes choses, que leur tentative fut encore inutile de ce côté. Après avoir essuyé quelques bordées de nos batteries, on leur entendit donner le signal de retraite, & peu après on les vit appareiller tous ensemble & reprendre le chemin de leurs Côtes.

Le séjour des Anglois dans leurs Ports ne fut pas de longue durée. Ils n'avoient pris ce parti que pour rafraîchir leur flotte, sur laquelle il y avoit beaucoup de malades, & pour prendre de nouvelles troupes qui les attendoient dans l'Isle de Vigth. Il parut même qu'ils méditoient quelque entreprise plus importante encore que les précédentes. Le Prince Edouard frere puîné du Prince de Galles

étoit monté ſur la flotte pour en recueillir les honneurs.

VII. Dès que tout fut préparé, ils reparurent le 7 Août à la vue de Cherbourg ; & exécuterent leur débarquement à la Baie du Marais à deux lieues à l'oueſt de la ville ; nos troupes voulurent faire quelques réſiſtances, mais trop peu nombreuſes pour s'y oppoſer efficacement, elles prirent le parti de ſe retirer ſous Valogne, en attendant que les divers détachemens qui marchoient à leur ſecours les euſſent joint.

Les Anglois maîtres de Cherbourg, publierent qu'ils vouloient s'y maintenir. Leurs troupes, l'élite des régiments Anglois montoient à douze mille hommes d'Infanterie, douze compagnies de Grenadiers, & trois cens hommes de Cavalerie. Ils avoient fait des retranchemens ſur toutes les hauteurs voiſines de la côte & de la ville qu'ils avoient garnis d'artillerie ; & après avoir ainſi pourvu à la ſûreté de leur conquête, ils ſe diſpoſoient à marcher en avant pour tomber ſur le camp de Valogne.

Les précautions du Maréchal de Luxembourg, envoyé à la défenſe de la Province ne leur permit pas cependant d'exécuter ce deſſein. Dès qu'il eut appris leur deſcente, il avoit donné ordre aux Garniſons de St. Lo & de Coutance, ainſi qu'aux troupes qui avoient ci-devant campé près de Grand'Ville, de marcher en toute diligence vers Valogne. Ses ordres avoient été ſi ponctuellement exécutées que le 11 il y avoit déjà dans le camp dix Bataillons d'Infanterie, deux Régimens de Cavalerie, un de Dragons & ſix Bataillons de Gardes-Côtes. Il ſe crut alors aſſez en force pour marcher à l'ennemi, mais les Anglois avertis de toutes ces diſpoſitions par les déſerteurs du Régiment de Clare Irlandois, bien loin de penſer à marcher en avant ainſi qu'ils l'avoient publiés dans la ville, ne ſongerent au contraire qu'à préparer toutes choſes pour leur embarquement.

Dès qu'ils furent certains qu'on ſe diſpoſoit à les venir attaquer, ils montrerent autant d'empreſſement à éviter la rencon-

tre de notre armée, alors égale en nombre à la leur, qu'ils avoient auparavant témoigné de confiance lorſqu'ils avoient obligé la petite garniſon de Cherbourg à leur abandonner la place. Le 16 tout fut rembarqué, & s'ils reſterent encore quelques jours dans la rade ce ne fut qu'en attendant que les vents favorables puſſent les conduire à de nouveaux exploits ſur quelque autre endroit de nos Côtes.

Au déſeſpoir de n'avoir pu joindre l'ennemi avant qu'il ſe fût rembarqué, ſe joignit la douleur & la pitié, qu'excita dans tous les cœurs ſenſibles la vue des ravages & des dépradations qu'ils avoient exercés dans la ville & aux environs. Non contens d'avoir comblé le port & démoli les fortifications de la place, ce que le triſte droit de la guerre ſembloit leur permettre ; on les vit contre le droit des gens dévaſter la campagne dans tous les endroits où ils purent s'étendre, enlever les meubles & les beſtiaux, & ce que la poſtérité ne ſauroit apprendre

ſans ſe ſouvenir des horreurs que commirent ſur nos côtes les brigands du Nord dans le neuvieme ſiecle, ou des pirateries qu'exercent aſſez ſouvent ſur les côtes d'Italie & d'Eſpagne les barbares d'Afrique; des familles entieres de Matelots, hommes, femmes & enfans, ſe virent tranſportés de force en Angleterre, & obligés ainſi de devenir les complices des dévaſtations des ennemis de leur Nation.

Du ſyſtême d'équilibre occaſionné en Europe depuis quelques ſiécles par la quantité des Potentats de cette Partie du monde, les uns foibles, les autres plus ou moins puiſſans, s'étoit formée pour le bonheur des Peuples, la convention politique du droit des gens, qui ſans être écrite nulle part étoit cependant toujours reſpectée malgré les guerres continuelles que les divers intérêts de tant de Souverains rendoient inévitables. Si quelquefois on s'en étoit écarté, ces exemples étoient rares, & n'avoient été regardés que comme l'effet de l'animoſité brutale de quelques chefs particuliers, le cri gé-

néral de toutes les nations avoit toujours revendiqué ſes droits. Ce ne fut guere que pendant le cours de la guerre de 1742 qu'il commença à ſouffrir quelque atteinte. Celle dont j'écris l'hiſtoire deviendra peut-être pour nos deſcendans l'époque malheureuſe de ſon extinction.

VIII. Au ſortir de la rade de Cherbourg les Anglois tournerent leurs voiles vers les côtes de Bretagne. Ils parurent à l'ancre à la hauteur du Cap Frehelé, & ſe déterminerent à exécuter leur débarquement à l'anſe de St. Briac en avant de St. Caſt. Dès que le Duc d'Aiguillon, qui pour lors étoit à Breſt, eut eu avis de leur deſcente, il s'étoit mis à la tête des troupes cantonnées aux environs de cette ville, & s'étoit porté directement ſur Lambale, tandis que les autres Régimens répandus dans la Province marchoient par ſes ordres vers ce point de réunion.

Il apprit en arrivant le 6 Septembre à Lambale, que les Anglois avoient établi leur camp entre St. Briac & Dinar.

& qu'ils avoient poussés des détachemens jusques à Ploubalay & Pleurtuit, à deux lieues de Dinan. Sur cette nouvelle il fit avancer dès la nuit même sur cette ville les troupes que M. Daubigny avoit amenées de Treguyer, & qui venoient d'arriver à Lambale en deux marches forcées. Ce poste très-important, tant parce qu'il assuroit la communication de St. Malo, que parce que les subsistances de l'armée y étoient renfermées, fut occupé le 7 avant midi. Celui de Plancouet le fut en même temps ; de sorte que les démarches de l'ennemi étoient éclairées de près de tous les côtés.

Le même jour le Duc d'Aiguillon s'étant porté en avant à trois lieues de Lambale, apprit à l'entrée de la nuit que les Anglois qui avoient levé leur camp de St. Briac le matin, marchoient par leur droite pour se poster sur le Guildo, dans le dessein de le passer au gué le lendemain à une petite lieue de Plancouet. Ce mouvement le détermina à leur donner de l'inquiétude sur leur gauche ; pour

cet effet il ordonna à M. d'Aubigny de s'avancer ſur Plouer avec un corps aſſez conſidérable de troupes, & de pouſſer un détachement aux ordres du Chevalier de Polignac juſques à Pleurtuit, tandis que le Marquis de la Chatre avoit ordre de ſortir de St. Malo, & ſe porter juſques à Ploubalay, & qu'il devoit envoyer en avant un corps de troupes pour communiquer avec le Chevalier de Polignac.

Cependant les Anglois avançoient toujours après avoir paſſé le Guildo ainſi qu'ils ſe l'étoient propoſé. Ils pouſſerent le lendemain juſques à Matignon où ils établirent leur camp ; mais éclairés de toutes parts, & pour ainſi dire entourés, à peine eurent-ils reſté un jour dans ce poſte, que voyant l'impoſſibilité de pouvoir avancer davantage, ils penſerent à regagner leurs vaiſſeaux, & commencerent à ſe replier à la pointe du jour ſur St. Caſt. M. Dubroc, qui du poſte de St. Potan, étoit le plus à portée d'être informé de leur mouvement, ne ſe fut pas plutôt apperçu de leur retraite qu'il

ſe mit à leur pourſuite, après avoir fait avertir M. de Balleroy de le ſuivre, afin d'être ſoutenu.

Sur les avis qu'en eut le Duc d'Aiguillon, il ne douta plus que le moment ne fut enfin arrivé de venger la Nation des allarmes trop ſouvent réitérées qu'ils avoient répandus ſur nos côtes. Il courut au galop à la tête des Dragons de Marbœuf joindre la colonne de M. Dubroc, qui déjà ſe formoit en bataille ſur les hauteurs de St. Caſt en préſence des ennemis, pareillement rangés ſur la plage dans le fond de l'anſe, derriere des dunes & des retranchemens qu'ils avoient faits pour protéger leur embarquement. Cependant le reſte de l'armée arrivoit avec une célérité incroyable, & ſe rangeoit en arrivant malgré l'artillerie del cinq frégates, & le feu de la mouſqueterie des huniers de ces bâtimens. Dès que l'attaque fut décidée tous les différents corps tomberent ſur l'ennemi avec une ardeur qu'il eſt difficile de décrire.

Le Comte de Balleroy devoit ſe lon-

ger par des haies & une rampe de ſable, qui conduiſoient à la gauche de leur retranchement. M. d'Aubigny devoit ſe porter ſur leur droite, & l'attaque du centre étoit reſervée à M. Dubroc. Toutes ces diſpoſitions s'exécuterent avec un concert ſi unanime, & une activité ſi ſinguliere, que l'ennemi preſſé de toutes parts, prit alors une réſolution hardie & courageuſe, qui eût pu ralentir l'ardeur de nos troupes, & donner le temps à une grande partie des leurs de gagner leurs vaiſſeaux. Ils formerent un bataillon quarré par leur centre, & parurent déterminés à marcher en avant. Mais tout étoit prévu ; l'artillerie commandée par M. de Ville-Patour, fit quelques décharges ſi à propos ſur cette colonne, qu'elle la culbuta preſque toute entiere. Alors le combat devint général, & ce ne fut plus qu'une boucherie. Ceux qui reſtoient ſur la plage, & ceux dans ce moment qui a force de rame ou à la nage, s'éfforçoient de gagner leurs vaiſſeaux, tout fut tué, noyé, ou fait priſonnier ; au point que

les ennemis eux-mêmes avouerent, que de douze Compagnies de Grenadiers, & de tous les Volontaires de la Marine qui avoient fait l'arriere-garde, il ne s'en étoit pas rembarqué un ſeul homme.

IX. Tandis qu'on étoit en garde ſur les Côtes de France contre les entrepriſes des Anglois, & qu'on leur faiſoit ſentir combien il étoit difficile d'y rien entreprendre; les ſuccès en Amérique étoient balancés. Les François depuis le commencement de la guerre avoient toujours conſervé la ſupériorité en Canada. Depuis l'arrivée de M. de Moncalm dans ce pays, les Anglois avoient échoué dans toutes leurs entrepriſes, par la précaution qu'avoit eu le Marquis de Vaudreuil Gouverneur de ces Provinces, de tenir tout l'hyver en campagne des détachemens de Sauvages & de Canadiens, qui portant la déſolation & la terreur dans les colonies ennemies, aſſuroient la tranquillité des nôtres, & contenant les Garniſons de leurs Forts, ſervoient encore à inſtruire des préparatifs que les Anglois

pourroient faire pour nous venir attaquer au printemps.

Ce fut par ce moyen qu'on fut informé qu'ils faiſoient au Fort St. George ſur le Lac du St. Sacrement, des amas conſidérables de vivres & de munitions de guerre, & qu'ils avoient raſſemblés un grand nombre de bateaux , comme s'ils euſſent eu deſſein, non-ſeulement de s'emparer de la navigation du Lac, mais encore de menacer le Canada par ſon centre, & d'y faire une irruption.

Pour leur en ôter les moyens, M. de Vaudreuil forma le projet de détruire tous ces amas d'approviſionnement, & de s'emparer enſuite du Fort St. George, pour ſe délivrer pour toujours de l'inquiétude que l'ennemi lui donnoit dans cette partie.

X. Pour y parvenir il fit d'abord marcher un détachement de quinze cens hommes Canadiens & Sauvages, ſous les ordres de M. Rigaud de Vaudreuil, Gouverneur des trois Rivieres ; qui après une marche pénible ſur la glace du Lac,

parvint à brûler tous les batteaux, les magasins & les munitions qu'ils renfermoient, de sorte que le Fort, qui malgré les efforts qu'il avoit fait par de continuelles décharges d'artillerie pour troubler cette expédition, se trouvant isolé après l'incendie, sembloit promettre une conquête sûre, dès que la saison permettroit d'en entreprendre le siége.

En effet, dès les premiers beaux jours du printemps, pour ne point perdre le fruit de l'expédition de M. Rigaud, on avoit envoyé M. de Bourlemarque Colonel d'Infanterie au Fort de Carillon, pour préparer toutes choses pour la marche de l'armée. Et peu de temps après M. de Moncalm l'y étoit venu joindre avec six bataillons de troupes de terre, des détachemens de Milice Canadienne, & plusieurs partis Sauvages, le tout au nombre d'environ huit mille hommes. Tout ayant été préparé en peu de jours; la premiere expédition qu'on tenta, fut de s'emparer du poste important du portage du Lac, tant pour faciliter les approches

du

du Fort St. George, que pour assurer la communication avec le dépôt des vivres qu'on étoit obligé de faire venir des Colonies voisines.

Quoique j'aye toujours évité d'entrer dans des details de Journalistes ; & que je ne me sois proposé d'autre but que celui d'exposer aux yeux du Lecteur le tableau des grands événemens de cette guerre ; je me suis cependant persuadé qu'on ne me sçauroit pas mauvais gré, d'être entré plus particulierement dans les détails de cette campagne ; parce que j'ai pensé qu'on pourroit être curieux de se former une idée des opérations militaires dans un pays presque désert, & aussi éloigné de nous par la distance des lieux, que ses habitans le sont de nos usages & de nos moeurs.

Ce fut encore Mr. de Rigaud qui fut chargé de s'emparer du portage du lac. Dès qu'il s'y fut posté, en attendant que la grande Armée pût marcher en avant, il envoya trois détachemens à la découverte, pour sonder la contenance de l'ennemi.

Le premier composé seulement de dix hommes sous le commandement de Mr. de Saint Ours, rencontra sur le lac plusieurs canots, dans lesquels il y avoit cent trente Anglois : il n'hésita point malgré la superiorité du nombre à les attaquer, & quoiqu'il se vit blessé à la premiere décharge, il se battit avec tant de courage, qu'il les contraignit à reprendre le chemin du fort.

Le second beaucoup plus considérable commandé par Mr. Marin, étoit destiné à donner le change aux Anglois sur le véritable objet de cette entreprise, en se portant du côté du Fort Edouard, éloigné de quelques lieues du fort Saint George. Il se fit précéder par huit Sauvages, qui à quelque distance du Fort tomberent sur un poste de quarante hommes, tuerent le Commandant à la premiere décharge, & mirent le reste en fuite ; ce qui ayant facilité l'approche du reste du détachement composé de cent cinquante hommes, Mr. Marin se détermina sur le champ à marcher au camp ennemi pour lui en imposer,

tandis que par ſes diſcours & ſon exemple, il inſpiroit à ſa petite troupe le courage dont il étoit animé ; les Anglois indignés qu'il eût été aſſez hardi pour les venir inſulter juſques aux pieds de leurs retranchemens avec une poignée de monde, en ſortirent au nombre d'environ deux mille hommes dans le deſſein de l'envelo- per ; mais il les reçut de ſi bonne grace, & ſe défendit avec tant d'intrépidité, qu'après deux heures de combat, ils ſe virent contraints de rentrer dans leur camp, laiſſant deux cens des leurs ſur le champ de bataille, à quarante deſquels les Sauvages leverent la chevelure.

Enfin le troiſiéme, aux ordres de Mr. Corbieres, devoit examiner les mouvemens des Anglois ſur le lac, & pour cet effet il s'étoit embuſqué dans un endroit ſi commode, qu'il étoit à portée d'éclairer toutes leurs démarches. A peine eut-il reſté une journée dans ce poſte, qu'il apperçut ſur le Lac vingt berges & deux eſquifs remplies de trois cens Anglois, commandés par le Colonel Parker, cinq

Capitaines & ſix autres Officiers. Les Anglois avoient encore dans cette occaſion la ſupériorité du nombre, cependant ils ne firent, pour ainſi dire, aucune réſiſtance : on leur prit dix-huit berges & les deux eſquifs ; on fit cent ſoixante priſonniers, tout le reſte fut tué ou noyé, à l'exception des deux berges qui échapperent à la faveur de la nuit, il n'y eut pas un François de tué, un ſeul Sauvage fut bleſſé aſſez légérement.

Ces petits combats de peu de conſéquence en eux-mêmes, le devenoient cependant beaucoup, ſur-tout au commencement d'une campagne, où il importoit extrêmement d'inſpirer aux Sauvages, alliés des François, cette eſpece de courage qui ſe met au-deſſus des dangers les plus évidens, & de la ſupériorité du nombre dans les ennemis, & qui fait la vertu favorite de ces Nations Guerrieres.

XI. Tandis que ces choſes ſe paſſoient, Mr. de Montcalm campé ſous le Fort Carillon avec la grande Armée, s'occupoit des diſpoſitions de ſa marche. Il forma

des bataillons des Miliciens de la Colonie afin qu'ils puſſent faire le ſervice & rouler avec les troupes de terre. Il donna à Mr. de Villiers frere de l'infortuné Jumonville, un corps de trois cens volontaires Canadiens pour les coups de main. Les Sauvages commandés par leurs Chefs, faiſoient un corps à part d'environ deux mille hommes : tout étant préparé, & le ſervice de tous les différens corps de l'Armée ayant été régle, on ſe diſpoſa à partir.

Il étoit queſtion de tranſporter par terre & à bras d'homme depuis Carillon juſques au Lac, non-ſeulement l'artillerie & les munitions de guerre & de bouche, mais encore les bateaux & les canots néceſſaires pour le tranſport de l'Armée. Cette opération qui eût éffrayé tout autre Nation que des Canadiens, & des Sauvages accoutumés à ces ſortes de portages, fut finie dans la nuit du 31 Juillet au premier Août.

Dès la veille, Mr. de Montcalm avoit fait partir Mr. de Levis avec un détache-

ment de deux mille cinq cens hommes, composé de six compagnies de grenadiers, huit piquets des Volontaires de Villiers, mille Canadiens, & cinq cens Sauvages, pour marcher à travers les bois, assurer la navigation de l'Armée, reconnoître & couvrir ses débarquements : malgré les difficultés de cette marche, cet Officier prit poste le lendemain au soir à la baie de *Ganaouské*, qui n'est qu'à quatre lieues du fort Saint George.

Le premier Août l'Armée s'embarqua, & arriva le lendemain à la pointe du jour dans cette même baie : alors le Chevalier de Levis, formant toujours l'avant-garde avec son détachement se porta en avant à une lieue du fort Anglois, & tandis que l'Armée le cotoyoit sur le Lac, après avoir découvert une anse propre au débarquement de l'artillerie, il resta en bataille pour le protéger.

Des prisonniers qui furent faits dans la nuit par des patrouilles de Canadiens & des Sauvages, rapporterent alors que le nombre des ennemis pouvoit monter

à trois mille hommes, dont cinq cens étoient renfermés dans le Fort, & le reste dans un camp retranché, situé sur une hauteur à deux cens toises de la Place, & à portée d'en raffraichir continuellement la Garnison : Ils ajouterent qu'au signal d'un coup de canon toutes les troupes devoient prendre les armes.

Ce rapport s'accordant avec les observations qu'avoit déja faites Mr. de Levis, Mr. de Montcalm fit marcher son Armée en bataille du côté du Fort, Mr. de Rigaud à la droite, Mr. de Bourlemarque à la gauche, & lui dans le centre. Tandis que Mr. de Levis faisoit toujours l'avant-garde, & qu'on avoit laissé Mr. Privat avec cinq cens hommes à la garde des batteaux & de l'artillerie.

En marchant ainsi, on arriva à la vue du Fort, & l'invertissement en fut sur le champ formé. Mr. de Bourlemarque assit son camp, la gauche au Lac, & la droite à des ravines extrêmement profondes. Le Chevalier de Levis étoit posté avec son avant-garde sur le chemin du fort

Saint George au fort Edouard, & lui avec le reſte de l'Armée occupoit le reſte du terrein qui étoit entre ces deux corps.

Cependant comme le corps de Mr. de Levis lui parut trop éloigné, il le fit rapprocher ; & pour que l'ennemi ne s'apperçût point qu'il eût fait aucun changement dans les diſpoſitions de ſon attaque, il donna ordre à Mr. de Viliers, de veiller avec ſes Volontaires & les Milices aux mouvemens des ennemis du côté du Fort Edouard, & de leur donner à croire par des mouvemens continuels que ce poſte étoit encore occupé.

Dès que tout fut en ordre, on ouvrit la tranchée à 350 toiſes de la Place : on établit deux batteries avec leur communication avec la paralelle ; mais ces batteries ayant attiré dans cet endroit le feu de l'artillerie de la Place, & la gauche du camp s'y trouvant trop expoſée, on fut obligé de la retirer un peu plus en arriere.

Il n'y avoit que trois jours que la tranchée étoit ouverte, & on approchoit tou-

jours de la Place aſſez promptement, pour qu'on pût eſpérer qu'elle ne tiendroit pas long-temps, lorſqu'on apprit par des lettres interceptées du Général *Vvebb*, Gouverneur du Fort Edouard, qu'il nattendoit que l'arrivée de quelques corps de Milices pour marcher en force à l'Armée Françoiſe & la combatrte. Cet avis détermina Mr. de Montcalm à pouſſer le ſiege avec encore plus de vigeur; il fit conſtruire pluſieurs batteries nouvelles, & augmenta du double le nombre des travailleurs.

La tranchée étoit pouſſée juſques à cent toiſes du foſſé, lorſque les ennemis dans la nuit du 7 au 8, croyant interrompre nos travaux, firent ſortir trois cens hommes du camp retranché, dans le deſſein de ſe jetter ſur les travailleurs; mais M. de Villiers s'en étant apperçu, tomba ſur eux avec ce qu'il trouva prêts de Canadiens & de Sauvages, & après leur avoir tué une ſoixantaine d'hommes, il les contraignit de rentrer dans leur camp.

Le travail de la nuit avoit conduit à un marais d'environ 50 toiſes de paſſage qu'un côteau qui le bordoit mettoit à couvert des batteries de la Place, à l'exception de dix toiſes de longueur qui étoient à découvert. Quoiqu'en plein jour, M. de Moncalm fit faire ce paſſage comme celui d'un foſſé de Place rempli d'eau; les Sapeurs s'y porterent avec tant de vivacité, que malgré le feu du canon & de la mouſqueterie des ennemis, il fut achevé dans la matinée, & qu'avant la nuit une chauſſée capable de ſupporter l'artillerie ſe trouva pratiquée dans le marais.

Cependant ce jour-là même, quelques Sauvages ayant rapporté qu'un gros corps d'armée marchoit au ſecours de la Place par le chemin du Fort Edouard, le Chevalier de Levis ſe mit promptement à la tête de la plus grande partie des Canadiens & des Sauvages pour aller à leur rencontre, tandis que M. de Montcalm le ſuivoit de près avec la Brigade de la Reine & une de milice. Dès qu'il

eut joint M. de Levis, il ſe rangeoit en bataille prêt à recevoir l'ennemi ; les Bataillons en colonne ſur le grand chemin, les Canadiens & les Sauvages ſur les ailes dans les bois, lorſqu'il apprit que la nouvelle étoit fauſſe. Il fit alors rentrer les troupes dans le camp dans l'ordre qu'elle étoient parties.

Les aſſiégés privés de l'eſpérance du ſecours dont ils avoient pu ſoupçonner les approches, en voyant partir une partie de nos troupes ; voyant d'ailleurs les travaux pouſſés juſques au bord du foſſé, & les batteries de brêche prêtes à être perfectionnées, n'attendirent pas de ſe voir foudroyer par l'artillerie. Dès le 9 au matin ils arborerent pavillon blanc, & envoyerent le Colonel Yong au camp pour regler les Articles de capitulation.

M. de Montcalm, par ménagement pour les Sauvages, voulant répondre à la confiance qu'ils avoient eu en lui depuis le commencement des opérations, & encore les mettre dans l'obligation de ne rien faire de contraire à ce qui ſeroit

arrêté ; crut devoir leur communiquer, & les articles qu'on propoſoit, & ceux qu'il étoit dans l'intention d'accorder. Il convoqua donc ſur le champ un Conſeil général de toutes les Nations, où après avoir fait l'éloge de leur bravoure, & témoigné en particulier à chacun des Chefs, combien il étoit ſatisfait des ſervices qu'ils avoient rendus ; il leur dit : que cette conquête étant principalement dûe à leur courage, par les efforts qu'ils avoient faits, & la bonne volonté & l'ardeur avec laquelle ils s'étoient portés à ſeconder celui des troupes, il n'avoit voulu recevoir aucunes propoſitions de la part de l'ennemi, ſans les leur communiquer ; que puiſque ils avoient partagé le péril avec lui, il étoit juſte qu'ils participaſſent à la gloire de recevoir leurs ſoumiſſions. Les Chefs des Nations pénétrés de reconnoiſſance pour une déférence à laquelle ils ne s'attendoient pas, lui promirent & lui jurerent de le ſuivre par-tout où il voudroit les conduire ; que dans cette circonſtance il étoit le maître

de traiter avec l'ennemi comme il jugeroit à propos, & qu'ils alloient donner des ordres, afin que leurs jeunes-gens ne contrevinſſent en aucune maniere à ce qu'il trouveroit bon d'arrêter.

Au ſortir de ce Conſeil, M. de Montcalm certain que tout ſe paſſeroit dans l'ordre, arrêta avec le Colonel Monro, Commandant de la Place, la Capitulation ſuivante :

1°. Que les troupes tant de la Garniſon que du Camp retranché ſortiroient avec leurs bagages & les honneurs de la Guerre, & qu'elles ſe retireroient au Fort Edouard.

2°. Que pour les garantir contre les Sauvages, elles ſeroient eſcortées par un détachement de troupes Françoiſes, & par les principaux Officiers & Interprêtes attachés aux Sauvages.

3°. Qu'elles ne pourroient ſervir de 18 mois ni contre le Roi & ni ſes Alliés.

4°. Que dans l'eſpace de trois mois, tous les priſonniers François, Canadiens & Sauvages, faits par terre dans l'Amérique Septentrionale, depuis le commen-

ment de la guerre par les Anglois, feroient conduits aux Forts François de la frontiere.

Dès que la Capitulation fut fignée, les François s'emparerent du Fort & le détruifirent; après quoi l'armée fe retira fous le Fort de Carillon, tant pour fe refaire des fatigues du fiége, que pour être à portée de couvrir la frontiere.

XII. L'année fuivante 1758, les Anglois furent les maîtres de la mer; la flotte de M. Dubois de la Motte qui les avoit contenu pendant l'été précédent, & leur avoit empêché d'exécuter les deffeins qu'ils avoient formés contre Louifbourg, étoit rentré dans le Port de Breft avec près de quatre mille malades attaqués du fcorbut, ou plutôt d'une contagion épidémique, qui parut unique dans fon efpece, & qu'on attribua au peu de précautions qu'on prit dans le choix des approvifionnemens de bouche. Il eft vrai que la flotte Angloife commandée par l'Amiral Holbourn, ne fut pas moins maltraitée que celle des François. Dans le temps qu'elle s'attendoit de

profiter de l'état d'impuiſſance où ils étoient, un furieux ouragan avoit diſperſé ſes vaiſſeaux, une partie avoit péri, & le reſte avoit été obligé de regagner les Côtes d'Angleterre dans un état pitoyable; mais la Marine de ce Royaume étoit en état de ſoutenir cet échec par la quantité de ſes vaiſſeaux toujours armés dans ſes ports, ou prêts à l'être, & par la facilité ſinguliere qu'on a dans ce pays ſi libre, d'avoir promptement des Matelots, en enchaînant de force des Citoyens qu'on enleve à leurs familles; & qui malgré leurs chaînes, & la violence qu'on exerce ſur eux, ont encore le préjugé extraordinaire de ſe croire le peuple le plus libre & le plus heureux de la terre.

Il parut bien dès le commencement de cette année que la perte que les vents leur avoit fait eſſuyer, n'avoit en rien diminuée chez eux, ni l'envie de pourſuivre le projet de cette opération manquée, ni le pouvoir d'y réuſſir. On vit paroître ſur les mers deux Eſcadres for-

midables, l'une destinée contre les Côtes de France ainsi que nous l'avons dit plus haut, contenoit nos vaisseaux dans nos Ports. L'autre commandée par l'Amiral Boscaven, cingla vers l'Amérique, où les François n'avoient que quelques vaisseaux à leur opposer; & profitant de cet état d'impuissance où l'inquiétude qu'ils nous donnoient de tout côté nous avoit mis: il leur auroit été bien facile de pousser dans cette partie leurs conquêtes encore plus loin qu'ils ne firent, s'ils eussent trouvé partout les mêmes facilités qui leurs ouvrirent les portes de Louisbourg.

XIII. Ils devoient cependant suivant les apparences réussir par-tout également. Le terrein qu'ils occupent dans le continent de cette partie du monde, est des trois quarts moins étendu que celui des François; beaucoup plus peuplé & plus fertile: Ils peuvent former des Armées nombreuses sur les lieux, & n'ayant à garder qu'une frontiere de peu d'étendue, leur attention étant moins partagée pour la défense, il est probable que partageant

davantage

davantage celle de l'ennemi, il leur eſt plus facile de le prendre au dépourvu. Joignés à tous ces avantages, la liberté qu'ils eurent pendant le cours de cette année, de ſe procurer par mer tous les ſecours, ſoit de troupes, ſoit de munitions dont ils pouvoient avoir beſoin.

Leur deſſein étoit toujours de pénétrer en Canada par le centre. Ils avoient formé pendant l'hyver une Armée de vingt mille hommes des milices du Pays; ſix mille hommes de troupes d'Europe les étoient venus joindre; & le Général *Abercromby* avec ces forces bien ſupérieures à celles des François étoit venu camper ſur la fin de Juin près des ruines du Fort St. George, dans l'intention de commencer les opérations par le ſiége du Fort Carillon.

Les François n'avoient à oppoſer à toutes ces forces qu'environ trois mille hommes de troupes de France, & douze cens tant Canadiens que Sauvages. M. de Montçalm avec ce peu de monde vint

camper ſous le Fort Carillon, & attendit que l'ennemi l'y vînt attaquer. Il avoit pris la précaution de faire environner ſon camp d'un retranchement épais formé d'arbres entaſſés les uns ſur les autres, dont les branches rompues par dehors, faiſoient l'effet des chevaux de friſe, à peine le travail étoit-il achevé qu'on apprit que l'ennemi s'avançoit.

Ce fut le 8 Juillet ſur le midi, que leur Armée débouchant en colonnes, vint ſe jetter avec furie ſur les retranchemens par cinq endroits différens; tout étoit préparé pour les bien recevoir: chaque corps dans ſon poſte faiſoit des efforts incroyables pour repouſſer cette multitude d'ennemis, qui ſe renouvellant à chaque inſtant, ſembloient devoir les accabler. Il y avoit déjà trois heures qu'on ſe battoit, lorſque l'ennemi au déſeſpoir de ne pouvoir forcer les retranchemens, parut ſe déterminer à les tourner par la gauche; mais la colonne qui étoit deſtinée à cette opération, ayant à paſſer ſous le

feu du Régiment de la Sarre, fut ſaluée avec tant de vivacité, qu'elle fut culbutée dans l'inſtant ; un autre qui vint à ſon ſecours, dans le deſſein de tenter un dernier effort, fut reçue de la même maniere. Enfin les Canadiens & les Sauvages étant ſortis des retranchemens, prirent enfin en flanc la colonne qui attaquoit notre droite, & y mirent tellement le déſordre par ce coup imprévu, que l'ennemi rebuté & battu de toutes parts, ne penſa plus qu'à ſe retirer, laiſſant plus de quatre mille morts ſur le champ de bataille avec le Lord How & le Major-Général Spitall.

Leur déroute fut ſi complette, & la conſternation s'étoit ſi généralement emparée de tous les eſprits, que quoique ſupérieurs encore des trois quarts après leur défaite, ils ſe retirerent bien avant dans le pays, abandonnant les poſtes importans de la chûte & du portage, qu'ils euſſent pu conſerver.

Ainſi l'intelligence & la bonne conduite

du Général François, le courage des Troupes qu'il commandoit, & l'attachement des Sauvages à notre parti, sauva encore dans cette occasion le Canada des malheurs d'une irruption sous laquelle il paroissoit devoir succomber.

FIN.

HISTOIRE

DE LA GUERRE

CONTRE

LES ANGLOIS.

HISTOIRE
DE
LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

SECONDE PARTIE.



A GENEVE.



M. DCC. LX.

PRÉFACE.

LOrſque les empiétements des Anglois dans le Canada, & les brigandages qu'ils exercerent ſur mer, eurent enfin obligé la France à leur déclarer la guerre, les premiers ſuccès de cette Couronne, ſemblerent repondre à la juſtice de ſa cauſe.

Les Anglois chaſſés de la Méditerranée par la priſe de Minorque; l'Electorat d'Hanovre ſoumis dans une campagne; toutes les eſpérances

de conquêtes qu'ils avoient médité contre le Canada, détruites par la ſageſſe des meſures qu'on prit pour faire échouer leurs deſſeins : tel eſt d'un côté le tableau que nous offroient les premieres années de cette guerre.

De l'autre, l'alliance à jamais mémorable de l'Autriche avec la France, en éteignant tout-à-coup des jalouſies & des ſemences de diſcorde, qui, pendant deux cents ans, avoient mis les armes à la main de tous les Potentats de l'Europe, fai-

ſoit eſpérer qu'on verroit enfin naître des jours plus ſereins & plus tranquilles ; l'adhéſion des Ruſſes à ce ſyſtême, conçu par le déſir de procurer aux peuples de cette partie du monde un bonheur qu'ils ſembloient ignorer depuis bien des ſiécles, paroiſſoit promettre une réuſſite d'autant plus prompte, qu'on ne concevoit guere comment ceux qui avoient intérêt de s'y oppoſer, pourroient avoir long-tems les moyens de le faire.

Mais il faudroit bien peu connoitre les hommes, & les ressorts qui les font mouvoir, pour s'imaginer que la simple exposition du bonheur qu'on leur préparoit, feroit seule capable de les déterminer à en jouir. Il falloit les contraindre ; & si les efforts qu'on faisoit, sembloient éprouver quelques contradictions, & éloigner de quelques moments le but qu'on s'étoit proposé, il n'étoit pas difficile de concevoir, que plus elles seroient grandes, plus on y

arriveroit ſûrement, par l'épuiſement total des forces & des reſſources de ceux qui avoient oſé prétendre en reculer le terme.

Qui ne ſait ce que peut ſur l'eſprit des hommes le motif de la Religion? Ce reſſort ſaiſi à propos par les Cours de Londres & de Berlin, & manié adroitement par leurs Agents ſecrets, non-ſeulement avoit procuré au Monarque Pruſſien des reſſources abondantes en ſoldats & en argent, de la part d'une grande partie des Puiſſances de

ſa Communion, mais encore avoit fait paſſer en ſes mains, de la part de ceux qui profeſſoient en ſecret le même culte, dans les Etats des Puiſſances qui étoient armées contre lui, des tréſors aſſez conſidérables, & pour ſoutenir le fardeau de tant d'ennemis qu'il avoit ſur les bras, & pour ſe former des intelligences auprès des Miniſtres (*a*), & parmi les Généraux (*b*) des Puiſſances qu'il avoit à combattre.

De-là ces ſuccès brillants, qui, paroiſſants tenir du pro-

(*a*) Beſtuchef.
(*b*) Apraxin.

dige, échauffoient encore l'enthousiasme de ses admirateurs; de-là le peu de tenue des conquêtes de ses Adversaires, dans un pays tout dévoué à ses intérêts, & où trouvant tout autant d'ennemis qu'il y avoit d'habitants; il étoit tout naturel de prévoir que le plus petit échec y pourroit ruiner les affaires sans ressource.

Je ne prétendrai point chercher dans des conjonctures hazardées, & des présomptions audacieuses, d'autres causes de la lenteur des succès des dernieres cam-

pagnes. La dignité de l'hiſtoire n'admet que des vérités reconnues, & rejette avec mépris les imputations odieuſes. Ainſi, fidele au ſyſtême que j'ai ſuivi dans la premiere partie de cet Ouvrage, je continuerai d'expoſer aux yeux du public le tableau des principaux événements, ſuivant les relations les plus accréditées.

Si la vérité peut également plaire à tous les partis, j'aurai atteint le but que je me ſuis propoſé.



SOMMAIRE
DU
LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.



SOMMAIRE

DU LIVRE SEPTIEME.



SOMMAIRE

DU LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.



SOMMAIRE

DU LIVRE NEUVIEME.

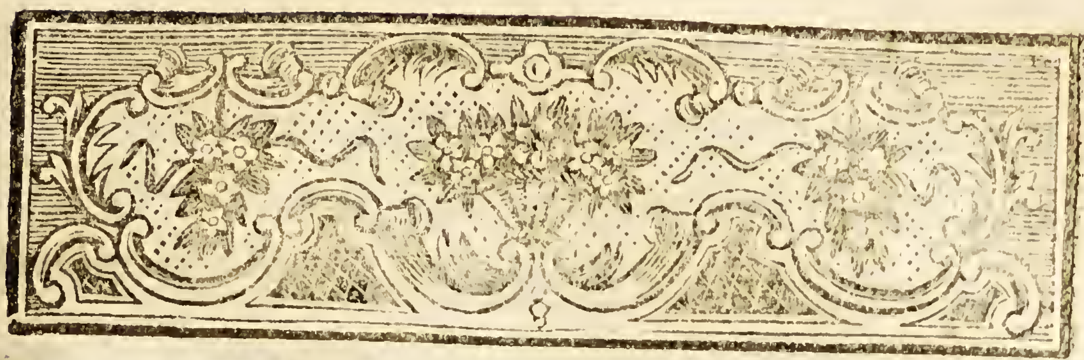


SOMMAIRE

DU LIVRE DIXIEME.



HISTOIRE



HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

LIVRE SIXIEME.

I. LA résolution qu'avoit prise le Maréchal de Richelieu de se borner à ne conserver de l'Electorat d'Hanovre, que la partie située en deçà de l'Aller, ayant nécessairement entrainé la reddition d'Harbourg qui devenoit inutile, à cause de son éloignement; il mit toute son attention à assurer la tranquillité de ses quartiers, tant sur sa gauche du côté du Bas Weser, dans la crainte

que les Hanovriens ne vinſſent à les troubler pendant le peu de tems de repos qu'il comptoit donner à ſes troupes ; que ſur ſa droite du côté d'Halberſtat, où il n'ignoroit pas que les Pruſſiens faiſoient des amas de munitions & d'échelles, comme s'ils euſſent eus deſſein de tenter une ſurpriſe ſur Brunſwik ou Volfenbutel.

II. Effectivement, depuis que les François avoient abandonnée Halberſtat, les Pruſſiens y étoient rentrés au nombre d'environ quatre mille hommes, qui pouvant être ſoutenus par les différents corps de troupes, répandus dans les autres places de cette Principauté, paroiſſoient trop dangereux, pour qu'il pût regarder leur voiſinage ſans inquiétude.

Dans le plan qu'il forma pour aſſurer ſa tranquillité de ce côté, l'enlevement de la garniſon d'Halberſtat en étoit le principal objet. Il étoit d'une conſéquence infinie que l'affaire ſe paſſât dans le plus grand ſecret, dans la crainte que les quatre mille hommes qu'on vouloit ſurprendre

ne trouvaſſent le moyen de s'échapper, s'il étoit évanté. Ces meſures paroiſſoient ſi juſtes que la réuſſite en étoit preſque certaine. Trois différents corps de troupes devoient partir à l'heure indiquée des différents points de réunion, qu'on leur avoit aſſigné, & ſe porter à l'inſçu les uns des autres dans les environs de la ville, vers le point d'attaque qui leur étoit deſtiné; mais un évenement imprévu fit manquer l'objet principal de l'expédition; les deux colonnes qui devoient inveſtir la place par le Nord furent retardées par les glaces & les neiges, il n'y eut que celle aux ordres du Comte de Turpin, qui ne trouvant aucun obſtacle ſur la route, arriva à la pointe du jour en face de la porte de Quidlinbourg, & commençoit déjà à faire ſes diſpoſitions pour l'attaque, lorſqu'il fut apperçu par une patrouille ennemie, qui rentrant auſſi-tot dans la place y répandit l'allarme.

Les Pruſſiens ne doutans pas alors que le deſſein des François ne fût de les enlever, ſe déterminerent ſur le champ à

évacuer la ville. Ils avoient d'autant mieux le tems de se préparer, que quoiqu'ils ignorassent au juste les forces de Monsieur de Turpin, ils entrevirent cependant que n'ayant pas assez de monde pour former l'investissement total, ils auroient toujours le loisir de sortir par la porte opposée à son attaque. Pour le faire avec plus de tranquillité, ils firent sortir par la porte de Quidlinbourg un corps considérable de Hussards, tant pour contenir les François, tandis que l'évacuation s'éffectueroit, que pour les empêcher de les venir éclairer de trop près dans leur retraite; & débouchant par la porte de Gruningen; ils se porterent sans être inquiétés vers Ascherfleben, sur les confins de la Principauté d'Anhalt.

Quoique le principal point de l'expédition eût manqué, on en tira cependant cet avantage, d'éloigner l'ennemi des quartiers de la droite. Et comme sa fuite avoit été trop précipitée pour lui permettre d'emmener avec lui les provisions de vivres, qu'il avoit amassées

dans cette place, elles devinrent la proye du vainqueur, un magasin considérable d'échelles, destinées apparamment pour quelque coup de main important fut livré aux flammes ; & dans la crainte qu'il ne lui prit envie de revenir s'établir après le départ des François, on fit sauter une grande partie des murailles de la ville.

III. L'autre point de vue du Maréchal regardoit sa gauche, il lui importoit extrêmement d'empêcher les Hanovriens de pénétrer dans la partie du Bas Weser, parce qu'alors il leur eut été facile de se jetter dans l'Oostfrise, & d'intercepter à l'armée Françoise la communication du Bas Rhin, par où elle tiroit ses munitions & ses recrues. Ayant donc eu des avis certains qu'ils avoient des intelligences sécrettes dans Bremen, & que les Magistrats & le peuple se disposoient à les recevoir dans leurs murs ; sentant de quelle conséquence il étoit de parer un coup aussi important, il se détermina à faire occuper cette ville,

avant que l'ennemi fût en état de le prévenir.

Bremen eſt une ville Impériale ſous la protection du Roi de Dannemarck, quoique Capitale d'un pays qui appartient au Roi d'Angleterre, Electeur d'Hanovre ; elle eſt libre, & gouvernée par ſes Officiers Municipaux. Les François n'ayant rien à démêler avec les Etats neutres de l'empire lui avoient laiſſé, après la capitulation de Cloſterſeven, non ſeulement ſa liberté, mais encore, dans la crainte qu'on ne leur imputât des vues qu'ils n'avoient certainement pas, ils avoient ſoigneuſement évité de donner de l'ombrage à qui que ce fût, en éloignant leurs troupes du territoire de cette ville.

Tous ces ménagemens des François n'ayant faits qu'enhardir l'ennemi à s'en prévaloir, le Maréchal mettant bas toute conſidération par le motif de ſa propre ſureté, donna ordre à M. de Broglio de s'en emparer, & il eut d'autant plus lieu de s'applaudir de cette démarche, que

le tumulte qui s'éleva dans la ville, lorſqu'on ſomma les Magiſtrats de la remettre, ne fit que trop appercevoir leur ſecrette connivance avec le Prince Ferdinand, & fit comprendre combien on avoit eu raiſon de ſe preſſer de le prévenir. Cependant la promeſſe que Monſieur de Broglio leur fit de ne point toucher à leurs priviléges & à leur religion, & plus que tout cela la vue des troupes, qui déjà dans les fauxbourgs de la ville, ſe préparoient à ſe faire donner par force ce qu'on vouloit bien ne tenir que de leurs ſuffrages, ayant appaiſé la rumeur, ils ſe déterminerent enfin à ouvrir leurs portes.

Le ſuccès de ces deux expéditions aſſuroit en quelque façon la tranquillité des François dans l'Electorat, mais les gens les moins prévenus ſentirent qu'il ſeroit bien difficile de ſe maintenir long-tems ſur un front de près de cinquante lieues d'étendue, ayant ſurtout en tête deux ennemis auſſi vigilants que le Monarque Pruſſien & le Prince Ferdinand; & bien-

tôt les pronoſtics qu'on avoit fait à ce ſujet commencerént à ſe vérifier.

IV. Dès le commencement de Février, les Pruſſiens qui étoient rentrés dans Halberſtat, en étoient ſortis au nombre d'environ quatre mille hommes, avoient ſurpris le poſte d'Hornbourg, & enlevés quatre cents hommes qui le défendoient : il eſt vrai que Monſieur de Turpin étoit accouru de Schalden où il commandoit, & les avoit contraint de ſe retirer à ſon approche, mais il n'avoit pu empêcher qu'ils n'emmenaſſent les priſonniers qu'ils avoient fait, & la caiſſe militaire qui s'étoit trouvée dans ce Bourg. D'un autre côté les Hanovriens ſe raſſembloient ſur la Wamme, ils avoient jettés pluſieurs ponts ſur cette riviere, & ſembloient méditer quelque coup important du côté de Bremen ou de Werden. Ces divers mouvemens, en tenant les François attentifs ſur les différents points de cette immenſe étendue de pays qu'ils avoient voulu garder, leur donnoient d'autant plus d'inquiétude, qu'il

paroiſſoit bien difficile qu'ils puſſent ſe trouver partout en force, & être aſſez heureux pour faire tête partout à l'ennemi, & lui réſiſter avec ſuccès.

V. Ce fut dans ces circonſtances que la Cour de France rappellant le Maréchal de Richelieu, envoya pour le remplacer le Comte de Clermont; on s'imaginoit qu'un Prince du ſang, à la tête des armées, étoit plus propre que qui que ce fût à ſe concilier la confiance des troupes, en établiſſant la diſcipline parmi les Soldats, & à ramener l'ordre & la ſubordination parmi les Chefs par la conſidération de ſon rang & la ſupériorité de ſes talents militaires dont la plupart avoient été les témoins pendant la derniere guerre. Mais l'expérience ne fit que trop voir que pour corriger un vice enraciné de la multitude, il ne ſuffiſoit pas de connoitre le mal, & d'avoir les talents & l'autorité néceſſaires pour le réprimer, il falloit encore des circonſtances plus heureuſes, & le tems ſuffiſant pour mettre en exécution les moyens qu'on s'étoit propoſé.

Dès que ce Prince eut pris le commandement de l'armée, son dessein parut être d'en rapprocher les différents corps trop dispersés, & de prendre ensuite une position assez respectable pour contenir les Prussiens qui se renforçoient dans la Principauté d'Halberstat, & les Hanovriens qui paroissoient disposés à passer la Wamme; pour cet effet, il fit revenir divers Régiments qui avoient hiverné en Westphalie, & fit passer des avis aux Commandants les plus éloignés de son point de réunion, de se tenir prêts à évacuer leurs postes dès qu'ils leur en donneroit l'ordre positif.

VI. Quelque idée qu'il pût avoir du dépérissement de la discipline, dans l'armée qu'il étoit venu commander, il ne devoit certainement pas s'imaginer qu'elle fut portée au point de vouloir déviner ses intentions & de prévenir ses ordres; le Marquis de Saint Chamont qui commandoit dans Werden poste important du centre, & qui assuroit la communica-

tion avec Bremen, s'imagina à la réception de ce premier avis, que le dessein étoit pris d'évacuer l'Electorat; & sans attendre l'ordre ultérieur qu'on lui avoit annoncé, croyant se faire un mérite de sauver sa garnison, il abandonna la ville avec tant de précipitation, qu'il y laissa son hôpital & ses magasins. A peine eut-il passé l'Aller, qu'il reçut l'ordre de tenir bon, parce qu'on se disposoit à le renforcer, mais il n'étoit plus tems, les ennemis, sur le bruit de sa retraite, avoient occupé la ville, & profitant de la commodité du pont qu'on avoit aussi oublié de détruire, ils répandirent de gros détachemens au-delà de l'Aller, & oterent ainsi tous les moyens au Marquis de Saint Chamont de retourner sur ses pas.

Telle fut la premiere époque des malheurs qu'essuya l'armée Françoise, & la cause nécessaire de l'évacuation de l'Electorat d'Hanovre. Les quartiers rompus par leur centre ne permettoient plus qu'on pût se soutenir dans les autres points sans risquer de voir enlever l'ar-

mée par pelotons. Ainſi pour éviter ſa ruine totale, le Prince ſe détermina à ordonner l'évacuation de Wolfenbutel, de Brunſvik & de Zel, avant que le Prince Henry, qui s'étoit mis à la tête de quatorze mille Pruſſiens, dans la Principauté d'Halberſtat, fût en état de ſe porter dans ſes quartiers.

VII. Tandiſque ces différentes garniſons ſe replioient vers la ville d'Hanovre pour ſe raſſembler en corps d'armée, les Hanovriens qui avoient paſſé l'Aller, tomberent à l'improviſte ſur le poſte d'Hoya, où commandoit le Comte de Chabot. C'eſt une petite ville ſans défenſe, ſituée ſur le bord Oriental du Wezer, il ſe défendit de rue en rue avec un courage intrépide, & prêt à ſuccomber ſous le nombre, il eut la hardieſſe de ſe retirer dans le château, & d'annoncer qu'il s'y défendroit juſqu'à la derniere extrêmité, ſi on prétendoit lui propoſer de ſe rendre priſonnier de guerre. Cette réſolution à laquelle l'ennemi ne s'attendoit pas, après ce qui s'étoit paſſé à

Werden, le remplit d'admiration, & ne voulant point d'ailleurs perdre un tems prétieux dans le siége d'une bicoque, on lui permit de se retirer libre sur le premier poste François.

L'Ennemi avançant toujours en remontant le Weser, le Prince François dans la crainte qu'on ne lui coupa la communication avec lés troupes du Comte de Saint Germain, qui sur le bruit de l'abandon de werden, étoit sorti de Bremen, & cherchoit par des routes détournées & pénibles à rejoindre le gros de l'armée, prit le parti d'abandonner Hanovre, & de se replier sous Hamelen.

Cette position paroissoit d'autant plus avantageuse que sa gauche étoit assurée par le poste de Minden, où on avoit fait entrer quatre mille hommes de garnison; on avoit établi des ponts à Rhintelen pour communiquer avec la westphalie & la Hesse. Enfin la ville d'Hamelem sur la droite étoit susceptible d'une grande défense. C'étoit dans ce camp que ce Prince, en attendant que

les renforts qui lui devoient venir de France l'euſſent joint; comptoit contenir les Hanovriens & le Prince Henry : mais un évenement, dont les ſuites furent auſſi funeſtes que celles de l'abandon de werden, le contraignit de repaſſer le weſer, & de ſe rapprocher du Rhin à grands pas.

VIII. Minden fut aſſiégé, quoique cette place ne fut pas d'une grande défence, on avoit tout lieu d'eſpérer qu'une garniſon de quatre mille hommes qu'on pourroit aiſément rafraichir, ſuppléroit à l'irrégularité de ſes fortifications: malgré cet avantage, le Marquis de Morangies qui y commandoit, ne crut pouvoir mieux faire que de rendre la ville, après quelques jours d'une foible défenſe, avec la dure condition d'être priſonnier de guerre.

La priſe de Minden ne permettant plus au Prince de pouvoir ſe ſoutenir au delà du weſer, il ſe vit dans la néceſſité non ſeulement de repaſſer ce fleuve, mais encore de ſe retirer vers le Rhin, par Paderborn, & la lippe. L'Ooſtfriſe

& la Heſſe ſe trouvant à découvert par cette retraite, les troupes qui y étoient cantonées eurent ordre d'évacuer ces provinces & de ſe replier ſucceſſivement ſur la grande armée, tandiſqu'elle étoit en marche. On ne conſerva de la Heſſe que la ville de Hanau ſur le Mein, que le Comte de Lorges faiſoit fortifier pour en faire une place d'armes, & un point de réunion, dans le cas où les renforts qu'on comptoit envoyer à cette armée, puſſent la mettre à portée de reprendre la ſupériorité ſur l'ennemi.

Dès que l'armée fut arrivée ſous weſel, le Prince, pour la refaire des fatigues qu'elle avoit eſſuyée pendant la rude campagne de l'Hyver, lui fit prendre des quartiers de cantonnemens en deçà du Rhin, & il fit attention de les diſpoſer de façon à en empêcher le paſſage aux ennemis, en poſtant le long des bords du fleuve de gros corps de troupes qui pouvoient ſe raſſembler facilement, & même ſe joindre les uns & les autres, dans le cas où l'ennemi ſe préſenteroit

trop en force vers quelqu'endroit du fleuve, où il auroit prétendu tenter le paſſage; mais la même cauſe qui avoit obligés les François d'évacuer le pays d'entre l'Aller & le weſer, & qui avoit déterminé le Prince à ſe retirer ſous Weſel, rendit encore dans cette occaſion-ci toutes ſes diſpoſitions inutiles.

Il y avoit près de deux mois que l'armée Françoiſe, aſſez tranquille dans ſes quartiers, ſe rétabliſſoit de ſes pertes, lorſque le Prince Ferdinand, trompant habilement la vigilance du Marquis de Villemur qui veilloit ſur la partie du Rhin, qui avoiſine le plus la Hollande, paſſa ce fleuve preſque à ſa vue près d'Emeric, ſans qu'on pût comprendre comment il ne s'étoit donné aucun mouvement pour parer un coup qui alloit occaſioner de nouveaux malheurs.

X. Cet événement, du nombre de ceux que toute la ſagacité humaine ne peut prévoir, l'obligeoit à la vérité à ſe replier pour raſſembler ſon armée, mais il y avoit cependant apparence; que

vû

vu le bon état où elle étoit alors, les ſuccès de l'ennemi ne s'étendroient pas bien loin, & on le préſuma bien mieux, lorſqu'on vit le prince François, qui dans le premier moment de ſurpriſe avoit rétrogradé juſques à Nuits, faire un mouvement en avant, & ſe rapprocher du Prince Ferdinand pour le combattre, lorſqu'un quatrieme événement de la nature des trois premiers, le mit encore dans la néceſſité de reculer vers Cologne, laiſſant l'ennemi maitre du cours de la Meuſe & des frontieres du Brabant, où ils prirent Ruremonde, & de tout le Bas Rhin, où ils s'emparerent de Kaiſervert & de Duſſeldorp, après avoir coupé aux François la communication de weſel.

Le Prince François dans la diſpoſition prochaine où il ſe trouvoit d'aller chercher l'ennemi, avoit, (ſur les bruits que le Prince Ferdinand marchoit à lui pour l'attaquer) fait rapprocher ſon armée de Crevelt, où il avoit fait entrer quelques troupes, au nombre de mille hommes;

ſa gauche étoit appuyée au village d'Anralt, & ſa droite à un bois qui longeoit le village de Viſchelen ; les Carabiniers & les Dragons étoient en reſerve du côté d'Anralt ; les Grenadiers de France, les Grenadiers Royaux, & la Brigade de Navarre, étoient pareillement en reſerve d'un autre côté, & devoient ſoutenir le Comte de Saint Germain poſté avec quinze Bataillons & trente Eſcadrons, à l'entrée d'une plaine aſſez ſpacieuſe, entre la riviere de Niers & la Liſiere du Bois de Viſchelen.

Telles étoient les diſpoſitions des François, lorſque les Hanovriens ſortants de leur camp tomberent tout à la fois ſur Crevelt, ſur Anralt, & ſur le centre. Les troupes poſtées à Anralt & à Crevelt, ſe replierent auſſitot ſur le reſte de l'armée, & l'ennemi profitant de ce mouvement, déboucha en force du côté d'Anralt, & paſſa entre la Niers, & le Bois pour tacher de gagner la plaine.

Le Comte de Saint Germain faiſoit des efforts incroyables de valeur pour

les arrêter dans cette partie, mais chargé par des forces trois fois ſupérieures aux ſiennes, il ne put arrêter le torrent ; les ennemis s'étendant alors dans la plaine, rencontrerent le Comte de Giſſors, à la tête des Carabiniers, qui, à l'aide des Brigades de Cavalerie de Royal Rouſſillon & d'Acquitaine, ne balança pas d'un moment à donner ſur cette multitude ; il comptoit ſoutenir le combat en attendant que la reſerve des Grenadiers de France qu'il avoit fait demander, l'eût joint ; il paroiſſoit, à l'intrépidité & au ſuccès avec lequel il chargeoit, ne point douter de la victoire, s'il venoit à être ſecondé de cette infanterie, l'élite des troupes de France ; mais on ne ſait par quel mal entendu, cette reſerve s'égara & ne parut point ; trois fois il attaqua les ennemis, & trois fois il les obligea de fuir juſques dans les bois ; mais leurs principales forces ſe trouvant malheureuſement dans cette partie, la facilité qu'ils avoient d'oppoſer de nouvelles troupes aux attaques réi-

térées du Comte, le mit dans l'impossibilité de maintenir plus long-tems l'avantage qu'il avoit eu jusques-là sur eux. Enfin blessé mortellement d'un coup de feu, qui ne lui permettoit plus de donner les ordres nécessaires ; & la reserve, qui dans cette occasion eût été certainement le garant de la victoire, ne paroissant point, malgré les ordres réitérés du Général ; on fit ordonner la retraite.

C'étoit la quatrieme fois que le Prince François voyoit ses ordres ou mal entendus ou mal exécutés ; que ce fut-là le motif de son rappel qu'il démanda lui-même, c'est ce que je ne prétendrai point approfondir ; mais ce qu'il est permis de conjecturer, d'après les événemens qui suivirent son départ, c'est que ce ne fut ni le mauvais état de l'armée, ni le défaut d'intelligence & de bravoure dans le chef qui occasionnerent tous les malheurs qui lui arriverent depuis l'abandon de werden, jusqu'à l'affaire de Crevelt.

XI. A peine le Marquis de Contades eut-il prit le commandement de l'armée des mains du Prince que tout changea de face, la Cour peu ſatisfaite de la conduite de quelques Officiers Généraux en avoit rappellé pluſieurs : ainſi moins gêné dans ſes plans, & plus ſûr d'être obéi dans l'exécution de ſes ordres, il ne tarda pas à convaincre les ennemis, que s'ils pouvoient ſe flatter de leurs ſuccès, ils n'en étoient redevables qu'à des cauſes qui n'exiſtant plus, il alloit bientôt être en état de leur ôter l'eſpérance d'en obtenir de nouveaux.

XII. En effet, aux meſures qu'on lui vit prendre, on prévit d'abord que les ennemis ſe diſpoſeroient à repaſſer le Rhin, avec plus de promptitude qu'ils n'avoient témoigné d'empreſſement à nous pourſuivre, depuis qu'ils avoient trompé la vigilance du Marquis de Villemur, près d'Emeric ; après avoir fait paſſer M. de Chevert de l'autre côté du fleuve pour r'ouvrir la communication avec Weſel, il fit un mouvement par ſa

gauche du côté de Bedbourg qui contraignit les ennemis, campés à Grevenbroch, de repasser la riviere d'Erff & de se retirer sous nuits, évitants déjà par une retraite précipitée de se mesurer avec une armée qui paroissoit se mettre trop tôt en disposition de prendre sa revanche.

Les François n'ayant pu se procurer la satisfaction de combattre l'ennemi, passerent la riviere après lui, & vinrent camper à Kayenberg; on comptoit qu'il longeroit le Rhin pour rejoindre ses ponts, mais on le vit se rapprocher de la Meuse par Erkelen & wassenberg dans le dessein apparament de recueillir la garnison de Ruremonde, craignant qu'elle ne fût interceptée par celle de Gueldres, qui, sur les bruits de la marche de la grande armée, avoit fait une sortie heureuse du côté de Stralen où elle avoit enlevé un corps de cavalerie qui y étoit campé.

Quelques motifs qu'eût le Général Hanovrien en se portant sur la meuse; les François à portée d'éclairer tous ses

mouvemens, mirent toute leur application à le contraindre à repasser le Rhin; à peine eut-il quitté son camp de wassenberg que l'armée vint l'occuper, & étendant sa gauche du côté de Ruremonde, on le contraignit non seulement d'abandonner cette ville, mais encore de quitter les bords de la Meuse, & de se retirer à grands pas au-delà du canal de Gueldres, pour ne point perdre de vue ses ponts de Rées & d'Emeric.

XIII. Ils avoient d'autant plus lieu de craindre qu'on ne leur en coupât le chemin, qu'ils n'ignoroient pas que Monsieur de Chevert, avec le détachement qu'il commandoit de l'autre côté du fleuve, après avoir obligés les garnisons de Dusseldorp, & de Kaiservert à se retirer au-delà de la Lippe, avoit r'ouvert la communication avec wesel, & se disposoit à combattre le Général imhof, qui de son camp de Méer veilloit à la sûreté de leurs ponts.

Il est vrai que la tentative de Monsieur de Chevert n'avoit pas été heureuse, &

qu'il avoit été repoussé avec quelques pertes, mais il étoit à craindre pour eux qu'il ne fût bientôt renforcé, surtout depuis qu'un corps de dix mille hommes Saxons, qui s'étoient échapés des mains du Roi de Prusse, étoit en pleine marche le long du Rhin pour se porter suivant que les circonstances l'exigeroient.

Ainsi ne prévoyant pas pouvoir demeurer en deçà du Rhin avec sûreté, & craignant d'ailleurs que l'armée du Prince de Soubise, qui étoit dans la Hesse, ne se portât dans l'Electorat d'Hanovre, qui n'étoit couvert que par les Hessois, qui n'avoient fait que de vains efforts pour défendre leur propre pays, ayant d'ailleurs intérêt que cette même armée n'apportât bien des difficultés à la jonction de dix mille Anglois qui avoient débarqué à Embden, il se hâta de se rapprocher de Cleves. Et ayant fait descendre ses ponts jusques au-dessous d'Emeric, il repassa précipitamment le fleuve, & marcha à grandes journées sur Munster, tant pour

ſe mettre à portée de recevoir les ſecours qu'on lui envoyoit, que pour contenir par une poſition avantageuſe & l'armée de Contades qui le ſuivoit, & l'armée de Soubiſe qui paroiſſoit avoir deſſein de s'établir dans l'Electorat.

XIV. En effet, dans le tems que le Marquis de Contades prenoit le commandement de l'armée Françoiſe ſous Cologne, le Prince de Soubiſe aſſembloit ſous Naſſau, qu'on avoit fortifié & deſtiné à faire une place d'armes, ainſi que je l'ai dit plus haut, une armée composée de quarante neuf bataillons, & vingt-quatre Eſcadrons, y compris la Gendarmerie & l'Artillerie, & s'étoit porté avec toutes ſes forces à Freiberg dans la Heſſe, à deſſein de contraindre les Heſſois, que le Prince Ferdinand avoit envoyé à la défenſe de leur pays, d'abandonner les environs de Caſſel, où ils étoient campés ſous les ordres du Prince Diſembourg. Ce mouvement avoit obligé la tête de leur armée d'abandonner Marpourg, & de ſe rétirer à

Sunderhausen derriere Cassel au-delà de la Fulde, mais ils s'y étoient si bien retranchés, qu'ils comptoient être en état de reduire les François à les observer, & à les empêcher de pénétrer plus avant.

Le Prince de Soubise, sans s'arrêter à ce que pouvoit avoir d'imposant la position avantageuse qu'ils avoient prise, avoit détaché Monsieur de Broglio avec environ huit mille hommes de la grande armée pour s'emparer de Cassel, s'il étoit possible ; & contenir l'ennemi dans son camp jusques à l'arrivée du reste de l'armée. Ce Général étoit parti de Marpourg à la suite du détachement ennemi, qui l'avoit occupé ; & le poursuivant sans relâche jusques à Cassel, il s'étoit emparé de cette ville à sa vue, & après avoir mis ordre à sa défense, il n'avoit pas balancé, quoiqu'inférieur en nombre, de marcher à leurs retranchements de Sunderhausen.

La fortune avoit favorisé ce coup hardi, qui eût pu passer pour une témérité, s'il n'eût par été couronné du suc-

cès. Il est vrai que la supériorité de l'ennemi avoit d'abord fait plier sa cavalerie ; & que l'infanterie étonnée & incertaine dans ce moment critique du parti qu'elle devoit prendre, paroissoit être sur le point de suivre son sort, mais le général François, s'étant mis à la tête des Bataillons qui avoient le moins souffert, chargea si à propos l'ennemi qui se croyoit déjà victorieux, qu'il en culbuta une grande partie dans la riviere, & contraignit le reste à prendre la fuite en désordre, & de se retirer à Munden, à l'entrée du Duché de Brunsvick.

XV. Peu de tems après cette affaire, le Prince de Soubise avec toute l'armée étoit venu camper à Cassel, où les troupes de Virtemberg le devoient venir joindre, & il parut alors que son dessein étoit de pénétrer dans le pays que les malentendus de la Campagne precédente avoient forcé d'abandonner ; déjà les troupes légeres, après avoir forcés les Hessois de se retirer sous Hamelen, avoient pénétré jusques à Gottingue, &

poussé leurs contributions jusques à Hanovre ; mais tous ces détachemens étant rentrés quelque tems après dans le camp, on crut appercevoir que leur mission n'avoit eue pour objet que de hâter la retraite du Prince Ferdinand au-delà du Rhin, & on n'en douta plus, lorsque dans le tems du passage de ce fleuve par les Hanovriens, on vit le Prince de Soubise marcher de Cassel sur la Lippe par warpourg, pour donner les mains à l'armée de Contades, qui après avoir aussi passé le Rhin à wesel s'avançoit dans le Comté de la Mark.

Le projet des deux Généraux parut être alors de se borner à conserver la Hesse qu'on venoit de reconquérir, & à obliger l'ennemi à repasser le weser, afin de l'éloigner d'autant plus des quartiers d'hyver qu'on comptoit prendre tant en deçà qu'au-delà du Rhin ; mais ayant reçu le renfort de dix mille hommes Anglois dont j'ai parlé plus haut, & ayant pris une position inattaquable au Nord de la Lippe, il parut imprati-

cable de le contraindre à abandonner la westphalie. Les petits combats qui se donnerent sur le bord de cette riviere, les marches & les contremarches des deux armées, dont l'une épioit le moment d'attaquer avec succès, tandis que l'autre mettoit toute son attention à éviter d'en venir aux mains, servirent, il est vrai, à mettre au jour les talens militaires des deux Généraux; mais ne décidant de rien qui fût conforme aux intentions de la France, on tâcha d'attirer les regards de l'ennemi d'un autre côté.

XVI. On pensa que les démonstrations qu'on avoit fait de pénétrer dans l'Electorat, & qui avoit si bien servi à attirer l'ennemi au-delà du Rhin, pourroient, en les renouvellant, l'engager encore à repasser le weser. En conséquence le Prince de Soubise, dont l'avant-garde aux ordres du Marquis Dumenil, s'étoit déja portée aux environs de Paderborn, se rabattit tout d'un coup sur la Fulde.

Ce premier mouvement avoit obligé le Prince Disembourg, qui depuis sa

défaite étoit campé ſous Heinsbek, d'abandonner les bords de la Leyne pour ſe retirer ſous Hamelen, dans la crainte qu'on n'intercepta ſa communication avec le Prince Ferdinand ; & le Prince de Soubiſe avoit eu la facilité par cette retraite d'étendre ſes partis & ſes contributions dans toute la partie ſupérieure des Etats de Brunſvick & d'Hanovre, juſqu'aux portes de la Capitale. Mais le Général Hanovrien, bien loin de donner dans le piége qu'on vouloit lui tendre, & ſentant de quelle conſéquence il étoit pour lui de ne pas abandonner les bords de la Lippe, ſans courir le riſque de voir au moins ſon arriere garde inſultée par les François, & d'abandonner une ſeconde fois l'Ooſtfriſe & le reſte de la Weſtphalie à leur diſcrétion ; (c'étoit par la premiere de ces Provinces qu'il étoit à portée de recevoir les ſecours d'Angleterre) conſidérant d'ailleurs que les malheurs du Duc de Cumberland n'avoient été occaſionnés que parceque craignant trop pour les Etats

patrimoniaux de sa maison, il s'étoit trop empressé de repasser le weser, dans la croyance qu'il seroit plus à portée de les couvrir, lorsqu'il auroit mis cette barriere entre lui & les François; il parut suivre une conduite toute opposée, & prévoyant que l'irruption du Prince de Soubise ne seroit que momentanée, pourvu qu'il restât dans sa position, il parut mettre toute son attention à la rendre inattaquable, & forma le projet hardi de couper le Prince de Soubise d'avec l'armée de Contades, en surprenant Cassel où étoit le dépôt général des vivres & des munitions de l'armée.

XVII. Pour cet effet, il avoit détaché un corps de douze mille hommes sous la conduite du Général Oberg pour aller joindre le Prince Disembourg sous Hamelen; & ces deux Généraux, par une marche secrette & précipitée, s'avançoient suivant son plan sur Cassel, tandis qu'ils comptoient le prince de Soubise occupé à ramasser les contributions de l'Electorat, ils alloient toucher au mo-

ment de la réuſſite & n'étoient plus qu'à deux lieues de la place, lorſqu'ils apprirent avec étonnement que les François étoient campés ſous ſes murs.

Le prince de Soubiſe ayant été averti à propos de leur deſſein étoit parti précipitamment de Gottingue, & avoit fait une telle diligence pour les prévenir, qu'il les avoit ſeulement dévancé de deux heures. L'ennemi ayant ainſi manqué le point principal de ſon projet, parut néanmoins perſiſter dans le deſſein de le faire réuſſir, dans la perſuaſion où il étoit que les François de beaucoup inférieurs, ne pourroient réſiſter à une attaque dans les régles. En conſéquence il étoit venu camper à Sunderhauſen pour reſſerrer davantage la ville & ſes défenſeurs; mais tandis que le Prince de Soubiſe accouroit au ſecours de Caſſel, le Maréchal de Contades lui avoit envoyé ſous la conduite de Monſieur de Chevert, un renfort conſidérable, qui joint au corps des Saxons que commandoit le Comte de Luſace, le mettoit en état non ſeulement

ment de conſerver ſa conquête, mais encore d'obliger l'ennemi lui-même de s'en éloigner s'il perſiſtoit à reſter dans ſa poſition.

En effet, dès le lendemain de l'arrivée de ce ſecours, les ennemis commençants à avoir moins bonne opinion de la réuſſite de leur projet, penſerent dès-lors à éviter d'en venir aux mains, & firent un mouvement en arriere pour ſe rapprocher de Munden vers les frontieres de l'Electorat. Mais le Prince de Soubiſe ne leur en donna pas le tems, il les atteignit près du village de *Lutzelberg*, & les contraignit de ſe mettre en bataille derriere les bois que borde la riviere de wera. Leur aile gauche, & une partie de leur front en étoient preſque couvert, & leur droite étoit appuyée aux hauteurs de Fichenſtein ſur leſquels ils avoient de l'artillerie. Le Général François ayant auſſitôt formé les diſpoſitions de ſon attaque ordonna à Monſieur de Chevert de pénétrer dans les bois, & de tâcher de les tourner par leur gauche. Le com-

te de Luſace devoit s'emparer des hauteurs de la droite avec ſes Saxons, tandiſ que le Prince de Soubiſe, avec les troupes qui avoient cy-devant formé ſon armée, contiendroit leur centre, & lui donneroit aſſez d'occupations pour l'empêcher de porter du ſecours aux poſtes qu'on vouloit attaquer.

Tout réuſſit au-delà de l'eſpérance. Ils avoient tirés quelques troupes de leur droite pour ſoutenir leur gauche, qui n'ayant pu défendre les bois, cherchoit à ſe former dans la plaine; mais tout fut culbuté par Monſieur de Chevert, & ce mouvement qu'ils avoient cru déciſif pour rétablir le combat, n'ayant ſervi qu'à donner plus de facilité au Comte de Luſace, il s'étoit emparé des batteries de la hauteur, & les ayant tournées contre le flanc de leur droite, il les avoit tellement mis en déſordre, qu'ils n'eurent d'autre parti à prendre que celui de la fuite, les deux ailes battues entrainant néceſſairement le centre, la confuſion ſe repandit dans toute

leur armée, & ce ne fut plus qu'une déroute générale ; la terreur s'étoit si généralement emparé de tous les esprits, que tous les différents corps fuyants pêle-mêle & sans ordre, ne purent se ralier sous leurs drapeaux que bien loin au-delà de Munden.

Ce fut la seule affaire de conséquence qui se passa de tout le reste de la campagne. Les Généraux occupés du dessein d'assurer leurs quartiers d'hiver se tâterent encore pendant quelque tems. Le Prince Ferdinand, pour obliger les François d'abandonner les bords de la Lippe, passa cette riviere & surprit le Duc de Chevreuse à *Soest* : il parut que son dessein étoit de se porter jusques sur la Roer afin de tomber sur quelques-uns des quartiers du Prince de Soubise, qui depuis la bataille de Lutzelberg étoit occupé à faire cantonner son armée dans la Hesse, aux environs de Marpourg ; mais le Maréchal de Contades ayant fait marcher le marquis d'Armentieres sur Munster, comme s'il eût dessein de surpren-

dre cette ville, la crainte qu'il eut que les François ne pensassent à s'établir sur l'Ems, le contraignit de repasser la riviere avec précipitation & de rentrer dans ses anciens postes. Alors la saison commençant à devenir incommode, (c'étoit en Novembre) chacun pensa à se retirer. Les Hanovriens se rapprocherent du weser, & les François du Rhin, en attendant que le primtems leur permit de r'ouvrir la carriere à de nouveaux événements.

Tandisque les François & les Hanovriens se poussoient réciproquement du weser au Rhin, & du Rhin à la Lippe & à la Fulde; le Roi de Prusse, à l'autre extrêmité de l'Allemagne, avoit ouvert la campagne dès le mois de Janvier par le blocus de Schweidnits que les Autrichiens, depuis leur défaite devant Breslau, avoient abandonné à sa propre défense.

La vigilance du Général Thiereim qui y commandoit, & les fréquentes sorties de la garnison avoient pourvu,

il eſt vrai, cette place d'un aſſez grande quantité de vivres & de munitions pour faire eſpérer qu'elle feroit une longue réſiſtance ; mais le Monarque Pruſſien ſentant combien il lui ſeroit difficile, non ſeulement de conſerver la Siléſie, mais encore de rien opérer d'avantageux tant que cette place demeureroit au pouvoir des Autrichiens ; dès les premiers beaux jours du Primtems l'ayant fait inveſtir dans les formes, & ayant, avant tout, eu la précaution de porter quarante mille hommes dans les gorges de la Boheme, depuis Landshut juſques dans le Comté de Glats, afin d'empêcher les Autrichiens de venir troubler les opérations du ſiége, il le pouſſa avec une activité ſi ſurprenante, que malgré l'opiniatre réſiſtance qu'il éprouva, il s'en vit enfin le maitre.

XIX. Après la priſe de cette place, appréhendant que les Autrichiens, qui ſe raſſembloient de toutes parts à Konigengrats, n'euſſent des vues ſur la Luſace ou la Saxe, & ne portaſſent le théatre

de la guerre dans ces Provinces, dont ſa politique & ſon courage avoit juſques alors éloigné les différents ennemis qui avoient tenté de lui ravir cette proye, il médita d'attirer leur attention d'un autre côté par un de ces coups hardis & inattendus, qui ne ſont applaudis du vulgaire que lorſqu'ils ſont couronnés du ſuccès brillant qu'ils ſemblent annoncer: mais dont l'habile Monarque comptoit toujours tirer un parti ſolide, en forçant ſon ennemi d'abandonner les projets de conquête qu'il pouvoit avoir formé pour courir à la défenſe du centre de ſes Etats.

Il fit maſquer ſon deſſein par le Général Fouquet, qui reſtant toujours dans les défilés de la Boheme, vers Landshut & Braunau, lui donna les moyens de filer par les derrieres, & de pénétrer en Moravie avant que les Autrichiens fuſſent même informés de ſa marche. La nouvelle de cette irruption innattendue avoit d'abord répandues la conſternation juſques dans Vienne, on s'y occupoit à la

hâte à en réparer les fortifications. On marquoit des camps de l'autre côté du Danube pour couvrir la place, mais lorsqu'on le vit arrêté au ſiége d'Olmutz, qui pouvoit échouer ou tirer en longueur; la confiance qu'on avoit dans les talents du Général Daun raſſura un peu les eſprits.

XX. En effet, ce Géneral n'eut pas plutôt été informé de la marche des Pruſſiens, que jugeant la Boheme hors de danger, ſurtout depuis que le Général Fouquet avoit quitté le Comté de Glatz pour joindre l'armée du ſiege; il s'étoit avancé du côté de Leutomiſel, & avoit pouſſé le Général de Ville juſques à Muglits, ſur la Morave, afin d'éclairer de près leurs demarches, & les empêcher d'étendre leurs contributions dans la Province.

Le Général Autrichien en s'approchant ainſi de leur armée, avoit forcé les différens partis ennemis qui s'étoient déjà avancés juſques aux environs de *Brinn* de rentrer dans leur camp; & il paroiſſoit difficile

qu'ils puissent s'étendre bien loin, sans risquer de se voir attaqués par des forces bien supérieures, mais le Monarque qui n'avoit conduit son armée devant Olmutz que pour éloigner les Autrichiens de la Saxe, parut borner toute son attention à prolonger son séjour dans la Province afin d'éloigner, s'il lui étoit possible, le théatre de la guerre d'un pays dont la possession lui étoit si utile, ainsi, bien loin de donner rien au hazard, il s'occupa du soin de rendre inattaquable le camp avantageux de Littau qu'il avoit choisi, & faisant pousser avec vigueur le siége d'Olmutz par le Général Keith; il parut avoir assez de confiance en sa fortune pour espérer d'enlever la place avant que Daun pût être en état de le contraindre à décider de son sort par une bataille; mais le libérateur de Prague le fut encore de la Moravie, & rompant par des manœuvres prudemment conçues & habilement exécutées toutes les mesures du Monarque Prussien, il le contraignit de sortir précipitamment

de la Province au moment où un plus long féjour pouvoit lui devenir bien funefte.

Après avoir quitté Leutomiffel, il s'étoit avancé jufques à Gevics, & entourant en grande partie le camp de Littau & celui du fiége, il fe voyoit à portée non feulement d'intercepter leurs convois qui ne pouvoient venir que de la Siléfie, mais encore de tomber fur l'une des deux armées, fuivant que les circonftances lui donneroient les moyens de pouvoir faire un choix. Il ne falloit qu'une occafion favorable, & elle fe préfenta bientôt.

Ayant eu avis qu'il étoit parti de Troppau un convoi confidérable en vivres & en argent, compofé de quatre mille chariots, & efcorté d'onze mille hommes, il avoit détaché les Généraux Loudon & Zicovicz pour l'intercepter ; & ces deux officiers l'avoient attaqué près de Sternberg fur les derrieres de leur camp avec tant de concert & de bonheur, qu'après avoir battu & difperfé l'efcorte,

ils s'étoient emparés d'une grande partie des chariots, & avoient obligé le reste à rebrousser chemin du côté de Troppau : ce convoi étoit la seule ressource des Prussiens. Eloignés de leurs frontieres, environnés de toutes parts, & manquants de vivres, ils ne penserent plus qu'à se tirer du mieux qu'ils pourroient du mauvais pas où ils se voyoient engagés, & que les circonstances rendoient encore plus difficile.

En effet, le Général Autrichien n'avoit pas plutôt été informé de la dispersion du convoi, qu'il étoit parti de Gevics, & ayant eu l'habileté de cacher sa marche au Monarque Prussien, il s'étoit venu poster en face de son camp, de façon qu'il pouvoit aisément lui couper la communication de l'armée du siége, tandis qu'il faisoit occuper les défilés des montagnes vers les sources de la Morave, afin de leur rendre la retraite plus difficile.

Il parut aux dispositions du Général Daun que son intention étoit d'obliger

les Pruſſiens à ſe retirer par leurs derrieres dans la Haute Siléſie, afin de les éloigner d'autant plus de la Saxe, dont la délivrance étoit toujours l'objet déſiré de ſes démarches; mais quelques juſtes que paruſſent être ſes meſures, le Monarque Pruſſien trouva dans les reſſources de ſon génie fécond en expédients, les moyens de les rendre inutiles.

On ne ſçut alors ce qu'on devoit le plus admirer dans ces deux grands hommes, ou la prudente ſagacité de l'un, qui, par des marches habilement concertées, étoit parvenu au point de couper les vivres à ſon ennemi, & de ne lui laiſſer d'autres reſſources que celles de décamper précipitamment en ſa préſence pour ſe retirer par la ſeule iſſue qu'on lui laiſſoit; ou bien de l'admirable préſence d'eſprit de l'autre, qui ſans paroitre intimidé de la poſition critique où il ſe voyoit, trouva les moyens de mettre en défaut la vigilance de ſon adverſaire, & d'échapper au piége qu'il lui avoit tendu avec tant de précaution.

XXI. Après avoir levé le ſiége d'Olmutz, qui ne lui étoit plus poſſible de continuer, il avoit partagée ſon armée en trois corps, afin que partageant également l'attention des Autrichiens ſur les différents objets qu'il leur préſentoit, il pût plus facilement exécuter le deſſein qu'il avoit conçu de les dévancer dans la Saxe.

Cette manœuvre lui avoit réuſſi au point, que tandis qu'une de ces trois diviſions ſe retireroit en Siléſie, par Prudental & la Principauté de Neiſſ; & qu'une autre paſſoit par le ſommet des montagnes, entre le Comté de Glats & la Boheme; lui-même à la tête de l'élite de ſon armée, ayant eu le bonheur de dérober une marche au Général Autrichien, marchoit à grandes journées par Leutomiſſel ſur Konigingrats; juſtement par la même route que Daun avoit prit lorſqu'il étoit venu au ſecours d'Olmutz.

Il eſt vrai que le Général Daun n'eut pas plutôt eu avis de la Marche des Pruſſiens, qu'il avoit redoublé d'activité

pour les ſuivre, & prenant ſa route un peu au-deſſous de la leur par Politska, il étoit arrivé après une marche forcée de dix grandes lieues d'Allemagne à Pardubits ſur l'Elbe, d'où il étoit à portée de couvrir le reſte de la Boheme; mais quelques ſoins qu'il prît pour les entamer dans leur retraite, ils prirent ſi bien leurs meſures pour échapper à ſa pourſuite qu'ils arriverent à Konigingrats ſans avoir ſouffert aucune perte conſidérable, & s'y fortifierent avec précaution, tant pour attendre les deux autres diviſions de leur armée que pour fixer l'attention des Autrichiens ſur cette partie.

XXII. Aux meſures qu'ils prenoient pour fortifier la ville, & retrancher leur camp, il y avoit apparence qu'ils avoient deſſein de s'y maintenir le plus long-tems qu'ils le pourroient, ayant ſurtout la facilité de faire venir leur ſubſiſtance par la Siléſie & le Comté de Glats, dont il étoit difficile de leur couper la communication; mais l'irruption que les Ruſſes venoient de faire en Brandebourg, après

avoir conquis le Royaume de Pruſſe durant l'Hyver, & leur approche de l'Oder, faiſant craindre au Monarque Pruſſien qu'ils ne ſe joigniſſent aux Suédois qui avoient déja paſſé la riviere de Penne, & que de concert ils ne portaſſent le théatre de la guerre dans le cœur de ſes Etats; on le vit quitter précipitamment ſon camp de Koningengrats pour ſe rapprocher de la Siléſie par le Comté de Glats, afin d'être plus à portée de ſecourir le Général Dohna, qui poſté vers Francfort ſur l'Oder, diſputoit aux Ruſſes qui venoient de traverſer la Pologne, le paſſage de ce fleuve, la ſeule barriere qui pût les empêcher de pénétrer dans le Brandebourg.





HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

LIVRE SEPTIEME.

I. LEs liaiſons du Monarque Pruſſien avec le grand Chancelier Betuchef ayant étés découvertes, la Cour de Ruſſie après avoir puni ſes perfidies par un exil honteux, & oté le commandement de ſes troupes, auſſi bien que la liberté au Général Apraxin, qui avoit eu la lâcheté de lui ſervir d'inſtrument, avoit envoyé en Livonie le Général

Fermer pour le remplacer à la tête de l'armée déſtinée à agir contre l'uſurpateur de la Saxe.

Au milieu de l'Hyver, il avoit ramené ſes troupes dans le Royaume de Pruſſe par Memel; & franchiſſant avec facilité à la faveur des glaces les rivieres & les marais, qui dans une autre ſaiſon euſſent pu retarder la rapidité de ſa marche, il ſe préſenta devant Konisberg, Capitale du Pays qui lui ouvrit auſſitôt ſes portes. La confiance du Monarque Pruſſien dans ſes intrigues auprès des Miniſtres de Ruſſie, l'avoit engagé à retirer de ce Royaume les troupes qui avoient étés employées l'année précédente à ſa défenſe; partie s'étoit portée dans la Poméranie pour groſſir l'armée deſtinée contre les Suédois, & le reſte avoit ſuivi le Roi de Pruſſe dans ſon expédition d'Olmutz.

La chûte de la Capitale entrainant néceſſairement celle des autres places, le Général Ruſſe ſe voyant paiſible poſſéſſeur de tout le Royaume, avoit employé le reſte de l'Hyver, tant à pour-

voir

voir à la ſûreté de ſa conquête, qu'à prendre les meſures convenables pour le mettre en état de pouſſer plus loin ſes avantages ; & dès qu'il eut donné aſſez de repos à ſes troupes pour les remettre des fatigues qu'elles avoient eſſuyées, il les avoit conduit à travers de la Pologne ſur les bords de la warta pour faire une puiſſante diverſion en faveur des Autrichiens, ſoit en Brandebourg, ſoit en ſe portant vers les frontieres de la Siléſie.

Le Roi de Pruſſe qui s'étoit vu dans l'impoſſibilité de s'oppoſer à l'invaſion de ſon Royaume, parut cependant encore avoir aſſez de confiance dans les intelligences ſecrettes, que lui & les Anglois ne ceſſoient d'entretenir, malgré la punition des coupables, ſoit à la Cour, ſoit à l'armée, pour être perſuadé que les Ruſſes, ou ſe borneroient à jouir tranquillement de leur conquête, ou ſe porteroient ſi lentement à pouſſer leurs opérations plus avant, qu'il auroit le tems de frapper quelques grands coups, qui en détruiſant tous les projets que les Autri-

chiens pouvoient avoir formé ſur la Siléſie ou la Saxe, lui donneroit la facilité de tomber ſur eux avec tout l'avantage que procure ordinairement les ſuites d'une victoire.

C'étoit dans cette perſuaſion qu'il avoit riſqué ſon expédition de Moravie; & il n'y a pas de doute qu'il ne s'y fût obſtiné davantage, malgré la ſurpriſe de ſon convoi près de Sterneberg, ſi les avis certains qu'il reçu des premiers mouvements des Ruſſes, ne l'euſſent plus particulierement, que toute autre choſe, déterminé à lever le ſiége d'Olmutz, & à ſe rapprocher de la Baſſe Siléſie, pour être plus à portée de veiller à leurs opérations, & à la conſervation du centre de ſes états, où leur approche avoit répandu la conſternation, dans la juſte crainte où on y étoit, qu'ils ne ſe vengeaſſent des duretés que le Monarque Pruſſien ne ceſſoit d'accumuler ſur la tête des malheureux Saxons.

II. Cette crainte n'étoit pas ſans fondement; malgré les ſages précautions de

Fermer pour faire obſerver parmi ſes troupes la plus exacte diſcipline, il ne pouvoit contenir ſi abſolument les Calmoucs, qui formoient les troupes légéres de ſon armée, qu'ils ne ſe livraſſent quelquefois à des grandes cruautés, malgré la rigueur des châtiments dont il puniſſoit les moindres écarts. D'ailleurs la methode des Ruſſes dans la formation des ſiéges des places qu'ils attaquoient, avoit de quoi remplir de frayeur les eſprits les moins timides. Ils étoient alors occupés à celui de Kuſtrim, ville forte ſur l'Oder, vers l'embouchure de la warta dans ce fleuve; ſans s'amuſer à l'attaquer ſuivant les régles ordinaires de l'art des ſiéges; après y avoir fait leur approche, ils y jetterent une ſi grande quantité de bombes & de boulets rouges, que cette ville infortunée ne fut plus au bout de quelques jours qu'un monceau de cendres; & ſes malheureux habitants, après avoir ouverts leurs portes, ſe voyant réduits à la derniere miſere, par l'embraſement de leurs maiſons & la perte de leurs biens, furent

contraints de chercher un azile dans les villes voisines, où ils porterent avec le récit de leurs malheurs, la frayeur & la compassion, que devoit naturellement exciter la vue d'un traitement aussi terrible.

III. Le Roi de Prusse étoit alors dans le Comté de Glats, occupé à défendre l'entrée de ses états contre les savantes manœuvres du Fabius Autrichien, qui s'étoit porté à Jaromits, vers les sources de l'Elbe, depuis que le Monarque avoit abandonné Konigingrats. Quoiqu'il dût prévoir que Daun profiteroit de son absence pour seconder les opérations du Prince des deux Ponts, qui, à la tête de l'armée de l'empire menaçoit de s'introduire en Saxe, il ne balança point à préférer la conservation de ses sujets à celle de ses conquêtes ; ainsi abandonnant Dresde & la Saxe à la prudence du Prince Henry son frere ; & présumant assez de la constance de sa fortune, pour croire que les troupes qu'il laisseroit dans le comté de Glats donneroient assez d'oc-

cupations aux Autrichiens pour les empêcher de faire en Siléſie des conquêtes bien conſidérables, il partit avec la plus grande partie de ſon armée, & fut joindre le Général Donha qui étoit campé dans les environs de Francfort.

Sur le bruit de ſon arrivée, les Ruſſes avoient levé le ſiége de la citadelle de Kuſtrim, qui avoit juſques-là réſiſté aux furieuſes attaques qu'ils lui avoient livrées; & tandis que leurs troupes ſe formoient en bataille dans les environs de Zorndorf, le Roi de Pruſſe à la tête de ſoixante mille hommes paſſoit l'Oder ſur les ponts qu'il avoit établi, & s'avançoit à eux dans le deſſein de les combattre.

Ce fut le 25 Aouſt à neuf heures du matin que ces deux armées furent en préſence, & qu'elles commencerent le combat par une canonade très-vive, qui fut ſoutenue de part & d'autre pendant près de deux heures, après quoi les Pruſſiens débouchant en forces par les défilés qui couvroient l'aile gauche des Ruſſes, tandis que d'un autre côté ils attaquoient avec

fureur la partie de Zorndorf, qui étoit le point d'appui de leur aile droite, la bataille devint générale. On se battoit depuis long-tems sans autre succès que celui d'une perte considérable des deux côtés, lorsque sur le midi les Russes ayant enfin culbuté la premiere ligne des Prussiens, la victoire parut se déclarer en leur faveur. Cependant le Roi de Prusse faisoit des efforts incroyables de valeur pour ramener ses troupes à la charge, mais elles étoient si rebutées que quoiqu'il eût fait avancer sa reserve pour soutenir cette ligne en désordre, il ne put empêcher qu'elle ne fût de nouveau renversée, & entiérement mise hors de combat par le carnage terrible que les Russes y firent en y pénétrant le sabre à la main.

Tout jusques-là sembloit promettre aux Russes le succès de cette journée. Mais le Roi de Prusse, au désespoir de voir sa fortune prête à l'abandonner, & le fruit de trois années de succès sur le point de s'évanouir en un seul jour, tenta par un dernier effort de la forcer à se

mettre encore de ſon parti : après avoir raſſemblé les fuyards & les avoir joint à celles de ſes troupes qui n'avoient pu être à portée de donner, il ſe précipita avec tant de fureur ſur le centre de l'armée victorieuſe, qu'il parvint à l'enfoncer & à ſéparer les deux ailes.

Pourſuivant enſuite ce premier avantage avec toute l'ardeur qu'inſpire ordinairement un commencement de bonne fortune, il s'attaqua à celle des deux ailes qui lui avoit paru faire le moins de réſiſtance, & l'avoit acculée ſur les bords d'un marais, où il y a grande apparence qu'il l'auroit culbutée, s'il n'eût appréhendé que l'aile gauche, qui, malgré les revers que venoient d'eſſuyer les troupes de la droite, ſe ſoutenoit toujours dans ſa poſition ſans perdre un pouce de terrein, ne ſe fût déterminée à le prendre par derriere ; & le mettant ainſi entre deux feux n'eût rendu ſa poſition encore plus critique qu'elle ne l'étoit avant ce ſuccès ; & ſi la nuit qui ſurvint dans ce moment, lui eût donné aſſez de tems

pour disposer ses troupes de façon à contenir cette aile gauche & poursuivre son premier avantage.

Le ralentissement de la poursuite des Prussiens ayant donné le tems aux Russes de se réconnoitre, le Major Général Demicourt ralia promptement les Soldats dispersés sur le bord du marais, en forma un corps d'infanterie & de cavalerie, marcha sur le champ à l'ennemi, le chassa à une demi lieue du champ de bataille, s'y établit, & en avertit l'aile gauche, qui marchant en avant acheva de s'en emparer, & s'y soutint.

On se battoit depuis treize heures avec un archanement d'autant plus grand, que non seulement la victoire étoit plus balancée, mais encore que le Roi de Prusse, pénétré du ressentiment le plus vif de l'embrasement de Kustrim, avoit juré de ne faire aucun prisonnier, & avoit donné ordre à ses Soldats, en leur montrant les restes encore fumants de cette malheureuse ville, de massacrer tous ceux qui voudroient se rendre; enfin

la nuit qui commençoit à devenir extrêment sombre mit fin aux horreurs de cette journée ; & quoique les deux armées se trouvassent encore en présencee le lendemain, la considération de la grandeur de leurs pertes parut leur ôter l'envie de recommencer. Elles se contenterent de se canoner réciproquement tout le jour, pour tâcher de s'attirer l'une & l'autre hors des postes avantageux qu'elles occupoient, ou, ce qui est plus vraisemblable, pour se dérober mutuellement la connoissance des préparatifs de retraite qu'ils méditoient, les Russes pour se rapprocher de la mer & de leurs munitions qui ne pouvoient leur venir que par cette voye, & les Prussiens pour courir au secours de la Saxe que Daun étoit sur le point d'occuper, pour peu qu'ils tardassent à venir dégager le Prince Henri, dont la position critique entre l'armée de l'Empire & celle des Autrichiens, exigeoit la présence & les secours du Monarque son frere.

IV. En effet, le Roi de Prusse n'eut

pas plutôt quitté ſon camp du Comté de Glats pour marcher au-devant des Ruſſes, que le Maréchal Daun décampant de Jaromits, s'étoit approché de la Luzace par le cercle de Buncſlau, & étoit venu prendre poſte à Zittau, à la ſortie des montagnes qui ſéparent la Boheme de cette province, tandis que l'armée de l'Empire, dirigeant ſes opérations ſur les ſiennes, s'approchoit de Dreſde par les gorges de Peterſvalde.

La délivrance de la Saxe paroiſſoit d'autant plus prochaine, qu'elle n'avoit d'autre défenſeur que le Prince Henry, qui, après avoir jetté des groſſes garniſons dans Leipſik & dans Dreſde, campoit ſous les murs de cette derniere ville avec vingt-mille hommes tout au plus : déjà l'armée de l'empire s'étoit emparé de Sonneſtin & de Pirna, & campoit dans le fameux camp qu'avoient occupé les Saxons en 1756. lorſqu'ils ſe virent obligés de capituler ; & Daun après avoir quitté Zittau, & chaſſé devant lui tous les partis ennemis qui

avoient prétendu l'inquiéter dans sa marche, s'avançoit aussi sur Dresde par Gorlitz & Baudissen, tandis que Loudon avec quinze mille hommes prenoit le chemin de Torgau, afin d'envelopper les Prussiens de toute part; lorsque le Roi de Prusse quittant précipitamment les bords de l'Oder, accourut en Luzace avec sa promptitude ordinaire. Malgré les précautions des Généraux Autrichiens, il pénétra jusques à Dresde, & ayant joint le Prince Henry avec trente mille hommes, il changea tellement la face des affaires par ce coup décisif, que non seulement il délivra Dresde de l'appréhension d'un siége, mais encore il contraignit Daun de rappeller tous les détachements qu'il avoit envoyé en Saxe, dans la crainte où il étoit de se voir attaqué par toutes les forces réunies du Monarque Prussien.

V. Le voisinage des deux armées ne pouvoit manquer d'occasionner une bataille. Les Autrichiens campés à Stolpen dans les environs de Dresde avoient toujours les mêmes vues sur cette ville

& le grand intérêt du Roi de Pruſſe étoit de les en éloigner. Ne préſumant pas pouvoir les attaquer avec ſuccès dans le poſte avantageux qu'ils occupoient, il avoit fait un mouvement conſidérable par ſa gauche du côté de Baudiſſen dans le deſſein de les attirer hors de leurs retranchements, Mais le Général Autrichien pénetrant les motifs du Monarque n'en étoit ſorti qu'avec la plus grande précaution & avoit ſi bien pris ſes meſures dans la marche qu'il tint pour le ſuivre, qui le fit tomber lui-même dans le piége qu'il ſembloit lui avoir préparé.

Ayant appris que les Pruſſiens étoient ſur le point de marcher vers Gorlits dans l'intention de ſe rapprocher de leur communication avec la Siléſie, il prit la réſolution de les prévenir dans leur route, & par une marche ſecrette & des plus habiles qu'il fit de Vilten ſur le chemin qu'ils devoient prendre, il parut en face de leur armée dans le tems qu'ils le croyoient encore bien éloigné ; ce n'étoit

point aſſez d'être parvenu à leur couper le chemin, il falloit encore leur perſuader qu'il étoit réſolu de ſe maintenir dans ce poſte, & d'attendre qu'ils vinſent l'y attaquer. Pour les confirmer davantage dans cette idée, il ſe rétranchoit avec ſoin, & faiſoit conſtruire ſur ſon front des redoutes de diſtance en diſtannce afin de rendre l'attaque de ſon camp plus difficile; tandis qu'il donnoit le change aux ennemis ſur ſon véritable deſſein, il prenoit les meſures les plus efficaces pour les attaquer lui-même dans leur camp; il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût le faire de front avec ſuccès. Des hauteur innacceſſibles le couvroient entiérement, & pour ajouter encore à l'impoſſibilité de cette attaque, le Roi de Pruſſe y avoit fait conſtrnire des retranchements profonds qu'il avoit garnis d'un artillerie nombreuſe; il n'y avoit qu'un ſeul moyen de réuſſir dans cette entrepriſe, c'étoit de tourner leur droite, & de les prendre à revers en enlevant le poſte de Hochkirchen, qui, quelque bien

fortifié qu'il fût, ne paroiſſoit pas devoir tenir long-tems contre la ſurpriſe d'une attaque inattendue.

La difficulté de cette opération conſiſtoit à chercher un chemin à travers une forêt extrêmement épaiſſe, ſituée ſur les derrieres de l'aile gauche des Autrichiens : dès que le Général ſe fut informé par lui-même que cet obſtacle pouvoit être levé, il réſolut de ne plus différer l'éxécution du projet qu'il avoit médité, & quoique pendant la nuit, tandis que toute l'armée étoit en marche, il fût paſſé quelques transfuges à l'ennemi, leur rapport n'avoit fait qu'augmenter ſa ſécurité, car tout ce qu'il put en apprendre étoit que toute l'armée marchoit en arriere par ſa gauche.

L'armée ayant paſſée la forêt ſans obſtacle parut à cinq heures du matin en face du village de Hochkirchen & toutes les colonnes réunies l'ayant attaqué à la faveur des ténébres s'en emparerent ſans beaucoup de réſiſtance, & pouſſant avec vivacité ce premier avantage, elles

coururent aux hauteurs dont les Prussiens étoient environnés, & se rangerent en bataille au milieu de leur camp.

Le point du jour commençoit alors à paroitre, & le Roi de Prusse avoit encore bien de la peine à se convaincre que Daun eût pu parvenir jusques à lui par le chemin qu'il avoit pris; bien loin de l'avoir cru praticable, il avoit négligé de s'assurer de cette forêt parce qu'il en avoit jugé le passage impossible à une armée.

Au désespoir cependant de voir sa prévoyance en défaut, & sentant combien il lui importoit non seulement de chasser l'ennemi de son camp, mais encore de reprendre le village de Hochkirchen, après avoir ralliée une partie de son infanterie dispersée par la surprise de la premiere attaque, il se jetta sur le village avec furie. Après trois attaques consécutives où il avoit toujours été repoussé, il parvint cependant à en enlever une partie, & à s'y établir. Mais comme le sort de cette journée dépendoit de la

conſervation de ce poſte ; les Autrichiens firent des efforts incroyables de valeur pour s'y maintenir, & bientôt ſecourus par un nouveau renfort de troupes fraiches ils chaſſerent ceux des Pruſſiens qui commençoient déjà à s'y retrancher & les repouſſerent bien loin dans la plaine.

Tandis qu'on ſe battoit ainſi à l'aile droite des Pruſſiens, & que la victoire y ſecondoit l'heureux ſtratagême de Daun, le Duc Daramberg attaquoit leur gauche avec non moins d'avantage, n'ayant pu mener ſon artillerie avec lui à cauſe de la difficulté des chemins, il étoit tombé ſur eux le ſabre à la main & la bayonnette au bout du fuſil avec tant d'intrépidité qu'il les avoient culbutés, après s'être emparés des retranchements & des redoutes qui les couvroient dans cette partie ; de ſorte que la victoire ſe déclarant de tout côté en faveur des Autrichiens, le Roi de Pruſſe ne vit d'autre parti à prendre, après quelques vains efforts pour rétablir le combat, que celui de la retraite. Sa cavalerie avoit peu ſouffert,

ſouffert, il la fit ſervir à couvrir le reſte de ſon armée ; & gagnant des hauteurs ſituées ſur les derrieres de ſon champ de bataille, il vint camper dans la plaine de Predlits, abandonnant ſon camp, & la plus grande partie de ſon artillerie & de ſes bagages à la diſcrétion du vainqueur.

Quoique le Roi de Pruſſe fut vaincu, il n'en étoit pas moins en état de tenir la campagne ; l'ordre & la diſcipline qu'il avoit ſu établir dans ſes armées, à l'imitation des anciens Romains, l'avoit rendu juſques-là ſupérieur aux autres nations de l'Europe ; ſes victoires avoient toujours tenus ſes ennemis éloignés de ſes frontieres, & ſes defaites ne lui avoient pas encore fait perdre un pouce de terrein. Après la ſurpriſe de Hochkirchen qui auroit pu être plus funeſte à toute autre armée qu'à la ſienne, ce Monarque qui avoit ralliée ſon armée avec facilité, le ſoir même de la bataille, s'étoit arrêté à Doberchuts, qui n'eſt éloigné de Hochkirchen que de quelques milles : il s'y étoit retranché de façon à ôter aux Au-

trichiens l'envie de l'y venir attaquer de nouveau; pour rendre encore ſa poſition plus reſpectable, il avoit donné ordre au Prince Henry ſon frere de le venir joindre avec une partie de l'armée qu'il commandoit en Saxe, ne laiſſant dans cette Province que dix à douze mille hommes aux ordres du Général Itzempelits, pour veiller à la ſûreté des garniſons de Leipſik & de Dreſde; & conſervant toujours une communication libre avec ces deux places, il eſpéra faire échouer les vues que les Autrichiens pouvoient avoir ſur elles.

VI. Le Général Autrichien, qui ſe voyoit par-là fruſtré de l'eſpérance de recueillir les fruits de ſa victoire, ne prévoyant pas pouvoir réuſſir à le déloger de ſon poſte à force ouverte, médita de l'attirer ailleurs, en lui donnant de la jalouſie ſur les places de la Siléſie, qui, abandonnées à leur propre défenſe par l'éloignement du Monarque Pruſſien, ſembloient offrir une conquête aiſée, pour peu qu'on ſe préſentât en force devant elles.

Cette manœuvre eut tout l'effet qu'on en pouvoit désirer ; le Roi de Prusse n'eut pas plutôt appris le siége de la Forteresse de Neiss, par le Général Harsch, & pensant que les Autrichiens avoient tournés leurs vues du côté de cette Province, il se détermina à marcher à son secours.

C'étoit-là où le Général Autrichien l'attendoit, à peine lui eut-il vu lever son camp, que pour le confirmer davantage dans son idée, il fit toutes les dispositions nécessaires, non seulement pour le dévancer dans sa marche, mais encore pour opposer tous les obstacles imaginables à son entrée en Silésie, au point que le Monarque Prussien le rencontrant partout sur la route qu'il se proposoit de tenir, il se détermina à faire un détour considérable par Gorlits afin de l'éviter.

Dès que Daun le vit entré dans la Province, & marcher à grandes journées vers Neiss, il se contenta de le faire cotoyer par le Général Loudhon, & rebroussant chemin, il se présenta tout-à-coup

ſous les murs de Dreſde, dans le tems qu'on le croyoit encore occupé du ſoin de couvrir les opérations du Général Harſch.

Tandis qu'il s'avançoit vers Dreſde, le Général Hadich, ſoutenu par le Prince des deux Ponts, qui s'étoit avancé à Coldits, avoit pris poſte à Grimma & à Eulembourg ſur la Mulda, à portée de tomber ſur Leipſik & Torgau, dès que l'opération ſur Dreſde auroit eut le ſuccès qu'on en eſpéroit.

On ne douta plus alors de voir bientôt la Saxe délivrée de la tyrannie de ſes oppreſſeurs. Toutes les meſures du Général Autrichien, depuis le commencement de la campagne, n'avoient eu d'autre but que cet événement, & il les voyoit enfin ſur le point d'être couronnées du ſuccès, Itzemplits n'avoit pu s'oppoſer à l'inveſtiment de la ville, & s'étoit retiré de l'autre côté de l'Elbe. Lorſqu'il ſe vit enlever le fruit de tant de travaux par un événement ſi ſingulier & ſi contraire à tout ce qui ſe pratique ordinairement

entre des nations policées & chrétiennes, par les barbaries qui en accompagnerent toutes les circonſtances, qu'il ſe vit obligé de ſe déſiſter de ſon entrepriſe, dans la crainte devoir périr ſous ſes yeux, de la maniere la plus cruelle, les malheureux habitans de cette ville infortunée.

VII. Sur les avis que le Général Schmetau, commandant des Pruſſiens dans Dreſde, avoit eu de l'aproche des Autrichiens, prévoyant qu'ils pourroient former leur attaque à l'abri des fauxbourgs de cette ville, il avoit réſolu de les détruire, afin de mettre les remparts hors de toute ſurpriſe; ne doutant plus du deſſein des Autrichiens, depuis qu'ils avoient dépoſté le Général Itzempelits de ſon camp, & chaſſé les troupes légéres du colonel Meyer des jardins qui avoiſinoient le plus les fauxbourgs, il y fit tranſporter une quantité prodigieuſe de paille & de matiere combuſtibles qui furent diſtribuées dans chaque maiſon, afin d'y mettre le feu quand il en donneroit le ſignal.

Les malheureux habitants voyoient en frémiſſant de crainte ces apprêts de deſtruction, mais ils ne s'imaginoient pas encore que leurs malheurs puſſent aller au-delà de l'incendie de leurs demeures & de la perte de leurs biens ; le cruel commandant les avoit fait aſſurer qu'ils n'avoient rien à craindre pour leur vie, & leur avoit même ordonné de reſter enfermés chez eux, dans la crainte qu'elle ne fût expoſée en cas d'attaque. Lorſque ſur les deux heures après minuit on entendit tirer un coup de canon de la place : c'étoit le ſignal auquel les incendiaires devoient ſe répandre dans le fauxbourg, & rendre ce peuple infortuné la victime de la ſécurité qu'on lui avoit ordonné d'avoir. Auſſitôt les portes des maiſons furent enfoncées, les buchers qu'on y avoit préparés furent allumés dans un inſtant ; & pour augmenter la violence de l'incendie, on tiroit des remparts à boulets rouges. Les ſoldats diſpoſés le long des rues, ou empêchoient les habitants d'en ſortir, ou maſſacroient à coup de bayonnette ceux

qui cherchoient à éviter les flames par la fuite. On ne ſauroit ſe rappeller ſans horreur les cruautés de toute eſpece qui ſe commirent durant cette nuit : des enfans jettés de ſang froid dans les flames, des femmes & des filles nues qui ſe ſauvoient à travers des jardins, pourſuivies encore dans cet état par les balles à feu, & les torches poiſſées qu'on lançoit après elles. Les cris de pluſieurs milliers d'habitants écraſés ſous les débris de leurs maiſons. Toutes ces horreurs formoient un ſpectacle effroyable, que le Comte de Schmetau ſe plaiſoit à donner aux Autrichiens, pour leur faire enviſager de quelle façon il traiteroit la ville s'ils s'aviſoient de tenter de s'en emparer.

Il étoit ſi bien dans la réſolution de traiter la ville comme les fauxbourgs, qu'il ne fit point miſtère de répondre au Général Autrichien, lorſqu'il lui envoya faire des reproches ſur les inhumanités qu'il y avoit commiſes, & l'avertir qu'il répondroit perſonnellement de tout ce qui pourroit arriver

de facheux à la famille Royale : „ qu'il
„ étoit ſoldat, qu'il agiſſoit ſelon les régles
„ de la guerre, ſans ſe mettre en peine
„ de la famille Royale, ni du ſort de la
„ ville : que ce qu'il en faiſoit, étoit par
„ ordre exprès du Roi ſon maître ; & que
„ ſi les Autrichiens parvenoient à s'empa-
„ rer des remparts, il ſe défendroit de rue
„ en rue aux riſques de tous les incon-
„ vénients qui pourroient en arriver.

La ſurpriſe de la place manquée par l'incendie des fauxbourgs, ne laiſſoit d'autre voye au Général Daun, pour s'en rendre maître, que de l'aſſiéger dans les formes, mais cette entrepriſe étoit ſujette à bien des inconvénients ; d'un côté, il y avoit tout à craindre de la réſolution cruelle du Commandant, qui paroiſſoit diſpoſé à ne pas ménager tant de têtes illuſtres qu'il avoit à ſa diſcrétion ; de l'autre, l'hyver qui commençoit à ſe faire ſentir (c'étoit dans le milieu de Novembre) ne permettoit pas aux troupes de tenir plus long-tems la campagne. Enfin le Roi de Pruſſe, qui venoit de

faire lever le siége de Neiss, accourant avec toute son armée, pouvoit apporter bien des obstacles à ce dessein. Toutes ces considérations balancées dans l'esprit du Général Autrichien, l'engagerent à s'éloigner de cette malheureuse ville, & à prendre la route de la Boheme.

VIII. Le Général Hadich n'avoit pas été plus heureux dans son expédition sur Leipsik; après s'être avancé jusqu'à Grimma, il avoit fait investir cette ville par le Général Kléefeld; & le Général Hauss qui y commandoit sembloit être disposé à l'abandonner; déja il avoit envoyé à Duben la caisse militaire & ses meilleurs effets; déjà le Juif Levi avec toute son engeance avoit délivré les habitans de son odieuse présence, lorsqu'on apprit que les Prussiens, sous la conduite des Généraux Wedel & Donha que l'éloignement des Russes rendoit inutiles sur l'Oder, s'approchoient de l'Elbe, dans le dessein de s'opposer à ses opérations.

Dans ces circonstances, Hadich s'imaginant qu'il lui seroit toujours facile de

revenir ſur Leipſik, s'il pouvoit empêcher le paſſage de l'Elbe aux Pruſſiens, ne trouva point de moyen plus ſûr d'y réuſſir que de s'emparer de Torgau avant leur arrivée ; pour cet effet, il avoit donné ordre à Kléćfeld de le venir joindre à Eulembourg, afin de marcher enſemble vers cette place qui les eût rendus maîtres du cours du fleuve : mais à peine fut-il arrivé à Rotenfurt, entre Eulembourg & Torgau, qu'il apprit que Wedel & Donha l'avoient prévenu, & qu'après avoir paſſé l'Elbe à Torgau, ils s'étoient poſtés entre cette ville & ſon camp, & ſe diſpoſoient à marcher à ſa rencontre.

Sur cet avis Hadich s'étoit replié précipitamment ſur la Mulda, & s'étoit venu camper de l'autre coté de cette riviere dans l'intention au moins de leur en diſputer le paſſage, mais l'ennemi l'ayant paſſé au gué dans un endroit où il n'avoit pas cru qu'il fut poſſible de le faire, la crainte qu'il eut de ſe voir ſéparé de l'armée de l'Empire dont l'avant garde s'étoit cependant avancée juſqu'à Grim-

ma pour le ſoutenir, il ſe détermina à ſe replier ſur elle. Enfin le Général de l'Empire ne voyant plus aucun jour à pouvoir ſe maintenir dans la Saxe, prit le parti de l'abandonner entiérement & de ſe retirer en Franconie, où il prit ſes quartiers d'Hyver.

Ce fut ainſi que finit cette campagne dont on avoit conçu de ſi belles eſpérances. A enviſager le nombre & la puiſſance des ennemis du Monarque Pruſſien, on avoit de la peine à concevoir comment il n'avoit pas ſuccombé ſous les coups réitérés de tant de forces réunies contre lui. Rien ne ſembloit empêcher les Ruſſes de paſſer l'Oder après la victoire de Zorndorf, l'éloignement du Roi de Pruſſe devoit leur en faciliter le paſſage, & le chemin de Berlin paroiſſoit leur être ſi facile, que bien loin qu'on s'imagina qu'ils duſſent prendre un autre parti, on avoit déjà publié davance qu'ils ſe diſpoſoient à en prendre la route. Mais qui pourroit être aſſez inſtruit pour mettre

au jour le concours des différentes circonftances qui rendirent le Monarque Pruffien fupérieur à fes ennemis malgré fes défaites, & l'habileté des Généraux qui lui étoient oppofés, expliqueroit cette énigme. La poftérité chez qui les événemens paffent dégagés des nuages qui les ont enveloppés, pourra dire & entendre fans crainte, des chofes qu'il ne nous eft pas permis d'approfondir.





HISTOIRE

DE LA GUERRE

CONTRE

LES ANGLOIS.

LIVRE HUITIEME.

I. L'Activité ordinaire du Roi de Pruſſe ſembla ſe démentir pendant l'Hyver qui ſuivit l'embraſement des fauxbourgs de Dreſde. Retiré dans Breſlau, il ne parut s'occuper que de divertiſſement, dans un tems où il avoit coutume d'inquiéter ſes ennemis en exerçant ſucceſſivement les différentes armées qu'il comptoit leur oppoſer au printems; mais

ſous cette tranquillité apparente, il méditoit un projet qui l'eût rendu maître des trois quarts de l'Allemagne, ſi les Cours de Vienne & de Verſailles n'euſſent à propos pénétrés ſes deſſeins, & n'euſſent pris de bonne heure des précautions capables de les faire échouer, & ſi les Généraux François & Autrichiens ne les euſſent fait évanouir par l'habileté de leurs manœuvres.

Suivant ce projet le Prince Ferdinand devoit occuper la ville de Francfort, & par cette priſe de poſſeſſion, l'armée de Soubiſe dont le quartier général étoit à Hanau, n'ayant plus aucune communication avec l'armée de Contades qui hyvernoit en deçà du Rhin, ſe voyoit expoſée à avoir ſur les bras toute l'armée Hanovrienne. Pour ſeconder cette opération, le Prince Henry de Pruſſe devoit ſortir de la Saxe, & tomber à l'improviſte ſur les quartiers de l'armée de l'Empire diſtribués dans la Franconie, tandis que le Monarque ſon frere entreroit en Boheme, & donneroit trop d'occu-

pations aux Autrichiens pour leur permettre de porter leurs vues ailleurs qu'à la défense de leur propre pays.

La réussite de toutes ces opérations combinées portoit tout d'un coup le théatre de la guerre dans les Provinces situées entre le Mein & le Danube. La tranquillité dont elles avoient joui jusques alors faisoit envisager au Prince Ferdinand & au Monarque Prussien une ample moisson d'hommes, & d'aprovisionement de toute espece, dont ils commencoient à sentir la disette dans celles qui depuis le commencement de la guerre avoient été exposées à leurs dévastations.

Sur la fin de Décembre, les François avoient déjà mis garnison dans la forteresse de Reinfeld; cette place située sur le Rhin entre l'armée de Soubise & celle de Contades assuroit autant qu'il étoit nécessaire leur communication réciproque, si l'ennemi eût été d'humeur à respecter la neutralité des Etats libres de l'Empire aussi scrupuleusement que les François, & il est

hors de doute qu'ils s'en fussent tenu à la prise de possession du château de Reinfeld, s'ils n'eussent été instruits du coup qu'ils méditoient sur Francfort, alors le seul motif de l'inconvénient qui en arriveroit, & pour leur propre conservation, & pour celle des Provinces au secours desquelles ils étoient accourus, les détermina à passer par dessus des bornes que la seule nécessité des circonstances les obligeoit de franchir.

II. Ainsi le Prince de Soubise ayant eu des avis certains, d'un côté que les Hanovriens commençoient à remuer dans leurs quartiers, & de l'autre que le Général Prussien Itzempelits s'étoit déja avancé à Weissensée dans la Thuringe avec six mille hommes pour les soutenir, ne différa plus à les prévenir dans leurs desseins. Il partit d'Hanau le 2 Janvier 1759 à la tête de dix bataillons, & s'étant présenté le même jour aux portes de Francfort, il n'eut pas de peine à faire consentir les Magistrats de cette ville de recevoir dans leurs murs la ganison qu'il

leur

leur menoit. Le ſentiment des vexations que les Hanovriens avoient fait éprouver aux habitans des Evêchés D'Hidelſeim & de Munſter, & les duretés que le Roi de Pruſſe exerçoit dans le Meklembourg & dans les autres états neutres de l'Empire où il avoit pu pénétrer, étoient des motifs aſſez puiſſants pour que les habitants de cette ville reçuſſent avec reconnoiſſance l'offre qu'on leur faiſoit de les garantir des malheurs qu'ils avoient à appréhender, & les moyens qu'on leur donnoit de s'y ſouſtraire.

Quoique l'ennemi parût d'abord déconcerté de ce coup imprévu qui détruiſoit les eſpérances flatteuſes qu'il avoit conçues; on ne tarda gueres à s'appercevoir que bien loin d'avoir renoncé à ſon premier projet, il prenoit au contraire les meſures les plus efficaces pour le faire réuſſir par la force ouverte. Dès le mois de Mars tout fut en mouvement dans les quartiers de l'armée Hanovrienne, & quoiqu'il ne fut pas bien difficile de pénétrer leur véritable deſſein, la mar-

che qu'ils firent ſur Fulde faiſant appréhender au Duc de Broglio qui venoit de prendre le commandement de l'armée Françoiſe à la place du prince de Soubiſe, qu'ils ne tombaſſent ſur l'armée de l'Empire qui cantonnoit depuis cette place juſqu'à Bamberg en Franconie, il prit les meſures qu'il jugea les plus convenables pour éclairer leurs démarches.

III. En conſéquence, dès le 28 du mois de Mars, lorſqu'il fut certain que les Hanovriens avoient établi leurs quartiers à Fulde, il fit avancer Mr. du Blaiſel avec les troupes légéres entre Marpourg & Caſſel, & eut ſoin de faire ſoutenir ces troupes par des poſtes intermédiaires de Dragons, de cavalerie, & d'infanterie. Il avoit de plus donné ordre à Mr. du Blaiſel d'annoncer dans le pays l'arrivée prochaine d'un gros détachement de l'armée de Contades aux ordres de M. Darmentieres, dans le deſſein d'en impoſer à l'ennemi & de rallentir leurs opérations ſur l'armée de l'Empire, qui déjà ſur le bruit de leur marche s'étoit repliée ſur Konigs-

hofen, pour se rapprocher du centre de ses quartiers.

Cette manœuvre du Duc de Broglio produisit en partie l'effet qu'il en avoit attendu. Les Hanovriens se désisterent tout-à-coup de leur dessein sur l'armée de l'Empire. Les Prussiens qui avoient déjà paru sur sa droite du côté de Hoff se retirerent dans la Thuringe, & les Princes d'Isembourg & de Brunsvik qui avoient poussé la gauche de cette armée se replierent tout d'un coup sur Fulde, sur les avis qu'ils eurent apparamment de la part du Prince Ferdinand, que les François se fortifioient sur leurs derrieres.

Les choses demeurerent dans cet état pendant quelques jours, & ces deux armées s'observoient mutuellement dans leur contenance, lorsqu'on apprit que le 9 Avril, les Hanovriens, au nombre de quarante mille hommes, avoient décampés de Fulde, & marchoient sur trois colonnes par la vallée de la Kints, directement sur M. de Broglio. C'étoit enfin à Francfort à qui ils en vouloient; la foire,

qui étoit sur le point de s'ouvrir, leur faisoit envisager cette Ville aussi utile à leurs desseins que Leipsick l'étoit à ceux du Roi de Prusse. Il ne manquoit plus à leur avidité que les richesses de cette Ville pour perpétuer à l'infini les troubles qu'ils avoient excités dans leur propre patrie, & à l'abri desquels ils comptoient l'asservir.

Quoique le Général François n'eût environ que vingt-cinq mille hommes à leur opposer, & que ce peu de troupes ne fût pas même encore rassemblé, il ne désespéra point de les faire échouer dans leur projet. Après avoir pourvu à la sûreté des postes de Hanau sur sa droite, & de Giessen sur sa gauche, il envoya des ordres à toutes les troupes répandues dans le pays, de se rassembler le 12 dans la plaine de Francfort entre Bergen & Ville-Belle; & dès qu'elles furent arrivées, il les rangea sur le champ en bataille, dans la ferme résolution de faire repentir les ennemis d'avoir trop présumé de la supériorité de leur nombre, & de la sécurité qu'il avoit paru affecter.

IV. Le Duc de Broglio avoit dès auparavant reconnu ce poſte de Bergen comme le ſeul où il pût être en état d'arrêter l'ennemi dans ſa marche, & il n'avoit négligé de l'occuper juſqu'alors, qu'afin de lui laiſſer ignorer qu'il avoit pénétré ſes deſſeins; il étoit en effet ſitué le plus avantageuſement du monde pour la fin qu'il s'en étoit propoſé. Il couvroit entierement la ville de Francfort; le village de Bergen, qui formoit la droite du champ de bataille, eſt ſitué ſur le bord d'un rideau fort eſcarpé, qui continue juſqu'à cette Ville. A la gauche eſt un bois où commence un eſcarpement très-roide qui paſſe vis-à-vis de Ville-Belle, & ſe termine à la petite riviere de Nidda; le terrein de la droite au centre monte inſenſiblement juſqu'à une ancienne tour qui eſt le point le plus élevé du pays: & depuis cette tour juſqu'à Ville-Belle, qui formoit le point d'appui de la gauche de l'ordre de bataille, il baiſſe dans la même gradation. Enfin l'entre-deux de Ville-Belle au bois eſt une plaine très-raſe, coupée tranſverſalement

par un ravin profond qui mettoit l'ennemi dans la nécessité de combattre les deux aîles à la fois avant de parvenir à la tour, & de pénétrer dans le centre, & qui détermina le Duc de Broglio de placer la plus grande partie de son infanterie aux deux aîles, en faisant occuper l'entre-deux par sa cavalerie disposée sur plusieurs lignes, parce que le peu d'étendue du terrein ne permettoit pas de la déployer davantage.

Ce n'étoit pas assez pour l'habile Général d'avoir pourvu aux moyens de se procurer la victoire, il avoit encore pensé à ceux de la rendre inutile aux ennemis en cas qu'elle se déclarât en leur faveur. Après avoir tout disposé pour recevoir l'ennemi, il rassembla autour de lui les Lieutenants Généraux & les Maréchaux de Camp qu'il avoit sous ses ordres, & après leur avoir fait part de son ordre de bataille, & leur avoir fait sentir de quelle importance il étoit pour le salut de l'armée de défendre jusqu'à la derniere extrêmité la droite & la gauche, il les prévint qu'en cas que

contre toute attente une des deux aîles fût forcée, la cavalerie devoit alors défendre la plaine du centre, & tâcher, par des charges réitérées, de rétablir le combat, ou tout au moins protéger la retraite de l'infanterie qui devoit se faire, celle de la droite à l'abri de l'escarpement qui étoit par derriere elle, & celle de la gauche le long de la Nidda; qu'alors ces deux aîles devoient se réunir derriere le Landvert de Francfort, & y tenir ferme, afin d'empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant; enfin, que si les circonstances ne permettoient pas de pouvoir se défendre dans ce dernier poste, & qu'on fût obligé de repasser le Mein, il avoit fait préparer du canon sur les remparts de Francfort pour protéger l'entrée des troupes qu'il destinoit à la défense de cette place, & avoit fait construire un pont au-dessous des glacis de la Ville pour faciliter le passage du reste de l'armée.

Ces dispositions ayant été unanimement applaudies, chaque Chef fut à l'instant se mettre à la tête de son poste, & com-

muniqua aux troupes reſpectives qui étoient ſous leurs ordres, & l'ardeur de vaincre, & la confiance dont ils étoient remplis: à peine y étoient-ils arrivés, qu'on apperçut l'armée Hanovrienne, qui, fiere de l'avantage qu'elle avoit eu dans ſa marche par la vallée de la Kints, en renverſant les uns ſur les autres les divers petits poſtes qu'on y avoit placés pour éclairer ſes démarches, ſembloit ne point douter que le ſuccès ne couronnât la fin de cette entrepriſe. Après s'être rangés en bataille à quelque diſtance du village de Bergen, à la faveur d'un rideau qui les couvroit, ils déboucherent en trois colonnes ſur ce poſte, & l'attaquerent avec tant de vivacité, que les troupes qui le défendoient étoient ſur le point de plier, ſi le Duc de Broglio n'eût dans l'inſtant fait diriger la plus grande partie de ſon artillerie ſur la tête des colonnes ennemies, & n'eût en même tems envoyé de nouvelles troupes pour rétablir le combat. Ce mouvement rallentit pour quelques moments l'ardeur des Hanovriens; mais étant

revenus à la charge en plus grand nombre, non-ſeulement ils firent main-baſſe ſur les premieres troupes qui voulurent s'oppoſer à leur premier feu, mais encore ils parvinrent à pénétrer dans une partie du village, en culbutant tout ce qui ſe trouva ſur leur paſſage. Alors le Général François ſentant que tout le ſuccès de cette journée dépendoit d'empêcher les ennemis de l'entamer dans cette partie, accourut lui-même à la tête des troupes qui n'avoient point encore donné; il en conduiſit une partie le long des vergers du village pour les prendre à revers, & ordonna au reſte de paſſer par la grande rue, afin de les attaquer de front. Cette derniere diſpoſition produiſit tout l'effet qu'il en avoit eſpéré ; ces nouvelles troupes, jointes à celles qui avoient déja commencé à plier, donnerent avec tant de concert & de courage, que l'ennemi étonné d'une réſiſtance à laquelle il ne s'étoit point attendu, en fut déconcerté au point que, prenant tout-à-coup la fuite, il abandonna dans un inſtaut tout

le terrein qu'il avoit eu bien de la peine à gagner au prix du ſang de cinq ou ſix mille de ſes meilleures ſoldats. Cependant le Général Hanovrien, au déſeſpoir de trouver une réſiſtance ſi opiniâtre dans une armée inférieure de moitié à la ſienne, raſſembloit ſes troupes diſperſées à la faveur du rideau qui les avoit couvert le matin ; & changeant ſon ordre de bataille ſur celui qu'il avoit vu tenir aux François, il plaça toute ſon infanterie & ſon artillerie aux deux aîles, & ſa cavalerie au centre, dans l'intention d'attaquer les François, ſur-tout leur front ; & comme ſa cavalerie étoit de beaucoup ſupérieure à la leur, il ne doutoit point que s'il pouvoit parvenir à la culbuter, les deux aîles ſe trouvant ſans communication & ſans appui, il ne lui fût facile de les envelopper & de les obliger à ſe rendre. M. de Broglio, qui de la tour dont nous avons parlé ci-deſſus, étoit à portée de voir tous ces préparatifs de l'ennemi, eut ſur le champ pris ſon parti. Comme ſon champ de bataille

étoit fort resserré, & que les troupes pouvoient se porter facilement d'une aîle à l'autre, & retourner dans un instant dans leur premier poste, il se contenta de tirer de sa gauche quelque infanterie pour renforcer sa cavalerie du centre, & attendit dans cette position que les ennemis osassent le venir attaquer de nouveau.

Ils se présenterent en effet, faisant mine d'attaquer à la fois les deux aîles & le centre; mais la contenance fiere des François leur ayant apparamment fait présumer qu'ils ne réussiroient pas mieux à cette attaque qu'aux précédentes, ils se contenterent de faire canoner les deux villages avec vivacité jusques assez avant dans la nuit; après quoi voyant toute l'inutilité de leurs tentatives, ils prirent le parti de se retirer, & marchant tout le reste de la nuit, ils arriverent dans la matinée à Windeken qui est à trois lieues du champ de bataille.

Cette retraite des Hanovriens eut toute l'apparence d'une fuite précipitée. Sans

ceſſe harcelés par les troupes légéres de l'armée Françoiſe qui leur tuerent encore bien du monde ; ils ne ſe crurent en ſûreté que lorſqu'ils ſe virent ſous les murs de Caſſel.

C'en étoit aſſez d'avoir battu les ennemis avec une armée de moitié moins nombreuſe que la leur, & d'avoir ſauvé Francfort du pillage dont cette ville étoit ménacée ; le Général François certain qu'ils ne paroitroient plus dans les environs du Mein, quelques démonſtrations qu'ils fiſſent pour le lui faire appréhender, après s'être aſſuré de tous les poſtes de la Vétéravie qui pouvoient être ſuſceptibles de défenſe, il ſe tint tranquille dans ſes quartiers, en attendant que l'armée du Bas Rhin, toujours commandée par le Maréchal de Contades, pût être en état d'entrer en campagne.

V. Les différents mouvemens des Hanovriens & du Roi de Pruſſe paroiſſant toujours tendre à porter le théatre de la guerre en Franconie ; & la poſition du Prince Ferdinand dans les

environs de Caſſel favoriſant ce projet, par la facilité qu'il pouvoit avoir de ſe porter dans cette Province, à l'aide des ſecours que le Monarque Pruſſien lui pouvoit faire parvenir de la Saxe par le Voitgland, la Cour de France donna ordre au maréchal de Contades de ſe porter dans la Heſſe avec toute ſon armée.

Le Prince Ferdinand ne s'étoit point attendu à cette réſolution de la part des François, il avoit toujours cru la Vétéravie, qu'il leur falloit traverſer pour parvenir à lui, impraticable pour une armée auſſi nombreuſe que la leur. C'eſt un pays rempli de montagnes & de défilés, & c'étoit à l'abri de cette impoſſibilité qu'il avoit fondé ſes plus belles eſpérances, mais lorſqu'il vit arriver les premieres colonnes à Gieſſen & à Marpourg; la crainte de ſe trouver environné par l'armée de Broglio & de Contades d'un côté, & celle de l'Empire de l'autre lui fit prendre le parti de replier tous les poſtes qu'il avoit répandus dans

la Heſſe, & abandonnant Caſſel avec précipitation, il fut ſe mettre à couvert derriere la Lippe, en attendant de diriger ſa retraite ultérieure ſur le parti qu'il verroit prendre aux François.

La tranquillité ayant été ainſi rétablie dans les Provinces qui avoient appréhendés une invaſion de la part des Hanovriens, le maréchal ne s'occupa plus que du ſoin de les atteindre; en effet, à peine les premieres colonnes de ſon armée eurent-elles paru ſur les bords de la Lippe que les Hanovriens bien loin d'y attendre les François ainſi qu'on ſe l'étoit imaginé, décamperent précipitamment, & ſoit qu'ils fuſſent encore incertains de l'endroit où ils prétendoient ſe retirer, ſoit qu'ils vouluſſent donner le change ſur le parti qu'ils avoient médité de prendre, on les vit avec étonnement ſe porter du côté du Rhin, comme s'ils euſſent eut deſſein de tomber ſur l'armée de M. Darmentieres que le Maréchal avoit laiſſé du côté de Wezel pour veiller à la défenſe des Provinces ſituées le long de ce fleuve,

& par cette diverſion obliger la grande armée de quitter la Heſſe pour accourir à leur ſecours.

VI. Mais d'un côté la bonne contenance du Marquis Darmentieres ne leur ayant pas permis de l'entamer, & de l'autre les diſpoſitions du Maréchal leur ayant fait appréhender qu'il ne pénétrât dans l'Electorat avant qu'ils puſſent lui en diſputer l'entrée, ils abandonnerent avec aſſez de promptitude leurs projets ſur les Provinces du Rhin, & ſe rapprochant du Wezer, ils furent ſe porter de Buren à Ritberg afin d'être à portée de veiller à la ſûreté des places de la Weſtphalie, où ils avoient laiſſés des garniſons, ou de ſe porter au-delà du fleuve pour y diſputer le terrein aux François pied à pied, dans le cas où ils auroient intention de le paſſer & d'entrer dans l'Electorat.

Le Prince Ferdinand profitant des fautes du Duc de Cumberland, qui avoit paru n'avoir enviſagé dans la défenſe de l'Electorat, d'autre objet plus preſſant

que celui de mettre à couvert les trésors de sa maison, bien loin d'abandonner la Westphalie à la discrétion des François, avoit au contraire fortifié avec soin Munster & Lipstat, où il avoit laissé des garnisons capables de soutenir un long siége; cette précaution prudente pouvoit avoir deux motifs, l'un d'arrêter l'armée Françoise qui pour ne rien laisser derriere elle, en s'occupant à ces deux siéges lui donneroit le tems de se fortifier dans son camp, l'autre de lui causer bien de l'embarras, si dans le cas où persistant à le poursuivre, il avoit assez de bonheur pour lui faire éprouver un revers: & bientôt l'expérience démontra combien il avoit eu raison de se ménager cette ressource.

Dès que le Maréchal eut vu que l'intention des Hanovriens, malgré la feinte qu'ils avoient fait de se porter vers le Rhin, étoit de se rapprocher du Wezer, il dirigea sa marche vers eux de façon à ne leur pas permettre de le passer sans combattre.

Pour

Pour cet effet, le Duc de Broglio, dès qu'il eut pris possession de Cassel, que les ennemis avoient abandonné, eut ordre de se porter sur Munden à l'entrée des défilés qui conduisent dans l'Electorat d'Hanovre, & de diriger en suite sa marche vers Paderborn à la hauteur de la grande armée entre elle & le wezer; & Mr. Darmentieres avec environ quinze mille hommes qui avoient hyverné dans les environs de wezel & du Rhin, eut celui de marcher par le Nord de la Lippe sur Munster pour en faire le siége, tandis que la grande armée se porteroit sur cette riviere.

Le Prince Ferdinand environné, pour ainsi dire, par l'armée Françoise, parut pendant quelque tems incertain du parti qu'il prendroit. Obligé par les savantes manœuvres du Général François d'abandonner successivement les camps avantageux de Buren & de Ritberg, il parut d'abord se roidir à conserver Munster & Lipstat. Et pour cet effet, il s'étoit venu camper à Osnabruk, afin d'être plus à portée de secourir ces deux places, mais toujours

talonné par l'armée Françoiſe & appréhendant pour Minden que le Duc de Broglio menaçoit, il ſe rabattit tout-à-coup ſur le wezer entre Minden & Nienbourg, & ſe rétranchant avec précaution à Petershagen, il parut déterminé à attendre dans ce camp que les François l'y vinſſent attaquer.

VII. Munſter venoit de ſe rendre ſur ces entrefaites à Mr. Darmentieres, & le Duc de Broglio venoit de ſurprendre Minden; ces deux événements reſſerrant davantage l'armée Hanovrienne, on avoit tout lieu de croire que ſuivant le ſyſtéme de fuite qu'elle avoit conſtamment ſuivi depuis la bataille de Bergen, elle ne s'occuperoit que du ſoin de paſſer le wezer, n'ayant plus ſurtout aucune communication avec Lipſtat, la ſeule place qui leur reſtât en Veſtphalie, & qui devoit bientôt tomber; déjà le Duc de Broglio avoit paſſé le wezer avec ſa reſerve pour éclairer ſes démarches de l'autre côté du fleuve, lorſqu'on apprit que bien loin de continuer à fuir comme on s'y

étoit attendu ; elle prenoit au contraire des mesures pour engager les François à accepter la bataille.

VIII. Le 28 du mois de Juillet, le Prince Héréditaire de Brunsvik ayant été détaché de l'armée Hanovrienne avec un corps de dix bataillons, huit escadrons de Dragons, deux de Hussards, les volontaires de Prusse, & une brigade de Chasseurs Hanovriens, partit du camp de Petershagen, & longeant la gauche de l'armée Françoise qui étoit campée dans la plaine de Minden, depuis que cette ville s'étoit rendue, étoit venu se poster sur leur derriere, afin d'inquiéter leur communication avec Paderborn ; dans sa route il avoit encore été joint par environ cinq mille hommes aux ordres du Général Dreves, qui après avoir nétoyé tout le chemin de Petershagen à Osnabruch, venoit de reprendre cette derniere ville ; & ces deux corps réunis formant environ quinze à seize mille hommes, après avoir dépassé Hervorden s'étoient venus établir sur les derrieres du

flanc gauche de l'armée Françoise.

Cette manœuvre des ennemis faisant augurer au Maréchal qu'ils étoient enfin dans le dessein d'accepter la bataille, il rappella auprès de lui le Duc de Broglio qui étoit de l'autre côté du wezer, & le destina à former avec sa reserve la droite de l'armée avec les Grenadiers de France, & les Grenadiers Royaux qui devoient le joindre ; & ayant ensuite formé son ordre sur la position qu'il présumoit qu'ils devoient prendre, il déboucha de son camp la nuit du 31 Juillet au premier Août pour aller à leur rencontre.

Dès que le Prince Ferdinand eut été certain que la mission du Prince de Brunsvik avoit été remplie au gré de ses désirs, prévoyant que le Maréchal saisiroit avec empressement cette occasion qu'il lui donnoit de le combattre, pour se tirer avec honneur de l'embarras qu'il lui causoit, il avoit pris la résolution de marcher lui-même au-devant des François, & prenant une position qui pût couvrir les ponts qu'il avoit sur le we-

zer, il s'étoit venu poſter dans la plaine de Minden, entre le village de Dodenhauſen ſur ſa gauche, & celui de Hille juſques où il pouſſa ſa droite; & comme il devoit regarder le village de Dodenhauſen comme ſon unique reſſource en cas que les autres parties de ſon armée vinſſent à être battues, parce qu'il avoiſinoit le plus les ponts qu'il avoit ſur le Wezer, non ſeulement il le fit retrancher avec ſoin, mais encore il y poſta vingt mille hommes aux ordres du Général Vagenheim, & cinquante piéces de gros canons qui lui étoient arrivées depuis peu de Bremen, afin qu'il pût d'autant mieux réſiſter à quelque attaque qu'on eût voulu entreprendre de ce côté. Il avoit de plus fait tirer un retranchement depuis ce village juſques à celui de Rodenhauſen, pour couvrir ſon centre, & le reſte de ſon armée s'étendoit juſques à Hille, couverte en partie par des bois qui lui ſervirent à cacher ſes diſpoſitions.

Telle étoit la poſition de l'armée enne-

mie, lorſque le Duc de Broglio, ſuivant les ordres qu'il avoit reçu la veille, parut en bataille à la pointe du jour, en face du Général Vangenheim; il trouva bien en arrivant, au poſte qui lui avoit été aſſigné, les Grenadiers Royaux & les Grenadiers de France; mais impatient, après avoir attendu plus de trois heures, de ne point voir arriver les troupes qui devoient appuyer ſa gauche au reſte de l'armée, il détacha quelques pelotons d'infanterie, tant pour débuſquer les grandes gardes des ennemis, en attendant que le reſte de l'armée fût formé, que pour lui donner les moyens, en s'approchant de leur camp, d'examiner leur poſition. Il la trouva beaucoup plus formidable qu'on ne ſe l'étoit d'abord imaginée; & cette découverte paroiſſant exiger quelques changements dans la diſpoſition générale, il ſe détermina à en inſtruire lui-même le Maréchal, qui, ne donnant pas à cet avis toute l'attention qu'il paroiſſoit mériter, ſe contenta de le renvoyer à ſa diviſion, avec ordre

de contenir ſeulement les troupes qu'il avoit en face, & ſe diſpoſa à ranger ſon armée ſuivant ſon premier deſſein.

Le principal point de vue du Général François paroiſſoit être ſur le village de Hille ; il avoit raſſemblé en face de ce poſte les plus grandes forces de ſon armée, comptant attirer de ce côté la principale attention des Hanovriens, & donner au Duc de Broglio les moyens d'attaquer le poſte de Dodenhauſen avec plus d'avantage ; pour cet effet, il avoit fait occuper le village de Halen juſques où les ennemis pouvoient étendre leur droite, afin de les gêner dans cette partie ; mais le Prince Ferdinand, bien loin de prendre le change, profitant au contraire de la faute qu'on avoit faite de tarder ſi long-tems à appuyer la gauche du Duc de Broglio, fit avancer vis-à-vis du centre une grande partie de ſon infanterie, ſoutenue par un corps conſidérable de cavalerie, qui ſe formant dans la plaine avec une promptitude incroyable, tomberent avec furie ſur les différents corps

qui tâchoient de se former, & y occasionnerent un désordre affreux. Sur ces entrefaites, le Duc de Fitz-James, qui commandoit la cavalerie, croyant le moment favorable pour tomber sur cette masse, & dégager les troupes qui commençoient à plier, partit avec douze escadrons qu'il trouva à sa portée, & donna dessus avec une intrépidité extraordinaire : déjà l'ennemi paroissoit étonné de la vivacité de cette attaque, & commençoit à reculer, lorsque les batteries du poste de Dodenhausen se démasquant tout-à-coup, maltraiterent si cruellement cette cavalerie, qu'il lui fut impossible de tenir plus long-tems contre un feu si terrible; la gendarmerie & les carabiniers, qui survinrent alors, tâcherent, par une seconde attaque réitérée jusqu'à trois reprises, de rétablir le combat; mais essuyant à découvert le même feu, elles éprouverent le même malheur, & ces Corps diminués de près de moitié, ne furent plus en état de revenir à la charge.

Tandis que les François se battoient

dans cette partie, avec plus de courage que d'ordre & de conduite, les efforts qu'on faisoit à la gauche de l'armée, pour attaquer la droite des ennemis, n'avoient pas un sort plus heureux : non seulement on ne put parvenir à les débusquer du village de Hille, mais encore le Prince Ferdinand, poussant en avant cette partie de son armée, sur des troupes rebutées du peu de succès de leur attaque, seroit peut-être parvenu à détruire les brigades de Condé & d'Aquitaine, si le Comte de Lusace avec ses Saxons n'étoit survenu à propos pour les dégager, & de concert avec elle, n'eût arrêté la vivacité de la poursuite de l'ennemi, en l'empêchant de pénétrer plus avant.

Le Général François voyant alors son centre considérablement ouvert, & ne pouvant pas se flatter de pouvoir rien tenter d'avantageux contre la droite de l'ennemi, ne pensa plus qu'à la retraite pour conserver le reste de l'armée ; il disposa sa cavalerie à l'arriere-garde, afin d'arrêter l'ennemi s'il lui prenoit envie

de le pourſuivre : il ordonna enſuite au Duc de Broglio de couvrir l'infanterie avec ſa réſerve, & vint ſe retirer dans le meilleur ordre poſſible à ſon ancien camp de Minden.

L'armée Françoiſe ne pouvoit diſconvenir qu'elle n'eût été battue, ſix à ſept mille morts qu'elle abandonnoit ſur le champ de bataille, étoient des preuves non équivoques de ſa défaite ; mais tout victorieux qu'étoit l'ennemi, il n'avoit oſé franchir les bornes du champ de bataille ; le Duc de Broglio, avec ſa ſeule réſerve, en avoit tellement impoſé au Général Vangenheim, qui étoit débouché de Dodenhauſen avec des forces bien ſupérieures aux ſiennes, qu'il l'avoit obligé de rentrer dans ſon poſte ; & toute l'armée outrée, mais non abattue du peu de ſuccès de cette journée, s'étoit raſſemblée dans ſon ancien camp ſans avoir été inquiétée le moins du monde, lorſqu'un nouveau déſaſtre lui fit éprouver tous les malheurs qui ſuivent ordinairement les déroutes les plus complettes.

IX. Dès que le Général François eut été inſtruit de la marche du Prince héréditaire de Brunſwik ſur Hervorden, il avoit détaché le Duc de Briſſac à la tête de huit mille hommes avec ordre de le combattre partout où il le trouveroit, & ce Duc s'étoit avancé juſques à Coowelt dans l'intention de marcher le lendemain à l'ennemi, mais le Prince ayant été joint, comme nous l'avons dit plus haut par le Général Dreves, l'avoit prévenu, & étoit marché lui même à ſa rencontre, le jour même que les deux armées étoient aux priſes dans la plaine de Minden ; & ayant enveloppé le détachement françois inférieur de moitié au ſien, il l'avoit contraint d'abandonner ſon poſte & de prendre la fuite. Cette petite affaire, toute peu conſidérable qu'elle eût été, ſi les François euſſent été victorieux à Minden, devenoit d'une conſéquence infinie après leur défaite ; Lipſtat tenoit encore, & le corps du Prince Héréditaire pouvant librement communiquer avec la garniſon de cette place.

devenoit alors assez considérable, non seulement pour interrompre la communication des dépôts de vivres qui étoient à Paderborn, & dans la partie supérieure de la Westphalie, mais encore pour couper aux François toute retraite qu'ils eussent voulu exécuter de ce côté.

Dans cette circonstance critique, le Maréchal ne voulant pas compromettre son armée au sort d'un troisieme événement, prit la résolution hardie de passer lui-même le Wezer, & d'exécuter sa retraite à travers l'Electorat d'Hanovre par Einsbek & Gottingue; en conséquence il donna ordre au Duc de Broglio de marcher à la légére vers Munden, afin de s'emparer des défilés des montagnes qui débouchent dans la Hesse, avant que les ennemis fussent en état d'en occuper les passages; & marchant sur ses pas, aprés avoir pourvu à la sûreté des gros bagages & de l'artillerie, il vint camper le lendemain à Oldendorf, de l'autre côté du fleuve.

L'ennemi étonné de la résolution des

François, & ſentant qu'il alloit perdre tout le fruit de ſa victoire s'ils arrivoient avant lui dans la Heſſe, ordonna au Prince Héréditaire de paſſer le wezer à Hamelen, & de tâcher de les prévenir, ſoit à Einsbek où étoit leur premier rendez-vous, ſoit à Munden, afin que s'emparant des défilés, il pût leur fermer l'entrée de cette Province; leur fuite avoit renouvellée dans le Prince Ferdinand l'idée de s'emparer de Francfort, & de porter la guerre au-delà du Mein; mais le Général François, ſentant de ſon côté combien il lui importoit de conſerver ces Provinces, avoit pris les meſures les plus juſtes pour faire évanouir ſes eſpérances : ſe doutant bien que les Hanovriens déboucheroient par Hamelen pour l'inquiéter, il avoit fait maſquer cette place par le Comte de Saint Germain, & ce Général avoit fait ſi bonne contenance, que les ennemis n'avoient oſé paroitre, juſqu'à ce que voyant l'armée hors de leur portée, & s'étant replié ſur Einsbek, il leur donna toute

la facilité qu'ils pouvoient défirer de paffer le wezer.

Mais les François ne craignoient plus leur approche; en vain voulurent-ils tenter d'entamer leur arriere-garde à Einsbek, la brigade de Picardie, & les grenadiers de France les repoufferent jufques dans les bois, après leur avoir tué huit cent hommes, & leur avoir fait cinq cent prifonniers; en vain après cet échec voulurent-ils, au moins pour fe venger du peu de réuffite de leur premiere tentative, en fe portant vers les gorges de Munden, tâcher d'en difputer le paffage; mais le Duc de Broglio les y ayant prévenus, facilita tellement la marche de l'armée, qu'elle arriva fous les murs de Caffel, fans avoir reçu d'autre inconvénient que celui que lui avoit fait éprouver une marche fi longue & fi pénible.

X. Une retraite de près de cinquante lieues, en préfence d'une armée victorieufe, & dans un pays tout dévoué à fes intérêts, n'avoit cependant pu s'effec-

tuer ſans des pertes bien conſidérables ; outre la déſertion, effet ordinaire de ces ſortes d'événements ; les bagages de l'armée rendant néceſſairement ſa marche extrêmement peſante, devinrent en partie la proie des ennemis, ainſi que tous les magaſins de la Weſtphalie ; mais c'en étoit aſſez qu'on eût pu mettre l'armée à l'abri de leur pourſuite, & conſerver les Provinces du Mein après la malheureuſe journée qu'on venoit d'eſſuyer ; & remettant à des tems plus propices, & à des circonſtances plus favorables, l'exécution des projets de conquête qu'on avoit été ſur le point de remplir contre l'Electorat d'Hanovre, on ſe borna pour cette campagne à empêcher que l'ennemi ne tirât de ſa victoire tous les avantages dont il s'étoit flatté ; en effet, la Cour de France ayant donné le commandement de l'armée au Duc de Broglio, la fortune du vainqueur de Sunderhauſen & de Bergen ſembla ſe réconcilier avec elle, quoiqu'on eût encore abandonné Caſſel & une grande partie de la Heſſe.

La position que le nouveau Généra prit vers Giessen, en deçà de la Lohna, en détruisant tous les projets des Hanovriens, les réduisit à prendre des précautions pour ne pas se voir enlever trop promptement la gloire qu'ils venoient d'acquérir, & on commença même bientôt à s'appercevoir qu'elle avoit plus de brillant que de solidité.

XI. Dès que le Général François fut parvenu à fixer le terme de la poursuite des Hanovriens sur les bords de la Lohna, prévoyant qu'ils ne manqueroient pas de faire tous leurs efforts pour s'emparer de Munster, qu'on avoit été obligé de laisser en arriere, abandonné à sa propre défense, il avoit envoyé M. Darmentieres par le Comté de la Marck pour leur en faire lever le siége: ce Général, après une marche des plus heureuses, avoit contraint le Général Imhof, qui depuis onze jours bombardoit inutilement cette place, de se retirer précipitamment à son approche; ensuite, content de son opération, il avoit

avoit repaſſé la Lippe ne ſe ſentant pas aſſez en force pour combattre l'ennemi ; mais apprenant que profitant de ſon éloignement, il s'étoit rapproché de la Ville, & qu'ayant partagé ſon armée en trois corps différents il la tenoit bloquée, eſpérant que par ce moyen elle tomberoit d'elle-même, il prit la réſolution de la ravitailler à leur vue, & vint à bout de ſon entrepriſe par une de ces manœuvres hardies, qui, en étalant toute l'habileté du Général, déconcerta les meſures d'un ennemi qui, trop fier de ſes ſuccès, s'étoit mis dans l'habitude de regarder avec un mépris dédaigneux les meſures qu'on prenoit pour faire échouer ſes projets.

Après que les Hanovriens eurent levé le ſiége, le Général François s'étoit venu camper à Luynen, également à portée de tomber ſur Lipſtat qui étoit dégarni, ou de ſecourir Munſter ; & cette poſition les ayant rendu incertains ſur ſon véritable point de vue, ils avoient été obligés de s'étendre entre ces deux places,

pour être à portée de se jetter dans l'une, & d'empêcher qu'il ne secourût l'autre : alors M. Darmentieres, profitant de l'embarras qu'il leur causoit, & prévoyant bien qu'il lui seroit facile de leur donner le change ; après avoir fait préparer à Wezel un convoi considérable aux ordres du Marquis Dauvet, & lui avoir donné ordre de gagner les gorges de Darup, & de déboucher ensuite dans la plaine du côté de Munster par Coesfeld & Notelen, partit de son camp de Luynen ; & ayant gagné Reklinghausen, comme s'il eût voulu se rapprocher du Rhin, il se rabattit tout-à-coup sur la Lippe, & là passant à gué à Halteren, il se porta tout de suite à Notelen, à quelques lieues de Munster, sans que l'ennemi eût encore été informé de son dessein.

Là, trouvant les premieres divisions du convoi, il ne s'occupa plus que du soin de le faire entrer dans la Ville sans que les Hanovriens pussent l'entamer ; il s'agissoit d'empêcher les Hanovriens de sortir de leurs retranchements de Kinder-

hauſen, parce qu'on craignoit d'en venir aux mains dans un tems où la fortune d'un combat eût pu cauſer bien du déſordre parmi les charriots du convoi; pour y parvenir, il fit poſter le Marquis Dauvet entre ce camp & la Ville, & cette poſition audacieuſe en avoit tellement impoſé aux ennemis, que bien loin de ſonger à ſortir de leur camp, l'appréhenſion qu'ils eurent au contraire de s'y voir attaqués, les avoit engagés de faire venir des troupes des autres poſtes qu'ils occupoient aux environs de la Ville pour renforcer celui-ci.

Les meſures du Général François ayant réuſſi au-delà de ſes eſpérances, il n'y eut plus d'obſtacle à l'entrée du convoi; une partie de la garniſon étoit ſortie pour aller à ſa rencontre; elle le trouva à quelque diſtance de la Ville qui marchoit dans le plus bel ordre du monde, & tout y entra ſans avoir été inquiété. Le retour fut tout auſſi paiſible. Le même jour l'eſcorte reprit le chemin de Notelen ſans que les ennemis ſongeaſſent à paroî-

tre, & les différents corps qui l'avoient composé rentrerent dans leur premiere position.

Quoiqu'il ne parût pas que les François pussent conserver cette place pendant l'Hyver, à cause de son éloignement des quartiers qu'on comptoit prendre, & qu'on pû regarder comme superflu les efforts qu'on faisoit pour la conserver, la diversion qu'on faisoit de ce côté, en rendant l'ennemi attentif sur cette partie, donnoit la facilité au Duc de Broglio de se fortifier dans son poste, & de prendre avec plus de loisir les mesures qu'il convenoit pour mettre à couvert les Provinces où il comptoit prendre ses quartiers d'Hyver.

XII. En effet, le Prince Ferdinand toujours pénétré de la nécessité de s'emparer de cette ville, pour ne rien laisser derriere lui qui pût l'inquiéter, vers la fin de Novembre avoit redoublé ses efforts pour s'en rendre maître, & il y étoit parvenu, malgré la tentative qu'avoit fait M. Darmentieres pour la dégager

une troisieme fois ; la difficulté des chemins dans une saison si avancée, & des mesures prudemment prises sur l'expérience du passé, avoient mis trop d'obstacles à l'exécution de ce dessein. Enfin, les deux armées fatiguées également de leurs victoires & de leurs pertes, parurent ne penser plus qu'à prendre du repos ; les François furent les premiers qui abandonnerent les bords de la Lohna pour entrer dans leurs quartiers ; ils avoient fortifié Giessen avec soin pour en assurer la droite ; ils étoient entrés dans Coblents à la priere de l'Electeur de Trèves, dont les sujets effrayés de l'apparition de quelques partis ennemis, commençoient à déserter la campagne ; ils s'étoient assurés de tous les postes susceptibles de défense, situés sur la Lohna entre ces deux villes ; ils pouvoient donc se séparer sans appréhender d'être inquiétés, lorsqu'on apprit que les Hanovriens, bien loin de les imiter, & voulant profiter de cette circonstance, avoient investi Giessen & commençoient à en faire le siége.

XIII. Ils comptoient d'autant mieux que cette place tomberoit à leur approche, que le Prince Héréditaire de brunswich ayant depuis peu obligé le Duc de Wirtemberg, qui s'étoit posté à Fulde & à Hirschfeld, de se replier sur l'armée Françoise, elle restoit entiérement izolée, & les foibles fortifications dont elle étoit environnée, ne devoient pas leur faire appréhender qu'elle fît une longue résistance; mais le Duc de Broglio, sentant de quelle conséquence il étoit de conserver cette place pour la sûreté de ses quartiers, en avoit commis la défense au Baron de Blaisel. Ce brave officier, avec une garnison peu nombreuse, mais remplie de courage & animée de son esprit les avoit réduit au point de se morfondre devant ses foibles remparts, pendant tout le cours du mois de Décembre; alors le Duc de Broglio étant venu à son secours, & le Prince Ferdinand ayant été obligé dé détacher quinze mille hommes de son armée, pour voler au secours du Roi de Prusse, dont la fortune

chancelante en Saxe luttoit contre l'habileté du Général Autrichien ; il ſe vit obligé de lever le ſiége de cette bicoque, n'emportant pour tout avantage de ſa victoire de Minden, après avoir trouvé le terme de ſes ſuccès ſur les bords de la Lohna, que celui d'empêcher les François de pénétrer cette année dans l'Electorat d'Hanovre, ſans avoir pu parvenir à leur ôter les moyens d'y rentrer, lorſque des meſures mieux priſes & mieux combinées les auroit mis à portée de le faire.

A juger des choſes ſuivant les apparences, les affaires des François paroiſſoient déſeſpérées dans ces quartiers : la fatale journée du premier Août avoit tellement relevé parmi le peuple Anglois le parti de ceux qui déſiroient la continuation de la guerre, que le miniſtére ayant propoſé dans ces circonſtances de faire paſſer un nouveau corps de troupes nationales à l'armée du Prince Ferdinand ; non ſeulement cette propoſition y fut reçue avec acclamation, mais en-

core cette nation chez qui tout eſt extrême, lorſqu'elle eſt mue par les apparences de quelque ſuccès, conſentit volontiers à accorder de nouveaux ſubſides à ſa Cour, pour lui aider à pouſſer les opérations avec vigueur.

Nous verrons dans les livres ſuivants quelles meſures on prit en France pour faire échouer tous les projets qu'ils avoient pu former.





HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES ANGLOIS.

LIVRE NEUVIEME.

I. SI d'un côté, les ſuccès des François ne répondoient pas à la juſtice de leur cauſe ; s'ils avoient eu la mortification d'éprouver des revers de la part d'un ennemi perfide, qu'ils euſſent pu mettre aux fers, & que leur généroſité avoit trop épargné, ils eurent au moins la ſatisfaction de voir leurs alliés, par une chaine non interrompue d'avantages,

(suite indispensable du concert unanime & de l'intelligence consommée des Généraux) enlever aux Prussiens les Provinces qu'ils avoient si injustement envahies, & rendre enfin la liberté, aprés trois ans de captivité, à une famille illustre qui avoit, si j'ose m'exprimer ainsi, préféré l'honneur de l'esclavage, quelque dur qu'il fût, au blâme & à la confusion dont elle se seroit couverte, en se prétant malgré elle aux projets ambitieux des maisons d'Angleterre & de Prusse.

Nous avons déjà dit que le Monarque Prussien, du sein de l'inaction qu'il sembloit affecter à Breslau, avoit concerté avec la Cour d'Angleterre le projet de porter le théatre de la guerre en Franconie, & dans les Provinces situées en deçà du Mein; l'exécution en avoit été confiée aux Hanovriens d'un côté, & au Prince Henry de l'autre; mais la défaite du Prince Ferdinand à Bergen, & la marche de l'armée Françoise par la Vétéravie l'avoit fait échouer en partie.

Et quoique le Prince Henry eût trouvé plus de jour, en obligeant l'armée de l'Empire à retrograder presque jusqu'au Danube, la marche des Russes vers l'Oder, & les mesures que prenoit Daun pour seconder leurs opérations, lui ayant fait comprendre que bien loin de songer à faire des conquêtes, il alloit avoir besoin de réunir toutes ses forces pour les leur opposer. Il avoit rappellé son frere en Saxe, & toute cette expédition qui avoit ressemblé à une irruption de Barbares, par rapport aux cruautés que les Prussiens commirent das les Evêchés de Bamberg & de Vurtsboutg, non seulement en dévastant ces Provinces par le fer & le feu, mais encore en enlevant de force suivant leur méthode, tous leurs malheureux habitants en état de porter les armes, n'avoit abouti qu'à convaincre les véritables patriotes Allemands du chagrin que les Cours d'Hanovre & de Berlin ressentoient, de ce qu'après avoir entrevu leurs desseins ambitieux, on s'étoit mis en devoir de s'opposer à la des-

truction de la liberté germanique, en prêtant la main à la France & à la maison d'Autriche, qui ne s'etoient armés que pour la maintenir.

La Cour de Russie fidelle à ses engagements avec ces deux puissances, satisfaite à la vérité de la conduite de son Général Fermer, mais peu contente de la lenteur de ses opérations, venoit de confier le commandement de ses troupes au fils du vieux Soltikof; dont la prudence avoit beaucoup contribué au commencement de ce siécle à arrêter la fortune de Charles XII. à Pultava.

II. Dès qu'il eut pris connoissance de l'état de l'armée, il n'avoit pas tardé à lui faire passer la Vartha, & cette démarche ayant déterminé les Prussiens à abandonner les frontieres de la Pologne, qu'ils avoient ménacé d'une invasion, il les poursuivit jusques sur les bords de l'Oder, & les atteignit vers Zullhau, dans les environs de Paltzig, comme ils étoient occupés à se retrancher pour lui disputer le passage du fleuve.

La contenance fiere qu'ils semblerent affecter ne fut pas capable d'arrêter le Général Russe, & il se détermina sur le champ à les combattre : il avoit placé son armée de façon à leur couper la retraite vers Grossen, & par cette manœuvre ayant tourné leur gauche, il alloit marcher à leurs retranchements, lorsque les Prussiens sentant l'état critique où ils se rouvoient, prirent la résolution de forcer le passage, & de marcher sur cette ville. Ce fut là où on se battit avec un acharnement d'autant plus grand, que les Russes se rappellant l'inhumanité des Prussiens à la bataille de Zorndorf, lorsqu'ils massacrerent de sang froid la plûpart des prisonniers qu'ils avoient fait, s'excitoient à ne faire aucun quartier à des ennemis aussi cruels, en faisant passer de rang en rang le souvenir de cette horreur.

Les Prussiens succomberent enfin sous des coups portés par la fureur & le désir de la vengeance ; six mille morts ou blessés qu'ils laissèrent sur le champ de

bataille, avec une grande partie de leurs bagages, & presque tout leur canon, en assurant la victoire aux Russes, ne laisserent aux vaincus d'autre parti a prendre que celui de passer l'Oder en désordre ; & laissant la campagne libre à tout ce que pourroit entreprendre le vainqueur ; le Général Russe n'eut qu'à se présenter aux portes de Grossen & de Francfort sur l'Oder, pour faire tomber ces deux places en son pouvoir.

III. Ce fut dans ces circonstances que le Monarque Prussien, qui de son camp de Lanshut en Silésie se disposoit à se porter en Boheme ou en Moravie, dès que l'expédition confiée aux Hanovriens & au Prince son frere auroit eu le succès qu'il en espéroit, se vit obligé de rappeller les troupes qu'il avoit détachées de la Saxe, pour accourir au secours de ses propres Etats, dont les Russes ménaçoient déjà la Capitale.

Le Prince des deux Ponts, à la tête de l'armée de l'Empire avoit mis à profit la retraite des Prussiens ; après avoir ras-

ſemblé ſes troupes que l'invaſion de la Franconie avoit diſperſées, il s'étoit mis à leur pourſuite, & marchant ſur leurs traces, il s'étoit emparé de Naunbourg, de Veiſſenfeld & de Halle; delà pouſſant des détachements dans le Comté de Mansfeld, & la Principauté d'Halberſtat, il en avoit tiré de fortes contributions; puis s'étant rabattu tout-à-coup ſur Leipſik, il ſe diſpoſoit à en faire le ſiége, lorſque le Commandant Pruſſien de cette place, ſoit qu'il ne voulut pas expoſer la liberté de la Garniſon qu'il commandoit, ſoit qu'il eſpérât que la fortune du Roi ſon maître le mettroit bientôt en état de la reprendre, conſentit à capituler ſur la premiere ſommation qui lui fut faite de la rendre.

Cet événement qu'on n'avoit fait qu'entrevoir de loin, dans le tems même des plus brillants ſuccès de la France contre l'Angleterre, étoit le fruit de la victoire du Duc de Broglio à Bergen, & celui du parfait concert entre le Général Ruſſe & le Général Autrichien;

il ouvroit les yeux ſur le peu de réuſſite des opérations des campagnes précédentes, & démontroit évidemment que ſans les correſpondances du Monarque Pruſſien, la Saxe n'eût pas gémi ſi long-tems ſous le joug de ſes oppreſſeurs.

A Peine le Général de l'Empire eut-il pris poſſeſſion de Leipſik, qu'il avoit envoyé une partie de ſes troupes pour ſoumettre les Villes de Vittenberg & de Torgau; les Commandants de ces deux places, après quelques légeres démonſtrations de défenſe, mus apparamment par les mêmes motifs qui avoient agi ſur le Gouverneur de Leipſik, avoient également conſenti de capituler aux mêmes conditions; de ſorte que ne ſe trouvant plus dans toute la Saxe d'autre place qui pût être en état de faire quelque réſiſtance que la Capitale, il avoit raſſemblé toute ſon armée pour en former le ſiége.

A ſon approche, le Commandant Schmetau parut réſolu de la défendre juſques à la derniere extrêmité; il avoit

renouvellé

renouvellé ſes menaces de rappeller les horreurs de l'année précédente, en réduiſant les Fauxbourgs en cendres, ſi on ſe propoſoit d'en approcher, & de faire éprouver le même ſort à la ville ſi on l'attaquoit; déjà il en avoit effectué une partie, en brulant les maiſons qui avoiſinoient le plus les remparts; déjà il avoit abandonné la partie de cette ville qui eſt ſituée ſur la rive droitte de l'Elbe, & qu'on appelle la Ville neuve, ſe bornant à ne défendre que celle ſituée en deçà du fleuve; lorſque des réflexions produites par la ſituation des affaires du Roi de Pruſſe, lui faiſant entrevoir le danger d'une réſiſtance trop opiniâtre, le déterminerent à ſuivre le torrent, & à accepter la capitulation qu'on lui propoſoit.

IV. Tandis que la Saxe rentroit enfin ſous la domination légitime de ſes véritables Maîtres, le Roi de Pruſſe qui voyoit s'évanouir comme un ſonge le fruit de trois années de travaux, de politique & d'intrigues, avoit quitté ſon camp de

de Landshut, où il n'avoit laissé que vingt mille hommes aux ordres du Général Fouquet, pour couvrir la Silésie; il avoit ramassé sur sa route toutes les garnisons chassées de la Saxe, & marchant droit aux Russes, qui depuis leur victoire de Paltzig, avoient déjà répandus de gros détachements de Cosaques & de Kalmoucs dans le Brandebourg, & exigé de fortes contributions jusqu'aux portes de Berlin, il les atteignit à Kunersdorf, dans les environs de Francfort sur l'Oder, & ne balança pas d'un moment à les combattre.

Dès qu'il eut passé l'Oder, à la suite de quelques détachements Russes qui étoient rentrés dans le camp sur le bruit de son approche, il marcha droit à leurs retranchements. Il y fit d'abord mine de diriger sa principale attaque contre l'aile droite des Russes; mais cette feinte n'avoit eu pour objet que de reconnoitre leur position, & lui aider à masquer une batterie considérable qu'il vouloit établir contre leur aile gauche, qui étoit son

unique point de vue ; à peine ce travail fut-il fini que les colonnes Prussiennes débouchant des valons & des bois, tomberent avec impétuosité sur cette aile gauche, & commençoient à y causer bien du désordre, lorsque le Général Soltikof, sentant que le succès de cette journée dépendroit de la résistance qu'on feroit dans cette partie, après avoir changé son ordre de bataille, sur le besoin que cette circonstance faisoit naître, rompit sa seconde ligne & la plaça toute par colonne derriere son aile gauche, qui commençoit à plier ; ce fut alors que le combat devint d'autant plus sanglant, que d'un côté, le Monarque Prussien, outré de trouver tant de résistance après s'être vu presque victorieux, faisoit des efforts incroyables de valeur, en se portant lui-même parmi les combattans pour ramener la fortune sous ses drapeaux ; & que du côté des Russes, le souvenir des victoires de Zorndorf & de Paltzig les animoit à opposer tout ce qu'ils avoient de force & de courage aux

attaques réitérées de leurs ennemis.

Ce désir de vaincre qui animoit au même dégré les deux armées, ne pouvoit manquer d'occasionner un carnage affreux ; l'acharnement étoit si grand que le canon tiroit à cartouche de part & d'autre à la distance de quarante pas, sans que l'un des deux partis parût ému de l'épouvantable destruction qu'is éprouvoient également ; & la victoire incertaine ne s'étoit encore déterminée pour aucun des deux, lorsque le Général Loudhon, à la tête des Autrichiens fondit si à propos sur la cavalerie Prussienne qu'il la mit en désordre ; & la culbutant sur l'infanterie, il fit de l'une & l'autre troupe un massacre d'autant plus grand, que les ayant pris à l'improviste, dans le tems qu'elles ne comptoient avoir à faire qu'à l'ennemi qu'elles avoient devant elles ; ce moment de surprise y avoit tellement repandu la confusion, que fuyant de toutes parts, il leur fut impossible de rien opposer à un ennemi frais, qui voyant l'instant décisif où la victoire

s'alloit déclarer pour lui, redoubloit d'activité pour ne pas laiſſer échapper cette premiere faveur de la fortune.

V. Le Roi de Pruſſe dans l'impuiſſance alors de pouvoir rétablir le combat, & craignant de voir ſous ſes yeux la deſtruction totale de ſon armée, avoit enfin pris le parti d'abandonner le champ de bataille aux vainqueurs, & repaſſant l'Oder le lendemain de ſa défaite, il étoit venu aſſeoir ſon camp à Furſtenvalde ſur la Sprée, à portée de couvrir Berlin, & dans l'intention de décider du ſort de la Capitale de ſes Etats par un ſecond combat, ſuppoſé que les Ruſſes, pour prix de leur victoire, euſſent voulu tenter de paſſer l'Oder après lui, & s'approcher de cette place comme on avoit lieu de le croire.

Mais les choſes, contre toute attente, changerent bientôt de face; la funeſte journée du premier Août ayant obligé les François de rétrograder ſur les bords de la Lohna, l'appréhenſion qu'on eut que les Hanovriens qui commençoient

déjà à s'étendre dans la Hesse, ne se rapprochassent de l'armée de l'Empire, & ne parvinssent à lui ravir sa conquête, fit prendre la résolution aux Généraux Russes & Autrichiens de se tenir sur la défensive, & de se borner pour cette campagne à conserver les conquêtes qu'on avoit fait.

Il est vrai que les François avoient en quelque façon réparé tout le tort qu'on avoit cru que leur défaite apporteroit à la cause commune, en arrêtant tellement les Hanovriens sur les bords de la Lohna, que bien loin de penser à pousser plus loin leurs avantages, ils étoient au contraire assez embarrassés à conserver le pays qu'ils venoient de recouvrer; mais la saison qui commençoit à s'avancer, faisant présumer qu'ils s'en tiendroient les uns & les autres au parti de s'observer mutuellement pendant le reste de la campagne, on se proposa de suivre leur exemple, afin d'être plus à portée d'agir de concert au printems suivant.

VI. Suivant cet arrangement, que la fatalité des circonſtances obligeoit de prendre, le Général Ruſſe comptant bien que l'armée de Daun, qui depuis le commencement de la campagne s'étoit tenue dans une eſpece d'inaction pour être plus à portée de frapper quelque coup déciſif à la ſuite des progrès de l'armée de l'Empire & des victoires de la ſienne, ſeroit plus qu'en état de faire tête au Monarque Pruſſien; il avoit quitté les environs de Francfort ſur l'Oder, & dirigeant ſa route par la Luzace pour couvrir la marche de l'armée Autrichienne en Saxe, il ſe propoſoit de repaſſer l'Oder ſitôt qu'il auroit vu qu'elle eût pris une poſition aſſez ſûre pour conſerver les conquêtes que l'armée de l'Empire venoit d'y faire; il devoit de-là prendre ſes quartiers dans le Royaume de Pruſſe, tant pour refaire ſon armée des fatigues qu'elle avoit eſſuyée, que pour être plus à portée de recevoir les nouveaux renforts qu'on ſe diſpoſoit de lui envoyer.

Le Roi de Pruſſe, que cette marche des Ruſſes vers la Luzace avoit inquiété, dans la crainte qu'en ſe joignant aux Autrichiens, ils ne vinſſent à tomber de concert ſur ſon armée, s'occupoit à ſe retrancher avec ſoin dans ſon camp de Furſtenvalde ; mais il n'eut pas été plutôt certain du parti qu'il prenoit de ſe rapprocher de l'Oder, que ſaiſiſſant avec empreſſement cette heureuſe circonſtance, il étoit ſorti de ſon camp, & marchant droit par la Luzace pour joindre le Prince Henri ſon frere, que Daun menaçoit d'un combat qui ne pouvoit manquer d'être bien inégal, eu égard aux forces ſupérieures de l'armée Autrichienne ; il comptoit après cette jonction tomber ſur Dreſde qu'il venoit de perdre, tandis qu'une partie de ſes troupes reprenoient les Villes de Vittenberg, de Torgau, de Leipſick & de Halle, que l'armée de l'Empire n'étoit plus en état de défendre, depuis que les Hanovriens, qui s'étoient étendus dans la Heſſe, lui avoient fait appréhender de ſe voir coupé ſur ſes derrieres.

Mais les Ruſſes ayant paru avoir intention de faire le ſiége de Glogau, comme s'ils euſſent voulu lui faire ſoupçonner qu'ils avoient deſſein de prendre leurs quartiers en Siléſie; dans la crainte qu'ils ne penſaſſent effectivement à s'établir dans cette Province, il parut déterminé à remettre à des circonſtances plus favorables le projet qu'il avoit formé de ſe rendre lui-même en Saxe, & marchant à leur ſuite avec la plus grande partie de ſes forces, il ſe contenta de renforcer l'armée du Prince ſon frere, & lui donna ordre de faire enſorte de dévancer les Autrichiens dans cet Electorat.

VII. Le Prince ayant trouvé le moyen de tromper la vigilance du Général Autrichien, après pluſieurs démonſtrations, comme s'il eût voulu tantôt ſuivre le Monarque ſon frere, tantôt ſe porter en Boheme par Zittau & Gabel, en envoyant de gros détachements de ce côté, tomba tout-à-coup ſur le poſte d'Hoyerſverda; & diſperſant entierement un corps

de quatre mille croates & huſſards qui y étoient poſtés, il continua ſa marche vers l'Elbe, & paſſa ce fleuve à Torgau : ce fut alors qu'après avoir joint les troupes Pruſſiennes que l'armée de l'Empire avoit repouſſés vers cette Ville après un avantage ſignalé, qu'elle avoit remporté ſur elles quelques tems après la reddition de Dreſde, il vint de concert camper à Meiſſen dans l'intention de forcer l'armée de l'Empire à lui abandonner cette Capitale.

Mais ſi le Général Autrichien avoit pris le change ſur l'objet des manœuvres du Prince Henri, la poſition avantageuſe qu'il avoit priſe à Baudiſſen le mettoit à portée de faire échouer tous les deſſeins qu'il pouvoit avoir conçus ſur cette place; préſumant bien que les Ruſſes occuperoient le Roi de Pruſſe autant de tems qu'il ſeroit néceſſaire, il s'étoit porté aiſément ſur Dreſde, & paſſant également l'Elbe au-deſſous de la Ville, après avoir joint l'armée de l'Empire, il s'étoit venu camper en préſence du Prince Henri,

lui ôtant ainsi tout espoir de pouvoir profiter de la marche longue & pénible qu'il avoit été obligé de faire pour le dévancer.

Bien loin qu'il pût prétendre pouvoir tirer quelque avantage de sa diligence, il se vit bientôt au contraire sur le point d'évacuer entierement la Saxe : sitôt que Daun eut joint l'armée de l'Empire, son but avoit été de marcher au Prince Henri, & de le forcer à repasser l'Elbe ; en conséquence, il avoit envoyé de gros détachements sur la Molda, qui ayant poussés jusqu'à Eulembourg & à Duben, avoient interrompu toute communication entre Leipsik & l'armée des Prussiens, qui avoit déjà rétrogradé jusqu'à Torgau, & ces divers détachements aux ordres du Duc d'Aremberg se disposoient à marcher à Domitsch, petite Ville sur l'Elbe au-dessous de leur camp, dans l'intention de les tourner de toutes parts, pour ne leur laisser d'autre ressource que celle de repasser le fleuve ; mais les Généraux Fink & Vunch ayant surpris la

tête de ce corps qui commençoit déjà à s'y établir, le mirent en désordre, & firent prisonnier Gemingen qui le commandoit.

VIII. Le succès de cette opération n'ayant pas répondu aux espérances qu'on en avoit conçues, Daun appréhendant que le Roi de Prusse venant à être débarrassé des Russes qui se disposoient déjà à prendre leurs quartiers, ne se joignît au Prince son frere, & ne vinssent ensemble tomber sur lui avant qu'il pût mettre Dresde en sûreté, se détermina à se rapprocher de cette place, pensant bien que s'il pouvoit la conserver pendant l'hyver, il lui seroit facile au printems de chasser entierement les Prussiens de la Saxe.

Ce fut là où les talents du Général Autrichien parurent dans tout leur jour : il lui étoit d'autant plus important de veiller à la conservation de cette place, que sa perte occasionnoit nécessairement une irruption en Boheme, & alloit de nouveau replonger ce Royaume dans les malheurs des campagnes précédentes,

éloignant ainſi d'autant plus la fin qu'on s'étoit propoſé. Ces motifs agiſſant puiſſamment ſur l'eſprit du Général Autrichien, il ne s'occupa que du ſoin d'employer tout ce qu'il avoit de talents & de reſſources pour empêcher les Pruſſiens d'y pénétrer. Après s'être approché de Dreſde, de concert avec l'armée de l'Empire, il avoit fait occuper par divers détachements la partie montagneuſe de la Saxe qui avoiſine le plus la Boheme, afin d'aſſurer la route de ſes convois qui lui venoient de Prague; il avoit envoyé le Général Beck de l'autre côté de l'Elbe avec environ huit mille hommes de l'armée de l'Empire & de la ſienne, pour veiller à ce que les ennemis ne s'établiſſent ſur ſes derrieres; enſuite il avoit diſtribué ſon armée en trois parties, dont l'une campoit, l'autre cantonnoit aux environs de la place, & la troiſieme étoit reſervée pour lui ſervir de garniſon. Ces trois corps ſe relevoient alternativement les uns & les autres, & cet arrangement le

plus ingénieuſement imaginé, procuroit à ſes troupes, outre le moyen de ſupporter avec aiſance les rigueurs de la ſaiſon, celui de marcher à l'ennemi avec plus de courage & de gayeté; à la différence des Pruſſiens, qui toujours campés ſous la toile, ne pouvoient manquer de ſouffrir extrêmement de l'âpreté du froid, qui cet hiver fut exceſſif par tout le Nord.

Du côté du Roi de Pruſſe, l'intérêt de chaſſer les Autrichiens de la Saxe étoit auſſi preſſant que les motifs qu'ils avoient de s'y maintenir; il ſentoit toute l'étendue de la ſituation critique où ſe trouvoient ſes affaires; & malgré les reſſources de ſes alliés, & les ſecours cachés qu'il recevoit de toutes parts, & qu'il avoit même eu le ſecret de ſe procurer parmi les ſujets des puiſſances qui étoient armés contre lui; il connoiſſoit trop les hommes pour ne pas entrevoir que le motif de la Religion, dont il vouloit qu'on le crût le défenſeur, n'étant plus échauffé par les ſuccès brillants des campagnes précé-

dentes, il ne tarderoit pas à voir tarir une ſource ſi abondante, lorſque réduit à défendre ſes propres Etats, il ſe verroit obligé de lutter contre deux Nations puiſſantes, qui voyoient les chemins ouverts pour les envahir.

Pénétré de ces conſidérations, il n'eut pas plutôt vu les Ruſſes déterminés à s'éloigner de l'Oder, qu'il avoit traverſé précipitamment la Luzace, & avoit paſſé l'Elbe à Torgau pour joindre le Prince ſon frere, ne ſe ſentant pas encore aſſez en force après cette jonction, & voulant par un coup déciſif contraindre les Autrichiens à abandonner l'Electorat; il faiſoit venir de l'armée Hanovrienne un corps de quinze mille hommes, dont le Prince Ferdinand pouvoit aiſément ſe paſſer depuis que les François étoient entrés en quartier d'hyver; & lorſqu'il eut pris toutes ces meſures, il vint camper à Vilſtorf, à deux mille de Dreſde, en face des Autrichiens, dans le deſſein de les attirer au combat.

Mais le Général Autrichien, trop pru-

dent pour commettre le ſort de la Saxe, & les eſpérances de la campagne prochaine à l'événement incertain d'une bataille, bien loin de ſe laiſſer tenter par l'appas d'une victoire, mit au contraire toute ſon attention à défendre les approches de ſon camp, & ſe borna à épier, à couvert de ſes retranchements, l'occaſion favorable de pouvoir profiter des démarches du Monarque Pruſſien; elle ne tarda pas à ſe préſenter, & le Général Autrichien eut tout lieu de s'applaudir de l'avoir ménagé avec tant de prudence.

IX. Le Roi de Pruſſe ne voyant aucun jour à pouvoir attirer l'habile Général hors de ſes retranchements, avoit formé le deſſein de lui couper la communication avec la Boheme, d'où il tiroit ſes munitions. La réuſſite de ce projet levoit tout d'un coup l'obſtacle trop long-tems oppoſé à ſon impatience & à ſes vues, & mettoit les Autrichiens dans le cas ou d'accepter la bataille, ou de lui abandonner de bonne grace la proie dont

il bruloit de ſe reſaiſir; pour cet effet, il avoit envoyé le Général Hulſen de l'autre côté de l'Elbe pour veiller aux mouvements de Beck, & faiſant filer par ſa droite les Généraux Fink & Vunſch à la tête de dix-huit mille hommes, il leur donna ordre de marcher à Dippodeſvalde ſur le flanc gauche de leur armée & de pouſſer juſqu'à Pirna : en les entourant ainſi de toute part de l'un & de l'autre côté du fleuve, il n'y avoit pas d'apparence qu'ils puſſent ſe tirer de l'eſpece de filet dont il les avoit enveloppé, autrement que par un combat.

Mais le Général Autrichien, ſentant le moment favorable de faire repentir le Roi de Pruſſe d'avoir trop préſumé de le prendre au dépourvu, n'avoit pas plutôt ſu que Fink s'approchoit de Dippodeſvalde pour l'entourer, qu'il avoit détaché vingt mille hommes de ſon armée ſous la conduite du Baron de Sincere, & du Comte Odonel, avec ordre de le pourſuivre ſans relâche juſqu'à ce qu'ils l'euſſent atteint; & pour aſſurer la

ſuccès de cette opération, il avoit donné ordre à différents corps de troupes d'environner les Pruſſiens de façon à ne leur laiſſer aucune iſſue pour rejoindre leur grande armée; le Baron de Schendorf étoit poſté à Malteren, pour leur fermer les paſſages qui conduiſent de Dippodeſvalde à Freyberg; le Général Bentano devoit ſe porter ſur Lockovits ſur leur droitte, tant pour ſoutenir le Baron de Sincere, auſſitôt qu'il auroit commencé ſon attaque, que pour les empêcher de s'étendre de ce côté. Enfin pluſieurs détachements de l'armée de l'Empire devoient filer du côté de Pirna, & s'emparer des hauteurs de Dohna, afin de canoner l'ennemi, lorſqu'on ſeroit parvenu à l'acculer dans cette partie.

Lorſque Daun eut pris toutes ces meſures arrangées par la prudence la plus exacte, & qu'il eut vu qu'il étoit impoſſible à l'ennemi de ſe tirer du pas où ſa préſomption venoit de l'engager; il partit de ſon camp ſous Dreſde pour diriger lui-même la ſuite des opérations

combinées de tous ces différents corps, & afin d'être plus à portée d'en assurer la réussite.

En arrivant à la division du Baron de Sincere, il la trouva occupée à poursuivre les Prussiens par le chemin de Maxen sur la route de l'Elbe, après les avoir délogé de Dippodesvalde; mais comme le jour commençoit à baisser, & que d'ailleurs l'artillerie n'étoit pas encore arrivée, satisfait de les voir poursuivre leur dessein, il fit faire halte à ses troupes, & leur ordonna de passer la nuit au Bivac, afin d'être plus à portée de donner le lendemain: & retournant à son camp de Dresde, il n'eut que le tems d'ordonner les dispositions nécessaires pour le mettre à l'abri de toute insulte de la part du Monarque Prussien, puis revint à la pointe du jour à Dippodesvalde.

Il trouva tout préparé pour marcher eux ennemis, ils avoient postés quelques troupes dans le village de Reinhartsgrime pour couvrir leur camp, ce fut par-

là où l'attaque commença, les Croates & un bataillon de Grenadiers donnerent dessus de si bonne grace, que l'ennemi ne pouvant soutenir leur effort abandonnerent le village, & se retirerent vers le gros de leur armée ; il paroissoit d'autant plus difficile de les joindre, que pour y parvenir, il falloit franchir des bois situés sur des hauteurs extrêmement escarpés ; & que la gelée qui avoit été excessive avoit rendu les chemins si glissants, qu'il paroissoit bien difficile à la cavalerie de pouvoir s'y soutenir, mais l'ardeur du Soldat, la présence du Général, & les mesures qu'il prit, ayant aidé à lever tous ces obstacles, on parvint à gagner le sommet des hauteurs, quelque résolu que l'ennemi parût de s'y défendre. L'ordre & le concert de cette attaque eut bientôt mis le désordre parmi leurs rangs ; l'infanterie Autrichienne donnant par battaillons, & la cavalerie par escadrons, qui se succédoient les uns aux autres : cette manœuvre en multipliant, pour ainsi dire, les troupes

qu'on leur oppofoit, les contraignit enfin d'abandonner le champ de bataille, & de fe retirer fur des hauteurs voifines, où ils efpéroient apparamment pouvoir mieux fe défendre.

Cependant les grenadiers Autrichiens s'étant emparés pendant cet intervalle du pofte de Maxen, la crainte de fe voir tournés les obligea de pourfuivre leur route vers l'Elbe, dans l'efpérance de pouvoir trouver jour à s'échapper, & ils furent fe pofter fur les hauteurs de Schomdorf, mais tout étoit prévu, plus ils s'élognoient & plus ils s'enfonçoient dans le filet qui étoit prêt a fe fermer; bien loin que le Général Autrichien prétendit leur laiffer le tems de s'y établir, à peine les y vit-il arrivé, qu'il lacha contr'eux le Régiment de jeune Modene Dragons, & la plus grande partie de fes Grenadiers, qui tombant fur eux le fabre à la main, les empêcherent, non feulement de fe former, mais encore les pourfuivirent jufqu'à la vallée de Muglits près de l'Elbe, & les auroient probablement cul-

butés dans le fleuve, si la nuit qui survint sur ces entrefaites ne les eût obligé de faire halte, & de leur donner quelque relâche.

Si les ténébres avoient été favorables à l'armée Prussienne, en arrêtant la vivacité de la poursuite de leurs ennemis, & lui avoit donné quelque lueur d'espérance de pouvoir leur échapper, le Général Autrichien les avoit également mise à profit, pour prendre des justes mesures, afin de leur en ôter tous les moyens; sentant bien qu'ils ne pouvoient pas passer outre, sans se précipiter d'eux-mêmes dans l'Elbe, il avoit fait rapprocher les différents détachements dont nous avons parlé plus haut : & resserrant par ce moyen les lacs dont il les tenoit environnés, il attendit que le retour de la lumiere leur eût fait envisager toute la grandeur du danger où ils se trouvoient.

Leur situation ne pouvoit être effectivement plus critique : acculés à la vallée de Muglits où ils ne pouvoient descendre qu'en sautant en bas d'un précipice,

ferrés fur leur droite par le Général Brentano, ayant en tête le Baron de Sincere, dont les troupes victorieufes étoient animées de la confiance que leur infpiroient leurs premiers fuccès ; expofés au feu d'une artillerie nombreufe, qui placée avec art fur toutes les hauteurs où ils pouvoient porter la vue, étoit prête à les foudroyer fans leur donner le moment de fe mettre en défenfe ; il ne leur reftoit pour toute iffue qu'une gorge qui les eût menés dans les environs de Donha où ils euffent pu s'étendre, mais le Général Autrichien l'ayant fait occuper par un détachement de l'armée de l'Empire, ils ne virent plus d'autre reffource, que dans la démarche humiliante de pofer bas les armes pour fauver leurs vies.

Dix-huit bataillons, trente cinq efcadrons, & neuf Généraux, qui compofoient cette armée, fubirent la dure condition de fe rendre prifonniers de guerre, & furent tranfportés en Boheme ; le butin fut immenfe : foixante & dix pièces de canon, & quarante quatre cha-

riots de munitions, devinrent la proye du vainqueur.

X. Un échec auffi confidérable, ne pouvoit manquer de caufer un grand vuide dans l'armée du Monarque Pruffien ; & on efpéroit enfin, que ne pouvant plus tenir en Saxe, il prendroit le parti de l'abandonner tout-à-fait ; déjà le Général Autrichien avoit fait marcher vingt mille hommes vers Freyberg fur fon flanc droit, pour être plus à portée de le fuivre de près, dans la retraite qu'on comptoit qu'il alloit faire ; mais le Prince Héréditaire de Brunfvick lui ayant amené fur ces entrefaites les quinze mille hommes qui avoient été détachés de l'armée Hanovrienne, ce renfort remplaçant en quelque façon la perte qu'il venoit de faire, il parut déterminé à refter dans fa pofition.

Cette réfolution ne lui procura cependant pas tout l'avantage qu'il en avoit efpéré ; le Général Hulfen qu'il avoit envoyé de l'autre côté de l'Elbe, pour géner les Autrichiens fur leurs derrieres,

ayant été battu par le Général Beck, qui lui tua quatre mille hommes, & le poursuivit jusqu'en Brandebourg ; le Général Autrichien se vit maître des deux rives du fleuve ; pouvant alors avec facilité, se procurer dans son camp sous Dresde les secours de toute espece qui lui venoient de la Boheme ; il laissa son ennemi se morfondre ; & regardant avec indifférence les efforts impuissants qu'il faisoit, il ne s'occupa que du soin de prendre des mesures qui pussent le mettre en état au retour du printems, de délivrer tout-à-fait les malheureux habitans de la Saxe, du joug cruel qui s'étoit encore appésanti sur eux, depuis que le Monarque Prussien en avoit recouvré une partie.

Nous avons vu depuis le commencement de la guerre le Roi de Prusse uniquement occupé du soin de conserver la Saxe, & ses ennemis faire tous leurs efforts pour lui ravir cette conquête. Si quelquefois nous les avons vu se porter en apparence vers d'autres objets, il

étoit aiſé de conclure, par la ſuite des opérations, que c'étoit là le grand motif qui les faiſoit agir, & que de la poſſeſſion de cet Electorat dépendoit entierement le ſuccès de cette longue querelle. Qu'on ſe repréſente la conduite du Monarque Pruſſien depuis le moment qu'il eut conçu le deſſein de s'en emparer, on le verra uniquement pénétré de l'importance de cet objet, ne s'occupant que du ſoin de profiter des moindres circonſtances, employer également la ſéduction & la force, l'activité & le courage, violant quelquefois le droit des gens pour parvenir plus ſûrement à ſes fins, ſe ſervir à propos de l'illuſion du fanatiſme, dans l'eſprit de ceux qui lui parurent propres à en recevoir l'impreſſion, & diſſiper enfin par des événements inattendus, à l'aide de toutes ces batteries, la multitude de ſes ennemis dans des moments où on le voyoit prêt à ſuccomber ſous leur nombre.

Ces ſuccès qui ſembloient aux yeux de ſes admirateurs être le fruit d'une

valeur peu commune, & d'une prudence consommée, avoient été jusqu'alors l'objet de la plus ferme espérance de ceux qui n'avoient recherché son alliance que pour perpétuer des troubles utiles à leur ambition; mais il n'étoit pas difficile de prévoir que dès qu'on auroit une fois tari la source des moyens qui les lui faisoient obtenir, on ne parvînt enfin à dissiper l'illusion, & que des mesures prudemment combinées, un concert unanime entre les Puissances qui avoient intérêt à lui ravir cette ressource, le dirai-je enfin, une scrupuleuse circonspection dans le choix des chefs qu'on mettoit à la tête des armées, ne fussent capables de faire évanouir tous les projets que les ennemis de la France & du repos de l'Europe avoient pu former.

L'infidélité de la Cour d'Angleterre, dans l'infraction de la capitulation de *Closterseven*, capitulation dictée par l'humanité d'un vainqueur, qui avoit trop supposé dans l'ennemi qu'il pouvoit détruire, outre les mêmes principes dont

il étoit animé, ceux d'un attachement inviolable aux régles de la bonne foi & de l'honneur, & d'une reconnoissance éternelle pour le bienfait dont il venoit de les combler; cette infidélité, dis-je, & le parti qu'en tira le Monarque Prussien, mirent à la vérité les Cours de France & d'Autriche dans la nécessité de prendre d'autres mesures, & de paroître céder pour un tems à la fatalité des circonstances; mais sitôt qu'on eut pensé à attaquer le mal dans son principe, l'ennemi n'eut pas long-tems à s'applaudir d'un triomphe qui auroit dû le couvrir de confusion, & si on éprouva encore quelques revers, on les regarda plutôt comme les derniers effets d'un systême évanté, & dont on n'appréhendoit plus les suites que comme des événements capables de rien déranger dans les projets de vigueur qu'on avoit dessein de poursuivre.

En effet, malgré la marche rétrograde de l'armée Françoise jusques vers le point d'où elle étoit partie au commencement

de la campagne, elle ne resta pas si dépourvue de ressources & de courage, qu'elle ne fût en état de contenir si bien le Prince Ferdinand, qu'elle le mit dans l'obligation de ne penser à autre chose qu'à sa propre conservation ; enfin, malgré la retraite un peu trop empressée des Russes au-delà de l'Oder, qu'ils sembloient n'avoir passé qu'à regret ; malgré la marche précipitée que le Roi de Prusse fit vers Dresde pour remettre cette place sous le joug dont on venoit de la soustraire, on demeura convaincu, par le peu de réussite de ce mouvement, qui, dans des circonstances pareilles à celles des années précédentes eût certainement été couronné du succès, que n'ayant plus le même parti à tirer de ses intrigues, sa fortune alloit l'abandonner à ses propres forces.

Le combat de Maxen, où il vit périr ou prendre sous ses yeux près de dix-huit mille hommes de ses meilleures troupes, fut la premiere épreuve qu'il en fit ; malgré le secours que lui amena

le Prince Héréditaire de Brunſwick, il ne pût ſe relever de ce coup, parce que outre qu'il n'étoit pas aſſez conſidérable pour réparer cette perte, le Prince Ferdinand n'ayant pas oſé ſe dégarnir davantage, dans la crainte que les François ne tombaſſent ſur lui, ces troupes ſe trouverent ſi délabrées par rapport à la marche longue & pénible qu'elles firent au milieu d'un hyver rigoureux, qu'on fut obligé de les mettre en quartiers à leur arrivée.

On eut donc tout lieu alors de preſſentir que malgré l'opiniâtreté du Monarque Pruſſien, à reſter dans les environs de Dreſde, quelque bonne contenance qu'il affectât, cette opiniâtreté n'étoit que le dernier effort d'un Prince qui cherchoit à en impoſer ſur ſon véritable état; & on ſentit que tant que le Général Autrichien perſiſteroit à reſter conſtamment dans ſa poſition, & regarderoit avec indifférence les mouvements qu'il ſe donnoit pour l'engager à faire quelques démarches dont il pût

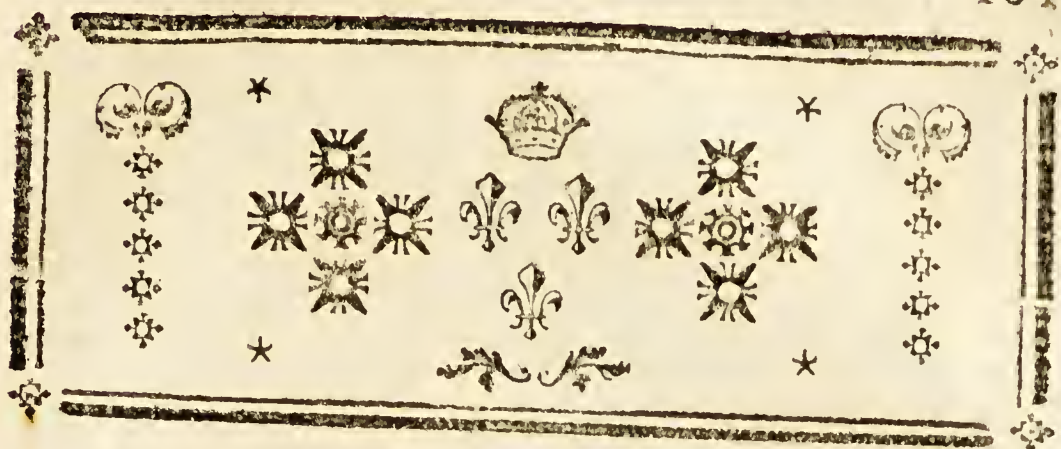
tirer partie, la Saxe entiere ne tarderoit pas à rentrer enfin ſous la domination de ſes maîtres légitimes.

Cette proie une fois ravie au Monarque Pruſſien, en lui enlevant ſa principale reſſource, mettoit ſes propres Etats à découvert; & quelques abondants que fuſſent les ſubſides que lui fourniſſoit l'Angleterre, quelqu'attachés que fuſſent à ſa fortune & à ſon ſyſtême ceux qui croyoient voir en lui le promulgateur & le ſoutien de leur culte; on concevoit aiſément que ſe voyant attaqué chez lui-même, il ne ſeroit pas long-tems en état de réſiſter à la multitude des ennemis dont il alloit être inondé. Il parut lui-même alors ſi perſuadé de la perplexité de ſa ſituation, que bien loin de penſer à provoquer ſes ennemis par des démonſtrations de projets de conquêtes & d'irruptions, ainſi que les années précédentes, on le vit au contraire uniquement occupé du ſoin de raſſembler en Saxe tous les différents corps épars de ſes troupes, afin

que les ayant plus à ſa portée, il pût au moins éloigner de quelque rems le malheur dont il étoit menacé, & que s'il venoit à y ſuccomber, il pût paroitre n'avoir cédé qu'à la force & au nombre de ſes ennemis.

Nous verrons par la ſuite de cette hiſtoire la connexité de cet objet, avec les démêlés particuliers de la France avec l'Angleterre.





HISTOIRE
DE LA GUERRE
CONTRE
LES ANGLOIS.

LIVRE DIXIEME.

I. LA victoire que le Marquis de Montcalm avoit remportée sur les Anglois, près du fort Carillon, avoit été avantageuse à la vérité, en ce qu'elle avoit empêché l'ennemi de s'emparer de cette place, & de pénétrer en Canada par cet endroit; mais le peu de troupes que les François avoient dans ce pays, ne leur permettant pas de pou-

voir les étendre pour faire face partout où il étoit facile aux Anglois d'y pénétrer, on s'apperçut bientôt que l'échec qu'ils venoient de recevoir, n'étoit pas assez considérable pour leur ôter les moyens d'y faire des progrès; la facilité qu'ils eurent toujours de faire venir des troupes d'Angleterre sans qu'on pût s'y opposer, celle d'en lever de nombreuses dans le pays même, devoit nécessairement à la longue leur donner la supériorité sur les François, malgré la force des places qu'ils occupoient, & l'attachement des sauvages à leur parti.

En effet, quelque tems après la défaite du Général Abercromby, bien loin qu'ils en parussent découragés, on vit deux armées différentes de cette nation, dont l'une passant les monts Apalaches, s'approcha de Lohio, & surprit le Fort du Quesne; l'autre se portant sur le lac Ontario, vers l'endroit où avoit été auparavant le Fort Osvego, que les François avoient pris & détruits dans un tems où le succès de leurs armes sembloient se-

fonder la justice de leur cause ; après s'être embarqués dans cet endroit, descendit jusqu'au Fort de Frontenac dont elle s'empara avec assez de facilité.

Ce Fort situé à l'endroit où le fleuve Saint Laurent sort du lac Ontario, avoit été construit en 1673 par Monsieur de la Salle, pendant le tems que Monsieur de Frontenac étoit Gouverneur du Canada. Il servoit à assurer la navigation du lac, & étoit le premier entrepôt des vivres, des munitions, & des marchandises qu'on transportoit de Quebec & de Montreal dans les Provinces supérieures.

La perte de ce Fort étoit d'autant plus considérable, qu'outre que le butin que les Anglois y firent en artillerie & en provision de toute espece destinées pour l'armée de Monsieur de Levi, qui étoit allé vers le Midi exécuter une commission sur la riviere de Mohawcs ; il ne paroissoit pas probable que les établissements des François situés à l'Occident, pussent se soutenir facilement, faute de

communication avec le reſte du Canada.

II. Cependant les Anglois s'en tinrent à ces deux expéditions pour cette année, mais le printems ſuivant, (1759) ils prirent des meſures ſi juſtes, qu'ils vinrent enfin à bout d'exécuter en partie le grand projet qu'ils avoient formé de chaſſer les François de l'Amérique Septentrionale. Dés que la ſaiſon leur eut permis de commencer leurs opérations, une flotte conſidérable entra dans le fleuve Saint Laurent; le Général Amherſt qui avoit ſuccédé au malheureux Abercromby, ſe diſpoſa avec une armée de quinze mille hommes, à marcher vers le Fort Carillon, pour tenir en échec l'armée Françoiſe dans cette partie; & les Généraux Johnſon & Prideaux, furent deſtiné à former le ſiége de Niagara, entre les lacs Eiré & Ontario, afin de nettoyer toute la partie méridionale des lacs & du fleuve, & ne rien laiſſer derriere eux qui pût les diſtraire du deſſein qu'ils méditoient, & de ſe rendre maîtres de Quebec avant la fin de la campagne.

Ces deux Généraux, après avoir traversé le pays des Iroquois, s'avancerent vers le fort au nombre de quatre mille cinq cent hommes ; ils trouverent d'abord une partie de la garnison qui étoit sortie de la Place pour aller à leur rencontre & les combattre, mais le succès n'avoit pas couronné cette courageuse résolution ; la supériorité de l'ennemi lui donnoit un tel avantage, que les François, après avoir combattu long-tems, avoient été enfin forcé de lâcher le pied, & de se renfermer dans la Place, alors les Anglois ne voyant plus au dehors d'ennemi qui pût les empêcher de faire leurs approches, ils l'investirent de tout côté & en formerent le siége.

La résistance des assiégés, malgré leur petit nombre, & le peu d'espérance qu'ils avoient d'être secourus du dehors, fut des plus vigoureuses, & des plus meurtrieres ; les deux Généraux ennemis, Johnson, & Prideaux, y perdirent la vie ; & ce ne fut qu'après avoir épuisé toutes leurs munitions, & toutes les ress-

ſources du courage & de l'art, que prêts à être forcés, on ſe vit obligé de capituler.

III. Les Anglois, ainſi maîtres de tous les établiſſements François ſitués au Midi des lacs Erié & Ontario, raſſemblerent toutes leurs troupes, & ſe diſpoſerent à marcher à l'armée Françoiſe, toujours campée près du Fort Carillon; mais M. de Montcalm ne voulant pas expoſer ſon armée, (la ſeule reſſource du pays) à l'événement incertain d'une bataille, qui eût pu décider en un ſeul jour de la perte entiere du Canada; ſachant d'ailleurs que la flotte Angloiſe étoit entrée dans le fleuve Saint Laurent, & ménaçoit Quebec, prit le parti de raſſembler les garniſons qu'il avoit au Fort Carillon, & au Fort Frederic, ou de la Couronne, & réuniſſant ainſi toutes ſes forces, il repaſſa le fleuve aux trois Rivieres, & marcha au ſecours de cette Capitale, comptant bien que s'il pouvoit réuſſir à la ſauver, il lui ſeroit bien facile de rentrer dans les poſtes que

la néceſſité des circonſtances lui faiſoit abandonner ; ayant ſurtout eu la précaution de laiſſer dans les environs du lac Champlain M. de Bourlamaque, tant pour veiller aux mouvements d'Amherſt, que pour protéger les colonies Françoiſes ſituées dans cette partie, & entretenir une communication libre entr'elles & Montréal ſitué ſur le fleuve.

La flotte Angloiſe, qui étoit entrée dans le fleuve Saint Laurent, conſiſtoit en vingt cinq vaiſſeaux de ligne, trente frégates, & environ cent quatre vingt bâtiments de tranſport, ſur leſquels ils avoient embarquès dix mille hommes de troupes réglées, commandés par le Général Wolf ; les Anglois avoient débarqué le 30 Juin, partie à l'Iſle d'Orléans, partie à la pointe de Levi, & ayant inveſti la Place, ils établirent pluſieurs batteries de mortiers & de canons ; & dès le 12 Juillet, ils commencent à tirer, avec un avantage d'autant plus marqué, ſur-tout ſur la ville baſſe qu'ils dominoient, que cette partie fut bien-

tôt bouleversée & reduite en cendres.

Cette fureur avec laquelle ils attaquoient la Place, faisant prévoir au Marquis de Montcalm qu'elle alloit bientôt tomber en leur pouvoir, si elle n'étoit promptement secourue ; & le danger devenant encore plus pressant, depuis qu'une grande partie de leur armée s'étoit venu poster entre la ville & son camp, de façon à lui interdire toute communication avec les assiégés, il prit la résolution de tenter le sort d'une bataille, malgré la petitesse de son armée qu'il venoit encore d'affoiblir de deux mille hommes, qu'il avoit envoyé aux ordres de M. Bougainville, pour éclairer les mouvements des ennemis du côté du Cap Rouge.

Soit qu'il crut la circonstance favorable, soit qu'il présuma assez du courage de ses troupes, il passa la riviere de Saint Charles qu'il avoit en avant de son camp, & marcha droit à l'ennemi qui commençoit à se former, à quelque distance du Cap diamant, où il venoit de

débarquer. La vivacité avec laquelle cette premiere attaque fut pouſſée, paroiſſoit devoir aſſurer le ſuccès de cette journée, déjà les Anglois commençoient à perdre du terrein, leur Général Wolf venoit d'être tué, en faiſant tous ſes efforts pour rétablir le combat, & raſſûrer ſes troupes ébranlées; on étoit ſur le point de leur voir reprendre le chemin de leurs batteaux, lorſqu'on s'apperçut que M. de Montcalm que la chaleur du combat avoit emporté trop avant, venoit de perdre la vie; cette nouvelle affligeante, en paſſant auſſi-tôt de rang en rang, non ſeulement repandit la conſternation dans toute l'armée, mais encore y produiſit un tel découragement, que bien loin de pourſuivre l'avantage où on s'étoit maintenu juſques alors, on ne parut être occupé que du ſoin de la retraite; & il n'y a pas de doute que l'armée n'eût été mal menée dans cette occaſion par l'ennemi qui s'étoit apperçu du déſordre que cet accident commençoit à y cauſer, ſi Mr. de

Bougainville qui étoit accouru du Cap Rouge, ſitôt qu'il eut apprit qu'on en étoit aux mains, ne fut arrivé fort à propos, pour arrêter leur pourſuite, & donner le tems à l'armée, par la bonne contenance qu'il affecta, de ſe remettre de ſon trouble, & d'éffectuer ſa retraite avec tout l'ordre néceſſaire dans ces malheureuſes occaſions.

L'armée arriva le ſoir à ſon ancien camp ſans avoir été inquiétée; mais Mr. de Vaudreuil, gouverneur du Canada, appréhendant qu'elle ne fut trop Harcelée par l'ennemi, qui recevoit journellement de nouveaux renforts, voulant d'ailleurs conſerver cette ſeule reſſource du pays, pour reprendre les opérations dans des circonſtances plus favorables, jugea à propos de la faire retrograder du côté des trois rivieres, où depuis le ſiége de Quebec on avoit tranſporté le dépôt des munitions & des vivres.

Cette retraite de l'armée Françoiſe, laiſſant la place à découvert, & ſans eſpoir d'être ſecourue, Mr. de Ramzay qui y

commandoit, après avoir ſoutenu pendant ſoixante-quatre jours toute la furie des attaques de l'ennemi, voyant la ville ſur le point d'être emportée au premier aſſaut, demanda à capituler le 18 de Septembre.

L'empreſſement que les Anglois avoient de ſe voir enfin poſſeſſeurs de cette Capitale, leur fit faire bonne compoſition aux aſſiégés. Quoique la garniſon ſe vit reduite à trois cent hommes de troupes réglées, & cinq cent matelots qui faiſoient le ſervice de l'artillerie, elle obtint les honneurs de la guerre pour elle; & tout ce qu'on demanda pour la ſûreté des priviléges & de la religion des habitans, fut accordé ſans la miondre conteſtation : comme cette capitulation nous a paru intéreſſante, nous avons cru qu'on la verroit ici avec plaiſir.

ARTICLE PREMIER.

IV. M. de Ramzay demande les honneurs de la guerre pour la garniſon, & qu'elle ſoit conduite en ſûreté à l'armée par la route la plus courte, avec ſes

armes, bagages, six piéces de fonte, deux morties, & douze charges.

La Garnison de la ville composée de troupes de terre, de marine & de matelots, sortira avec ses armes, bagages, tambour battant, méche allumée, deux piéces de canon, & douze charges, & sera embarquée aussitôt possible pour être mise à terre au premier Port en France.

ACCORDÉ.

ARTICLE II.

Que les Habitans soient maintenus dans la possession de leurs maisons, biens, effets, & priviléges.

ACCORDÉ. Pourvu qu'ils mettent bas les armes.

ARTICLE III.

Que lesdits Habitans ne soient point molestés pour avoir porté les armes à la défense de la ville, y ayant

été forcés, & comme étant ordinaire aux habitans de deux couronnes de ſervir comme milices.

ACCORDÉ.

ARTICLE IV.

Qu'on ne touche point aux effets appartenants aux Officiers ou Habitans abſents.

ACCORDÉ.

ARTICLE V.

Qu'on ne tranſporte point leſdits Habitans, & qu'on ne les oblige point de quitter leurs maiſons, juſqu'à ce que leur condition ſoit réglée par un traité définitif entre Leurs Majeſtés Très-Chrétienne & Britannique.

ACCORDÉ.

ARTICLE VI.

Que l'exercice de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine ſoit

maintenue, & des Sauvegardes donnés aux Maisons du Clergé, aux Monasteres, particuliérement à l'Evêque de Quebec, qui animé de zele pour la Religion, désire d'y rester constamment pour exercer librement, & avec cette décence qu'exige son caractere, les Sacrés mysteres de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, son authorité Episcopale dans la ville de Quebec, lorsqu'il le jugera à propos, jusqu'à ce que la possession du Canada ait été décidé par un Traité entre Leurs Majestés Très-Chrétienne & Britannique.

Le libre exercice de la Religion Romaine est accordé, ainsi que des sauvegardes, à toutes personnes religieuses, de même qu'à l'Evêque qui aura la liberté de venir & exercer librement & avec décence, les fonctions de son office lorsqu'il le jugera nécessaire, jusqu'à ce que la possession du Canada ait été décidée entre Leurs Majestés Britannique & Très-Chrétienne.

ARTICLE VII.

Que l'artillerie & les munitions seront délivrés de bonne foi, mais qu'il en sera dressé un inventaire.

ACCORDÉ.

ARTICLE VIII.

Que les malades, blessés, Commissaires, Aumôniers, Médecins, Chirurgiens, Apothicaires & autres personnes employés aux hôpitaux, soient traités conformément au Cartel établi entre Leurs Majestés Très-Chrétienne & Britanique le six Février mil sept cent cinquante-neuf.

ACCORDÉ.

ARTICLE IX.

Qu'avant de livrer la porte & l'entrée de la Ville aux troupes Angloises, il plaise au Général d'envoyer quelques soldats, pour les placer comme sauvegardes aux Eglises, Couvents, & principales habitations.

ACCORDÉ.

ARTICLE X.

Qu'il ſoit permis au Commandant de la ville de Quebec d'envoyer avis de la réduction de la ville au Marquis de Vaudreuil, gouverneur Général, & qu'il ſoit auſſi accordé au Général d'écrire au miniſtere de France pour l'en informer.

ACCORDÉ.

ARTICLE XI.

Que la préſente Capitulation ſoit exécutée en ſa forme & teneur, ſans être ſujette à non exécution, ſous prétexte de repréſailles, ou de non exécution de quelque Capitulation Précédente.

ACCORDÉ.

Le préſent Traité a été arrêté & conclu entre Nous, & les Duplicata ſignés au Camp devant Quebec, le 18 *Septembre* 1759.

CHARLES SAUNDERS, GEORGE TOWNSHEND, DE RAMZAY.

V. La conquête des établissements François parut d'abord, aux yeux du Peuple Anglois, devoir être celle de tout le Continent, mais bien loin qu'elle leur en assura l'entiere possession, les François resterent toujours d'un côté maîtres de la partie Septentrionale du fleuve Saint Laurent, depuis Quebec même jusques aux lacs ; ils entretinrent toujours une communication libre avec Mr. de Bourlemaque, qui étoit dans les environs du lac Champlain au Midi, pour faire tête à Amherst ; & que de l'autre, on vit après cet événement, non seulement les Sauvages alliés des François, resserrer le nœud de leurs anciens engagements, mais encore ceux de ces peuples, qui sembloient avoir tenu le parti de la neutralité entre les deux nations, se déclarer ouvertement contre les Anglois, & faire des courses jusqu'au milieu de leurs Colonies.

Ces événements étoient d'autant plus ramarquables que les Anglois, qui n'ignoroient pas combien les heureux succès

influent ſur la façon de penſer de ces nations barbares, n'avoient pas manqué de faire valoir auprès de ces peuples la grandeur de la conquête qu'ils venoient de faire, pour les engager à prendre leur parti; mais ſoit que la Religion du ſerment les retînt dans l'alliance de la France, ſoit ce qui eſt plus probable, que l'ancienne amitié qu'ils avoient contracté avec elle, & qui ſe trouvoit cimentée par une longue habitude de commerce, leur parût préférable aux nouveaux engagements qu'on leur offroit; ils demeurerent inébranlables, quelques ſpécieux que devoient être à leurs yeux les moyens dont on ſe ſervoit pour les ſéduire.

La parole (pour me ſervir de la façon de m'exprimer de ces peuples) qui fut portée de la part des Anglois aux Mohawcs, horde Iroquois qui habitent le pays ſitué entre les Lacs Champlain & Ontario, par d'autres ſauvages pour les engager à quitter le parti des François, & la réponſe qui leur fut

faite, donne une idée ſi ſinguliere de l'éloquence & du génie de tous ces peuples, que j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de les rapporter.

„ Les Anglois, dirent les Ambaſſa-„ deurs Iroquois aux Mohawcs, femmes „ autrefois ſont tous convertis en hommes. „ Ils ſe trouvent répandus dans le pays „ comme les arbres dans les bois, ils ſe ſont „ rendus maîtres de l'Ohio, de Niagara, „ de Cataracoui, (c'eſt le Fort de Fron-„ tenac) de Ticonderago, (c'eſt le Fort „ Carillon) de Louisbourg, & en der-„ nier lieu de Quebec, ils mangeront „ bientôt le reſte des François dans le „ Canada, & tous les Indiens qui leur „ ſont attachés.

Mais les fideles Mohawcs, bien loin de ſe laiſſer entrainer par un diſcours auſſi terrible ſe contenterent de leur repondre „ qu'on leur en faiſoit accroire, „ que les Anglois n'étoient pas en état de „ manger les François, qu'ils avoient „ la bouche trop petite, les machoires

„ trop foibles, & les dents émouſſées.

„ Notre Pere Onontio, continuerent-ils, (c'eſt ainſi qu'ils nomment M. de Vaudreuil) „ nous a dit, & nous l'en cro-„ yons, que l'Anglois, comme un vo-„ leur a volé Louiſbourg & Quebec ſur „ le grand Roi, tandis qu'il avoit le dos „ tourné, & qu'il regardoit d'un autre „ côté; mais à préſent qu'il a tourné les „ yeux, & qu'il voit ce que l'Anglois a „ fait, il va dans ſon pays avec un mil-„ liers de canots & tous ſes guerriers, „ il prendra le petit Roi Anglois, & „ le pincera juſqu'à ce qu'il crie, & „ rende ce qu'il a volé, ainſi qu'il fit il „ y a dix étés, & vos yeux le verront „ bientôt.

VI. Le peu de ſuccès des Anglois dans les diverſes tentatives qu'ils firent auprès des Sauvages pour les attirer à eux, ne fut pas la ſeule mortification qu'ils eſſuyerent depuis la priſe de Quebec; ils virent s'élever dans la Caroline un orage, qui devint par les circonſtan-

ces d'une conséquence si grande, qu'ils furent obligés d'armer les milices de cette Province, & celle de la Virginie, pour en arrêter les progrès.

Les Chiroquois, nation Indienne, qui habite les frontieres de ces Provinces, se souleverent tout-à-coup contre eux, & se jettant à l'improviste sur les Habitations repandues dans le pays, y massacrerent les Habitants, avec toute la cruauté dont ces nations féroces sont susceptibles; ensuite s'assemblant dans les environs de Kiovéé, Fort Anglois, situé dans ces contrées, ils se disposerent au nombre de trois mille hommes, à pousser plus avant, afin de continuer leurs dévastations.

La consternation s'étant ainsi repandue parmi toutes les Colonies Angloises de ces deux provinces, les Gouverneurs, après avoir pourvu à la sûreté des Forts Georges & Neuloudon, se disposerent à marcher aux ennemis; mais ne se sentant pas encore assez en forces pour reprimer leurs courses, ils firent

part de leur embarras au Général Amherſt qui leur promit du ſecours, en attendant que les aſſemblées particulieres des Provinces Angloiſes euſſent pourvu à la ſûreté de cette Colonie, ou que la Cour d'Angleterre eût pris d'autres moyens pour arrêter un mal qui menaçoit de faire des progrès bien ſenſibles, ſi on ne prenoit promptement des meſures capables de les arrêter.

Quoique la France n'eût aucune part directe à cet événement, il occaſionnoit cependant en ſa faveur une diverſion avantageuſe, en rendant les Anglois attentifs ſur cette partie; il donnoit le tems aux troupes Françoiſes de reſpirer après la fatiguante campagne qu'elles venoient de faire, & pouvoit donner jour à ſe venger des pertes qu'on avoit eſſuyées; nous verrons par la ſuite qu'elle en fut le ſuccès.

VII. La conquête du Canada ne fut pas la ſeule que la Cour d'Angleterre ſe fût propoſée pour le cours de cette année, la ſupériorité de ſa marine lui faiſoit concevoir de vaſtes deſſeins, & ſi elle

n'en remplissoit pas toujours l'objet, c'en étoit assez pour les ministres de les avoir tentées, non seulement pour éblouir le peuple par l'éclat séduisant de quelque conquête apparente, & lui faire ainsi supporter avec gayeté le fardeau des charges dont il étoit accablé, mais encore pour en tirer de nouveaux secours; & le tenant ainsi occupé de ses succès, distraire sa vue des moyens qu'on prenoit, & qui paroissoient tendre à donner à la Cour la supériorité qu'elle désira toujours d'usurper sur la liberté de la nation.

Dès le mois de Janvier, une flotte formidable sortit des ports d'Angleterre, & cingla droit vers la Martinique, dans le dessein d'en faire la conquête, ou tout au moins de détruire & de ravager les plantations de cette Isle, afin d'en ruiner le commerce pour bien des années: à leur arrivée, le 16 Février 1759, ils débarquerent à la pointe aux Negres, & à Casse-Navire au nombre d'environ huit mille hommes; ils firent d'abord sauter

une batterie de cinq piéces de canon, & s'emparerent d'une autre de quatre que l'Officier qui la commandoit, ne se sentant pas assez en force pour s'opposer à la multitude dont il alloit être environné, avoit pris la précaution d'enclouer, avant de les abandonner; puis ils se disposerent à marcher au Fort Royal. Ils présumoient s'en devoir bientôt rendre les maîtres, & ils fondoient leurs espérances sur la facilité qu'ils avoient eu à prendre terre, & à renverser les premiers postes qui s'étoient trouvés sur leur passage; mais le bruit de leur descente n'eut pas plutôt été répandu dans l'Isle, que bien loin qu'on en parût consterné, on vit au contraire les Habitans s'armer à l'envi les uns des autres, & demander avec instance qu'on les menât à l'ennemi.

M. de Bauharnois avoit été nommé depuis peu à ce gouvernement, & il n'y avoit pas long-tems qu'il y étoit arrivé. Après avoir pris une connoissance exacte de ses forces & de celles qu'on lui offroit, il pourvu à la sureté des Places suscep-

tibles de défenſe, & ſe diſpoſa enſuite à marcher à leur rencontre.

Il les atteignit lorſqu'ils ſe préparoient à ſe rembarquer, ſur l'avis qu'ils avoient eu que les François étoient déjà en marche pour les attaquer ; ils en avoient ſi fort rabattu de la premiere idée de conquête qu'ils avoient conçue, que bien loin de vouloir ſe mettre dans le cas de la tenter, lorſqu'ils voyoient qu'on ſe mettoit en poſture de la leur diſputer, ils ne parurent au contraire penſer à autre choſe de plus preſſé qu'à regagner leurs vaiſſeaux ; ce fut dans ce moment que M. de Bauharnois les joignit, l'ardeur qui animoit ſa troupe, lui donna à peine le tems de la metrre en en bataille, on donna tête baiſſée ſur le gros de leur armée, & on en fit un grand carnage, huit cents Anglois demeurerent ſur le champ de bataille, & il n'y eut de ſauvé que ceux qui ſe trouvant plus près du rivage, furent les plus à portée de ſe mettre de bonne heure à l'abri de la fureur de ces braves Inſulaires.

VIII. Le coup ainſi manqué, ils tournerent leurs voiles vers la Guadeloupe ; cette conquête leur paroiſſoit d'autant plus aiſée qu'ils n'ignoroient pas que les Forts de cette Iſle, n'étoient ni ſi bien pourvus, ni en ſi bon état de défenſe que ceux de la Martinique ; d'ailleurs cette Colonie beaucoup moins nombreuſe & plus diſperſée, leur faiſoit entrevoir un dédommagement certain des frais qu'ils avoient faits, & beaucoup moins de danger à courir que dans la premiere expédition qu'ils s'étoient propoſé.

A leur premiere apparition les Habitans du Bourg de Baſſe-terre, Capitale de l'Iſle, abandonnerent leur demeure, & ne laiſſerent aux Anglois, en ſe retirant dans l'intérieur du pays avec leur Gouverneur, qu'une ville déſerte pour fruit de leur conquête ; de-là raſſemblant tous les Colons répandus ſur toute la ſurface de l'Iſle, ils ſe réunirent en corps, & ſe préparerent à ſe défendre juſqu'à la derniere extrêmité, ſi on prétendoit les forcer de ſe rendre.

La résolution étoit courageuse, mais il falloit avoir les moyens de la soûtenir, & il n'y avoit pas d'apparence qu'on le pût faire long-tems ; l'Escadre Angloise environnoit l'Isle, & en interdisoit les approches à tous les secours qu'on y eût put envoyer ; & l'Armée qui avoit débarqué harcelant sans cesse les Habitans, il étoit aisé de prévoir qu'ils seroient bientôt dans la nécessité de se rendre ; cependant, quoiqu'ils ne prévissent pas pouvoir être secourus, (ils ignoroient l'arrivée d'une Escadre Françoise aux ordres de Monsieur de Bompart dans les parages de la Martinique,) & que l'extrêmité ou la disette de toutes choses commençoit à les réduire, ne leur fit envisager qu'un avenir affreux, ils persisterent à se deffendre pendant trois mois, n'ayant dans cette situation d'autre ressource que leur courage, dont l'Ennemi ressentoit journellement les effets.

Enfin la patience Angloise l'emporta sur l'opiniatreté de la résistance de ces

Braves Insulaires ; réduits à l'extrêmité la plus fâcheuse, ils se virent contraints de capituler, non pas cependant comme des Peuples vaincus par la force & la supériorité de leurs ennemis, mais comme des gens qui remplis de courage, pouvoient encore faire éprouver des revers à ceux à qui ils offroient de se rendre; on accorda au Militaire les honneurs de la guerre, des vaisseaux pour les conduire à la Martinique ; & aux Officiers qui se trouveroient possesseurs de quelques plantations, ou autres biens, non seulement la faculté de laisser leur procuration à des régisseurs pour les faire valoir en leur nom, & leur en faire passer le produit, mais encore la liberté de vendre ces fonds à leur profit, dans le cas ou par le traité de paix la possession de l'Isle resteroit aux Anglois.

La Capitulation des Habitans, outre qu'elle leur étoit honorable, leur fut tout autant avantageuse qu'elle pouvoit l'être, dans la facheuse circonstance où ils se

trouvoient, de paſſer ſous une domination étrangere ; ils obtinrent les honneurs de la guerre, en conſidération de la brave défenſe qu'ils avoient faite pendant une attaque de trois mois, ainſi que s'en expliquerent les Anglois eux-mêmes. Leur Gouvernement Civil, leurs Loix, leurs Coutumes & leurs Ordonnnances furent maintenues ſur le même pied, & la Juſtice continua d'y être adminiſtrée par les perſonnes qui étoient actuellement en Charge ; on leur accorda le libre exercice de leur Religion ; les Prêtres & les Religieux conſerverent leurs Paroiſſes, leurs Couvents & leurs biens ; & il fut permis aux Supérieurs des différents Ordres de faire venir de France des ſujets pour remplacer ceux qui viendroient à manquer. On leur accorda la liberté de faire paſſer leurs enfans en France, pour leur éducation, de les y envoyer reprendre & de leur faire des remiſes pendant leur ſejour ; enfin il y fut ſtipulé que ceux des Habitans qui ne voudroient

pas demeurer ſous le Gouvernement Anglois, dans le cas où l'Iſle leur reſteroit, auroient la permiſſion de vendre leurs poſſeſſions, meubles & immeubles à qui il leur plairoit, & d'en emporter la valeur.

Le jour même que cette Capitulation fut ſignée, on apprit que Monſieur de Bauharnois à l'aide de l'eſcadre de Monſieur de Bompart, avoit trouvé le moyen de débarquer dans l'Iſle, avec des vivres, des armes & des munitions pour la Colonie, & une aſſez grande quantité de troupes pour donner aux Habitans la ſupériorité ſur leurs vainqueurs, mais ce ſécours trop tardif devenant inutile pour avoir été trop attendu, ſe rembarqua dans l'inſtant même qu'il fut informé de ce qui venoit de ſe paſſer.

L'Europe, & le nouveau monde n'étoient pas les ſeules parties de la Terre, qui fuſſent le théatre de l'animoſité des deux Nations, on eût dit à l'empreſſement, & aux meſures qu'elles pre-

noient pour ſe chercher & ſe nuire réciproquement ; que les bornes que la Providence à preſcrites à notre globe étoient trop reſſerrées ; les côtes de l'Affrique & de l'Inde, furent également les témoins de la fureur avec laquelle elles cherchoient à s'entre-détruire.

Si les Peuples de ces Contrées éloignées ne purent s'empêcher de donner leur admiration à l'induſtrieuſe hardieſſe des premiers Européens, qui franchiſſans l'immenſe étendue des mers qui les ſéparent, vinrent chercher chez eux, à travers mille dangers, le ſuperflu des productions de ce Pays pour en faire des objets de luxe dans le leur ; quel dut être leur étonnement, & quelle étrange opinion durent-ils prendre de nos mœurs, lorſque quelque tems après l'arrivée de ces nouveax venus, ils en virent d'autres de la même eſpece, ſe jetter ſur ceux-ci avec la férocité des animaux de ces Climats brûlans, & ſe ravir les uns & les autres, le fer & le feu dans les mains, ces objets de cupidité.

Tandis qu'une Flotte Angloiſe, cinglant vers les côtes d'Affrique, s'emparoit de l'Iſle de Gorée ſur les François, une autre Flotte de ces derniers après avoir doublé le Cap de Bonne-eſpérance s'acheminoit vers l'Inde, & ſe préparoit à donner à ces Peuples un ſpectacle, qu'ils voyoient ſe renouveller toutes les fois que la diſcorde armoit les Potentats de l'Europe les uns contre les autres.

Cette Eſcadre, à ſon arrivée à Pondichery le 28 Avril 1758 y avoit débarqué Monſieur de l'Ally avec deux Bataillons de ſon Régiment, & le même jour ce Général y ayant joint aux deux du Régiment de Lorraine qui l'avoient précédé, trois cents hommes des troupes de l'Inde & deux milles du Pays, il envoya inveſtir Gondelour par le Comte d'Eſtaing, & marchant à la ſuite dans la même nuit avec l'Artillerie, la Ville ſe trouva inveſtie à la pointe du jour par terre, tandis que l'Eſcadre aux ordres de Monſieur Daché la bloquoit

bloquoit par mer, après avoir brûlé deux Fregates Angloises qui se trouvant à la rade, n'eurent pas le tems de faire voile.

Il y avoit à peine vingt-quatre heures que la Flotte Françoise étoit devant Gondelour, lorsqu'elle se vit obligée d'apareiller pour aller audevant de l'Amiral Pokok, qui, sur les premiers avis qu'il avoit eu que cette Place étoit menacée, étoit sortie de la rade de Madras pour en faire lever le siége; les deux escadres furent en présence vers les deux heures après midi, & se battirent avec un succès fort incertain de part & d'autre jusques à l'entrée de la nuit, où ils se virent obligés de lacher également prise; les François étans toujours cependant restés en ligne s'attendoient à recommencer à la pointe du jour, mais ne voyans paroître aucune voile ennemie à l'horison, & comprenant que trop maltraités du combat de la veille elles avoient repris le chemin de Madras pour

ſe refaire, ils s'avancerent juſques vis-à-vis *Dalemparve* à trois lieues au nord de Gondelour pour examiner leurs mouvements.

Cependant le Siege continuoit toujours, mais la retraite de la Flotte Angloiſe ne laiſſant à la garniſon aucune eſpérance de ſecours, elle fut obligée de ſe rendre priſonniere de guerre, & la Ville ayant été abandonnée au pillage, pour recompenſer l'attachement & la Bravoure des Cipays, on evalua le butin qu'ils y firent à la valeur de quatre cents mille piaſtres.

Le même jour de la rédition de Gondelour, le Général François, pour ne pas laiſſer ralentir l'ardeur de ſes troupes, les mena ſur le champ devant le Fort St. David, cette forteteſſe eſt une des plus fortes Places de l'Inde, elle eſt flanquée de quatre baſtions, & d'un ouvrage à corne au Nord, deux Ravelin à l'Eſt & à l'Oueſt, & une riviere aſſez profonde au Sud qui paſſe au pied du

Fort, & qui n'eſt guéable qu'à deux paſſages fort étroits quand la marée eſt baſſe ; elle eſt outre cela environnée d'un bon chemin couvert, miné & contre-miné avec deux Places d'armes qui ſervent de contregardes à d'autres chemins couverts qui enveloppent toutes ces Fortifications.

Les Anglois tout auſſi ſenſibles au Siege du Fort St. David, qu'ils l'avoient été de la priſe de Gondelour, firent les mêmes démonſtrations pour ſecourir cette Place ; ils partirent de Madras après que leur Flotte eût été radoubée, & vinrent chercher l'Eſcadre françoiſe juſques devant Pondichery où elle s'étoit retirée après ſa ſtation devant *Alemparve* ; mais Monſieur Daché ayant appareillé, dès qu'on en eut connoiſſance, marcha à ſa rencontre, la combatit, & l'obligea après un engagement aſſez leger, où il fut bien aiſé de reconnoître qu'ils n'avoient pas beaucoup d'envie d'en venir à une affaire ſerieuſe, de reprendre une

seconde fois le chemin de Madras, après quoi faisant voile du côté de la Place assiégée; il vint jetter l'ancre dans la Baye même de St. David, pour protéger les opérations de l'Armée, & fermer tous les chemins par où l'ennemi pourroit tenter de jetter des secours dans la Place.

Monsieur de l'Ally, en partant de Gondelour, avoit d'abord emporté l'épée à la main, trois redoutes qui défendoient les approches de St. David, & après avoir franchi tous lesobstacles que la nature du terrein oposoit au transport de l'Artillerie, il avoit fait ouvrir la tranchée le 20 Mai, & poussoit les travaux du Siege avec d'autant plus d'activité, qu'il pouvoit craindre que l'événement d'un combat naval ne pût mettre les Anglois en état de lui empêcher de le continuer; mais sitôt qu'on fut informé du succès de la tentative de la Flotte Angloise, la Garnison parut n'avoir rien de plus pressé à faire que de se rendre Prisonniere de

guerre, dans la crainte de n'être pas ménagée si elle attendoit de se voir forcée par un assaut.

Le butin qu'on fit dans cette Place fut immense; il parut par la grande quantité de munitions qu'on y trouva, qu'elles n'avoient pas toutes été destinées à sa défense, & que les Anglois en formant un magasin si considérable, avoient eu en vue quelque expédition importante, que l'arrivée de Monsieur Daché avoit fait échouer; il consistoit en cent quatre-vingt piéces d'artillerie, dix-huit mille trois cents soixante-sept boulets de fer, & dix-huit cents de plomb, trois cents cincinquante boulets ramés, deux milles grappes de raisin, deux cents vingt-six carcasses, sept cents dix fusils, deux milles sept cents vingt-six bombes, quatre cents quatorze sabres, quatre cents vingt-cinq bayonnetes, un barril de balles de plomb, deux cents soixante barrils de cartouches, cent vingt-deux barils de poudre du Pays, cinquante barrils de poudre d'Europe,

trente-deux de Bombay, cinquante-quatre affuts de Campagne, quarante affuts de Marine, & quarante-un chapons de mortiers.

On trouva en outre cent quarante mille roupies en argent comptant & des marchandises pour environ deux cents cinquante mille; & après que Mr. de l'Ally eut fait conduire tous ces effets à Pondichery avec les Prisonniers au nombre de sept cents vingt Anglois & dix-sept cents noir, il fit raser les fortifications du Fort, de même que les murailles de Gondelour; afin d'ôter pour long-tems aux Habitans de Pondichery qui n'en n'est éloigné que de sept lieues, un sujet de crainte qui les tenoit trop en haleine, lorsque l'harmonie étoit interrompue entre leurs Souverains.

XI. A peine le Général François eut-il donné les ordres nécessaires pour le transport de tous ces effets, que sans donner d'autre relache à ses troupes qu'un séjour de trois jours à Portonovo, il

dirigea ſa marche vers Devicota; cette Place eſt ſituée à onze lieues de St. David & eſt bien d'une autre conſequence pour ſon étendue, ſes richeſſes, & ſes fortifications; elle eſt ſituée entre deux grandes Rivieres dans un terrein ſi bas, qu'on ne peut guere ouvrir la terre dans ſes environs ſans trouver l'eau à un pied de profondeur; ſes remparts ſont très-bons & garnis de baſtions à des diſtannces convenables, un foſſé profond & revêtu, l'environne, il y a un chemin couvert & un glacis qui ſert d'enveloppe au corps de la place, enfin quatre-vingt pieces de canon montés bordoient tous ces ouvrages.

Cependant malgré tous ces avantages, la garniſon frappée apparemment de la rapidité de la conquête de Gondelour & de St. David, & craignant le ſort de celles de ces deux places abandonna précipitamment la Ville pour ſe retirer à Trichenapaly, Ville ſituée dans les terres à vingt lieues de diſtance; cette retraite

ſe fit avec ſi peu de réflexion de leur part qu'ils ne penſerent point à enclouer leurs canons & que Monſieur de l'Ally trouva à ſon arrivée les proviſions & les munitions ſi bien dans leur entier, qu'on eût dit qu'ils les avoient conſervées exprès pour ſon armée.

XII. Après la priſe de ces trois places, il ſembloit que les chemins duſſent être ouverts juſques à Madras, qui étoit l'objet principal de cette expédition; mais le Général François craignant que le Roi de Tanjour qui paroiſſoit être dans les intérêts de l'ennemi, n'apportât trop d'obſtacle à ſon deſſein, prit la réſolution de marcher droit à ſa Capitale, tant pour s'aſſurer de la fidélité de ce Prince Indien, que pour ne rien laiſſer derriere lui qui pût le diſtraire de ſes opérations.

Ce Prince effrayé de la marche de Mr. de l'Ally, avoit d'abord parlé d'entrer en accommodement avec lui, & avoit offert ſoixante & douze lacs de roupies

pour garant de sa neutralité ; déja même il en avoit fait passer au camp cinquante mille à compte de la somme promise, lorsque les Anglois pour parer ce coup, lui envoyerent une partie de la garnison de Trichenapaly, l'engagerent par le motif de ce secours à rompre le traité qu'il venoit de signer, & afin de le mettre dans l'impossibilité de le pouvoir renouer, ils firent arrêter par ses ordres & mettre aux fers un Officier & un Jesuite qui étoient venus dans la Ville pour consommer cette affaire.

Monsieur de l'Ally se vengea d'abord de cette infidelité sur Nagere, Ville très-commerçante située sur le bord de la Mer qu'il livra au pillage, ensuite marchant vers la Capitale du Pays, il en forma le Siége, mais Monsieur Daché qui venoit de se retirer à l'Isle de France pour reparer ses vaisseaux ne pouvant plus protéger ses opérations, le Siége de Tanjour ne reussit point, & on remit celui de Madras au retour de la Flotte.

XIII. Depuis la prise de Devicota, Monsieur Daché avoit établi sa croisiere sur l'Isle de Ceylan, où il s'étoit emparé d'un Brigantin ennemi assez considérable; delà il étoit retourné à Pondichery pour se ravitailler, lorsque le 26 Juillet ayant appris que la Flotte Angloise s'étoit de nouveau mise en mer, & paroissoit en vouloir à Karieal, établissement François situé sur cette côte, il aparcilla pour aller à sa rencontre & se trouva en présence le 3 Août suivant.

Ce jour là, sur les deux heures après midi, le combat s'engageat avec une extrême vivacitè, & on se battit avec un acharnement égal pendant deux heures, sans qu'on pût prévoir de quel côté demeureroit l'avantage; Mr. Daché cependant commençoit à prendre alors une telle supériorité de feu & de manœuvre sur l'ennemi, qu'il y avoit aparence qu'il ne tarderoit pas à sortir victorieux de cette affaire, lorsque les Anglois se voyant trop pressés, jetterent sur le vaisseau qu'il

montoit & ſur un autre de la Flotte, une ſi grande quantité de feux d'artifice que ces deux Bâtimens ſe virent embraſés dans un inſtant & auroient indubitablement péri ſans le prompt ſecours qu'on y aporta. C'étoit un nouveau genre de deſtruction, que la barbarie angloiſe employoit pour la premiere fois, contre toutes les régles & les uſages qui s'étoient juſques alors pratiqués dans ces ſortes de combats.

Malgré l'uſage qu'ils firent de leurs feux, ils ne purent en tirer un avantage bien conſidérable. Ils étoient ſi maltraités, qu'après avoir fait quelques vaines démonſtrations, comme s'ils euſſent voulu pourſuivre la flotte françoiſe, ils ſe virent obligés de regagner leurs ports; ce fut dans ces circonſtances, que Mr. Dachè ne prévoyant pas que les Anglois puſſent être de long tems en état d'inquiéter les établiſſements françois ſur cette côte, après avoir reparé à Pondichery autant qu'il le put, le do-

mage qu'il avoit essuyé dans le combat, prit le parti de faire voile vers l'Isle de France, tant pour s'y radouber que pour aller audevant de trois nouveaux vaisseaux arrivés de France qu'il devoit joindre à son Escadre, afin d'être en état de reprendre la supériorité dans ces Mers.

La Cour d'Angleterre devoit êrre satisfaite du progrès de ses armes, depuis qu'elle eût cru qu'il étoit de son avantage de violer des sermens solemnels, que le sentiment de sa détresse lui avoit fait prodiguer dans des circonstances où elle n'avoit plus de ressources que dans la générosité de son vainqueur. La conquête de Quebec est une grande partie du Canada, celle de la Guadeloupe & de Gorée, étoient des objets brillants qu'elle présentoit à la Nation Angloise, avec d'autant plus de satisfaction, qu'il lui importoit surtout de lui faire oublier le mécontentement qu'elle avoit témoigné lors de la perte de Minorque,

& de lui diſſimuler l'inquiétude où on étoit de la durée d'une guerre qui malgré des ſuccès qu'on s'éfforçoit de repréſenter comme déciſifs, paroiſſoit cependant aux meſures que prenoient la France & ſes Alliés, avoir une autre iſſue que celle qu'on s'étoit propoſée.

En effet, quoique les Anglois euſſent à ſe glorifier de la diſperſion des Eſcadres de Toulon & de Breſt; il parut au peu de ſenſation que firent ces événements, quelques facheux qu'ils fuſſent en eux-mêmes, que la France n'ayant penſé à cette entrepriſe, que comme à un moyen capable de fixer leur attention ſur la défenſe de leurs côtes qu'elle paroiſſoit menacer; elle en tireroit toujours le parti qu'elle s'en étoit propoſé, quelque ſuccès qu'elle dût avoir, en engageant l'ennemi à s'épuiſer, dans les armemens conſidérables qu'il lui fallut faire pour oppoſer des forces ſupérieures à celles qu'on le menaçoit d'employer contre lui.

Cet épuiſement parut d'autant plus

ſenſible, & on eût d'autant plus lieu alors d'admirer l'étendue des vues de la France dans cette affaire, que bien loin de les voir après leurs victoires, affecter l'Empire des Mers qui auroit dû en être le fruit; on les vit au contraire contre toute attente, abandonner cet élément, objet continuel de leur ambition, aux courſes des Armateurs François qui ſemblerent ne ſe multiplier dans les deux hémiſpheres depuis ces circonſtances, que pour donner à toute la terre la preuve la plus complette de l'impuiſſance où ils étoient réduits.

Ainſi la France abandonnant les Anglois aux fauſſes démarches qu'elle leur faiſoit faire, ſatisfaite de les avoir vu donner dans le piége qu'elle leur avoit tendu, tranquille contre tous les projets d'irruption & de deſcente qu'ils euſſent pu méditer contre nos côtes, par le bon ordre qu'elle ſçut aporter à leur défenſe, fit rentrer ſes Flottes dans ſes Ports, & ne s'occupa plus que du ſoin de pouſſer les

opérations du continent avec toute la vigueur que lui permettoit ses ressources ; persuadée que le repos de l'Europe & les satisfactions qu'elle & ses Alliès étoient en droit d'exiger d'un ennemi perfide, qui n'avoit provoqué sa Puissance, que dans des circonstances où il s'étoit imaginé un peu trop légérement pouvoir le faire sans péril ; dépendoient entierement de ce systême.

On vit alors combien les Anglois faisoient eux-mêmes peu de fond sur les faveurs d'une fortune passagere, lorsqu'à l'aspect formidable des préparatifs des ennemis que leur ambition leur avoit suscités, prévoyans qu'elle alloit bientôt les abandonner, ils n'hésiterent point à faire eux-mêmes des propositions d'acommodement, qui, vu les circonstances, pouvoient paroître être dictées par le desir sincere du bien général de l'Europe, mais qui aux yeux des personnes intelligentes, parurent être l'effet de la crainte, & plus les offres qu'ils firent,

durent paroitre avantageuſes au premier coup d'œil, plus il fut aiſé d'appercevoir l'illuſion qu'ils vouloient jetter dans les eſprits, en tâchant de dérober à l'abri de cette démarche les appréhenſions dont ils étoient agités.

En effet, le Monarque Pruſſien n'étoit plus auprès d'eux ; ce Prince entreprenant & actif qui ne pouvoit être retenu, ni par la rigueur des ſaiſons, ni par la difficulté des obſtacles qu'on oppoſoit à ſes entrepriſes, dont les ſuccès éclatans, & qui ſembloient tenir du prodige, avoient juſqu'alors ſoutenu l'eſpérance de ceux dont il avoit été contre ſon gré, & pour ainſi dire, entrainé par les circonſtances, forcé d'épouſer les intérêts ; c'étoit depuis quelque tems un Prince abandonné aux ſeules reſſources de ſon courage, & qui ne mettoit plus d'activité dans ſes opérations que celles ſuffiſantes pour lutter contre une fortune prête à l'abandonner.

Les méſures que prenoit le Général Autrichien

Autrichien pour lui ravir enfin une conquête qui jusques là avoit été pour lui une ressource abondante de Soldats & d'argent, étant marquées au coin de la prudence & de la vigueur, leur parurent si formidables, qu'ils commencerent à apréhender qu'il ne succombât enfin sous les coups reitérés qu'on se disposoit à lui porter.

D'un autre côté, quoiqu'ils cherchassent à se dissimuler les ressources & la puissance de la France, malgré les peines quils se donnerent pour tacher d'inculquer dans les esprits la persuasion de sa foiblesse & de son épuisement; enfin, quelques flateurs que dussent être pour eux les succès qu'ils avoient obtenus, les plus sages de la Nation bien loin de se laisser entraîner à l'entousiasme, n'étoient pas assez dépourvus de lumieres, pour ne pas voir que l'illusion ne dureroit qu'autant de tems qu'il en faudroit à cette Puissance pour prendre des mesures capables de faire repentir

ſes ennemis, d'avoir trop préſumé de la perfidie de leur politique.

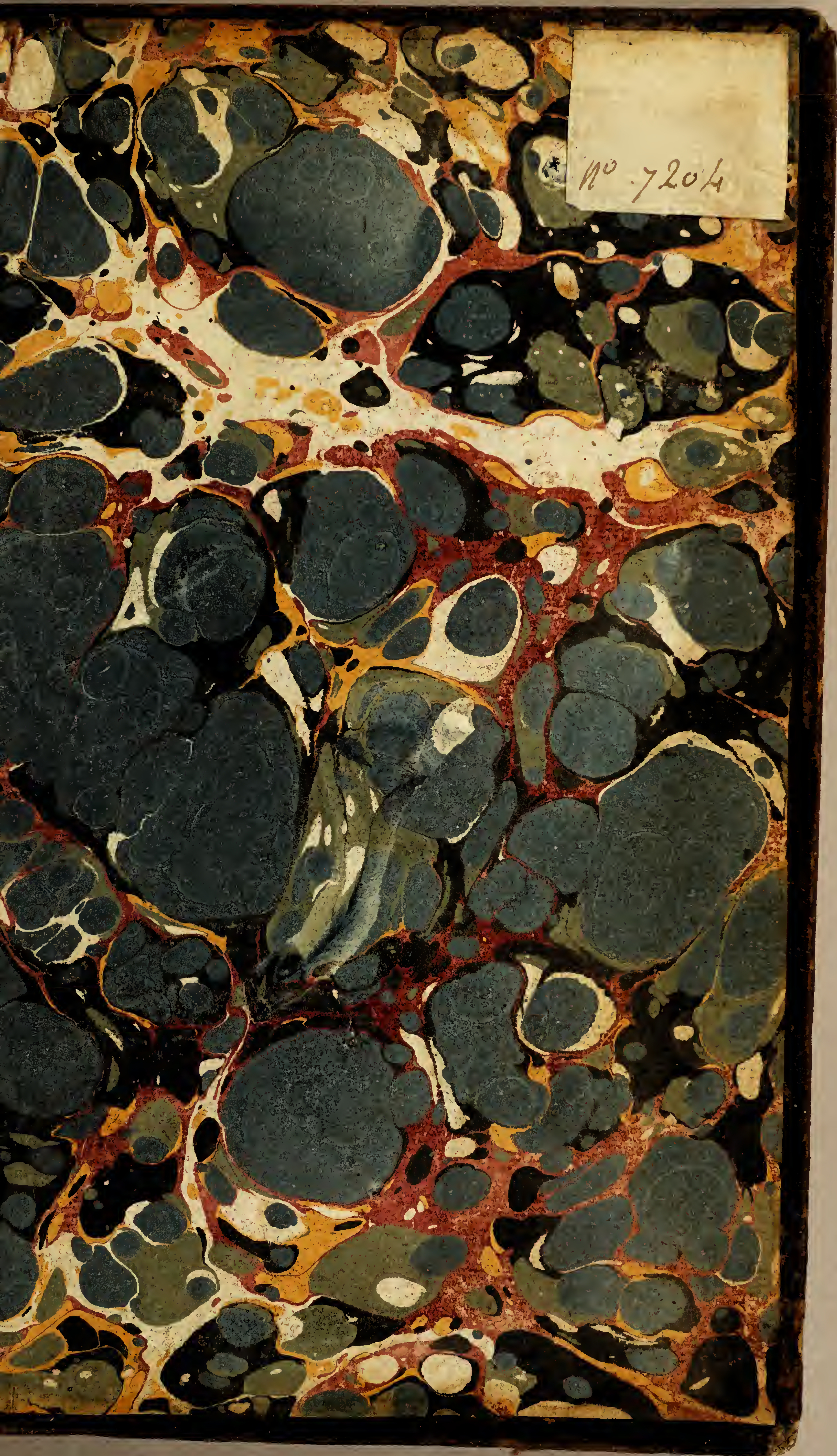
Qu'on jette un coup d'œil ſur la conduite de la France depuis l'époque de l'infraction de la capitulation de *Cloſter-Seven*, on la verra plus étonnée qu'abbatue d'un événement que la droiture de ſes intentions lui fit d'abord regarder comme imaginaire ; obligée de céder pour un temps à la néceſſité, on la vit réuſſir preſque ſans effort, à empêcher l'ennemi de pénétrer dans ſes Etats & ceux de ſes Alliés ; & malgré les pertes réelles que cet événement inattendu lui avoit fait eſſuyer, obliger ce même ennemi quelque victorieux qu'il fût d'abandonner tout à coup les projets de conquête qu'il pouvoit avoir conçu, & courrir avec quelque eſpéce d'inquiétude à la garde de ſes poſſeſſions toujours menacées, malgré ſa ſupériorité apparente & ſes victoires.

Que ne devoit-on pas alors attendre

de l'éfficacité des moyens que prendroit cette Puiſſance, lorſqu'elle jugeroit à propos de porter la plus grande partie de ſes vûes vers cet objet. C'étoit donc ce ſentiment qui ſaiſi dans toute ſon étendue par ceux qui voyant les objets tels qu'ils devoient être, bien loin de ſe laiſſer entraîner à l'entouſiaſme de la multitude toujours aiſée à ſéduire par les apparences, gémiſſoient en ſecret des objets de l'allégreſſe publique & ſans porter des vûes trop étendues ſur l'avenir, appréhendoient que l'iſſue de cette querelle ne tourna à la confuſion de ceux qui en avoient été les premiers moteurs.

FIN.




No 7204

